

40 PAGES  120 PAGES
de bonne lecture EQUIVALANT A d'un Magazine in-octavo
DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



Le Jour de l'An : La dinette des poupées

D'après photo. de J. A. DUMAS,
460 rue St-Enis, angle de la rue Sherbrooke

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain

Bureaux de la rédaction : les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale : Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



ST JOHN — Capitale du Nouveau-Brunswick, Canada. — Terminus du C. P. R. sur l'Atlantique. Service de la malle d'hiver.



Vue de Vancouver à ses débuts — Colombie Anglaise, Canada. — Terminus du C. P. R. sur la côte du Pacifique.

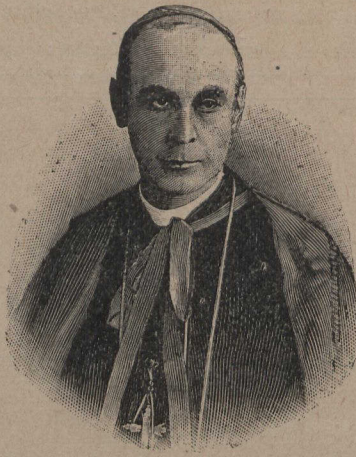
NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



L'amiral **FOURNIER**, commandant en chef de la flotte française, très favorable à la construction de sous-marins.



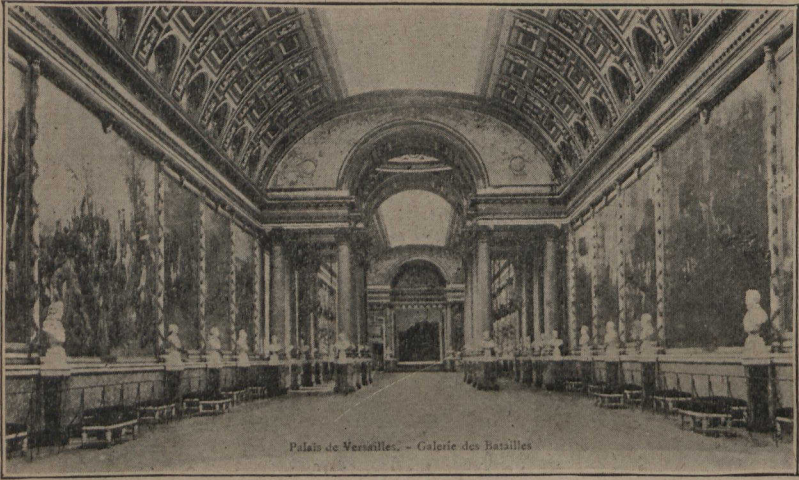
Son Eminence Mgr le cardinal **KOPP**, archevêque de Breslau, qui a récemment fait une importante visite à Sa Sainteté Pie X.



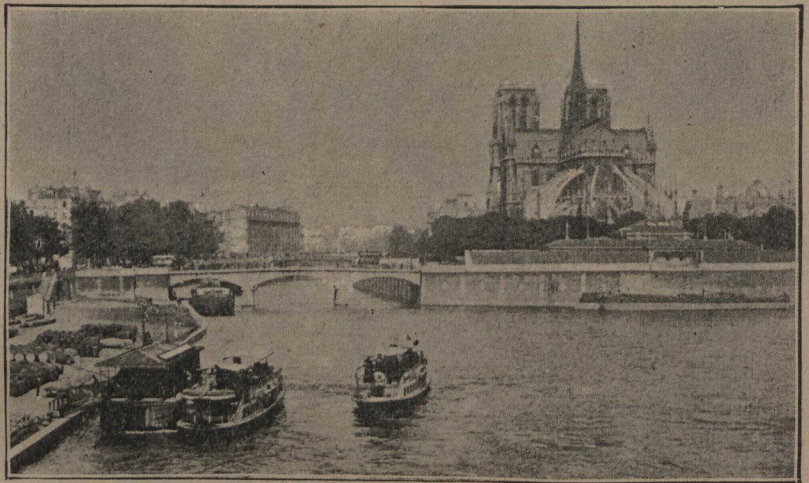
Son Eminence le cardinal **MERRY DEL VAL**, secrétaire d'Etat au Vatican.



MUZAFFER-ED-DIN, Schah de Perse dont l'état de santé est des plus graves.



PALAIS DE VERSAILLES — Galerie des batailles.



LA SEINE et **NOTRE-DAME DE PARIS**, où, le 11 du courant, fut célébrée en France la dernière messe concordataire.



Allemands marquant du bétail dans leur colonie d'Afrique, cause de la récente dissolution du Reichstag.



L'illustre américain **EDISON**, travaillant dans son laboratoire à une nouvelle et importante découverte.



VUE PANORAMIQUE DE JERUSALEM

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité — Souhaits de nouvel An, par L. d'Ornano — Mot de conseil, par l'hon. G. A. Nantel — La vie qui sépare, par Paul d'Esmorin — Echos de partout, par P. d'E. — Le vent d'hiver, par Mlle Marie Le Franc — Un hervéiste, par T. Flahaut, professeur à l'Université Laval — Le jour de l'an 1907, par le Chanoine d'Agriente, V. G. — Nouvelle: L'incendie, par F. Guyot — Le château de Versailles et le petit Trianon, par l'abbé Serpaggi — Pour nos lectrices — Curiosités scientifiques et naturelles — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — Conte: La princesse aimée, par Raphaël — La chanson du pauvre, par Ary Fabert — Mariage par accident, par A. P. — A travers Le Canada, par Canadien — Poésie: Intimité, par Albert Lozeau — Etc., etc.

Feuilletons:

Le Chien d'Or — Robinson Crusôé.

Musique:

Balsamine, marche, par Marcel Massot — L'Insaisissable, galop, par G. Wittmann — La famille polichinelle, menuet, par P. Lacombe — Chanson d'autrefois, pour piano, par G. Pierné.

Souhaits de Nouvel An

La saison des cadeaux bat son plein. Depuis quinze jours l'on donne et l'on reçoit des riens charmants. Après l'arbre de Noël brillamment décoré et tout chargé de mille brimborions admirés, voici venir le jour de l'An, non moins propice aux gestes aimables, tant nous demeurons fidèles aux vieilles coutumes françaises. Parce qu'il faut dire qu'en notre bonne province de Québec, le commerce de nos concitoyens anglais aidant, insensiblement nous avons allongé le temps des étrennes, Noël prêtant son appui au premier de l'An, pour nous permettre de mieux cultiver l'amitié. Et, non contents de nos libéralités de circonstance, nous nous congratulons au seuil de l'année qui achève, heureux comme si nous quitions une demeure à la vétusté menaçante, inconscients des dangers du gouffre où nous entrons. Les liesses de fin d'année nous grisant, nous oublions toute logique et nous continuons de nous féliciter d'avoir une année de moins à vivre; une de ces années qui passent si vite, et dont Lamartine a dit de la fin de chacune d'elles:

C'est encore un pas vers la tombe
Où des ans aboutit le cours,
Encore une feuille qui tombe,
De la couronne de nos jours!

Des jours que chante l'immortel poète, combien nous ont été favorables durant les derniers douze mois? Nous devrions tous nous le demander, au risque de pouvoir les compter sur nos dix doigts, à l'exemple de ce Calife arabe qui, fort difficile sans doute, avouait n'être pas sûr d'avoir eu deux semaines de bonheur complet durant sa longue carrière.

J'espère cependant, aimables lectrices, chers lecteurs, que le sort n'est pas si chiche à votre



SA SAINTETÉ PIE X

égard, et comme je vous désire beaucoup de joie, au début de 1907, je forme de nouveaux et bons souhaits, bien sincères, pour votre bonheur à tous.

A propos des joies qu'offre la vie, celle que j'éprouve de m'entretenir avec vous, depuis des années, est certes, à mes yeux, une des plus réconfortantes; puissiez-vous, de votre côté, éprouver du plaisir à lire cette revue, qui s'est toujours soucieuse de distraire et d'informer ses lecteurs, selon un esprit de progrès honnête, seul compatible avec les lois de la vertu et de la morale chrétienne.

De correspondances qui parviennent journellement à la rédaction de l'Album Universel, il appert qu'il plaît généralement, et qu'on apprécie les efforts continuels qu'on y fait pour mériter le patronage du public, pour faciliter le développement des jeunes lettres canadiennes-françaises.

Néanmoins, pour si réconfortantes, pour si louangeuses que soient les correspondances dont il s'agit, et pour lesquelles l'Album remercie vivement leurs auteurs, il n'en va pas moins qu'elles devraient être plus détaillées, et comporter plus d'appréciations, quant à l'évolution de l'Album Universel, alias Monde Illustré, bref, formuler des desiderata touchant ce qu'on attend de cette revue dans l'avenir. Car, une revue, eût-elle les vingt-trois ans de l'Album, est un peu comme la mode, toujours obligée de s'orienter si elle veut satisfaire le public.

S'adressant à tous il faut qu'elle plaise à chacun. C'est précisément ce à quoi s'efforce l'Album Universel, en son éclectisme qui en fait par excellence la revue des Canadiens-français. Pénétrant, ou devant pénétrer dans tous nos foyers, il faudrait qu'à coup sûr l'Album soit aussi bien vu de la jeunesse que de ses aînés. Marquant nos sentiments d'amitié à l'endroit de tous nos lecteurs, ne serait-ce pas juste qu'ils en fissent autant vis-à-vis de nous, et que le cas échéant ils nous fassent part de leurs observations touchant notre rédaction?

Que l'on en soit bien persuadé, de telles correspondances nous toucheraient infiniment, et, à l'Album, tous nous nous efforcerions de faire droit à la moindre des suggestions sensées qui nous serait ainsi présentée. Car nous comptons sur le bon vouloir général pour mener à bonne fin une oeuvre qui est un tantinet ingrate, suis-je forcé d'ajouter, dans un pays où la production littéraire est fort limitée, et, hélas! où l'amour de la lecture fait souvent défaut.

Comme vous avez pu le constater, chers lecteurs, depuis quelques mois l'Album n'a reculé devant aucun sacrifice pour vous contenter. S'adressant à des plumes alertes et aimées de notre province, donnant un exemple que l'on suivra, il s'est imposé une collaboration payée que vous avez appréciée, je n'en doute pas, mais que vous devriez apprécier encore plus, puisque les collaborateurs de l'Album vous entretiennent de choses de la patrie, en des termes choisis et irréprochables, vraiment dignes de remarque dans le journalisme hebdomadaire et récréatif de ce pays.

Que, si l'Album s'est tracé une si onéreuse ligne de conduite, ce fut: d'abord pour vous plaire, puis pour se soustraire à la nécessité de recourir à la production des auteurs français, que la Société des gens de lettres de Paris pro-

tège en Canada, en vertu de la convention de Berne.

Il est donc raisonnable que tout Canadien bien pensant encourage l'Album, puisque, ce faisant, il facilite le développement du talent littéraire de ses compatriotes, en un mot, fait oeuvre patriotique.

Donc, non seulement il est à désirer que tous nos lecteurs continuent de conserver leur faveur à l'Album Universel, mais même; et surtout, qu'ils en parlent à leurs amis, qu'ils le leur recommandent, lui fassent un peu de réclame gracieuse et de bon aloi. Dans certains pays, on a accoutumé de faire présent d'une année d'abonnement d'une revue sagement prise à des amis éloignés et chers; c'est d'un sage et intelligent esprit; que ne fait-on de même au Canada? Bien des heures agréables seraient ainsi offertes aux bénéficiaires de telles générosités, qui en seraient reconnaissants envers ceux avec qui ils communieraient par la pensée, par l'entremise d'une revue impatientement attendue et soigneusement conservée.

Vous avez compris, ami lecteur, je n'insisterai donc pas sur ce chapitre, certain que l'oeuvre de la pensée vous est chère, certain qu'à l'encontre du poète positiviste vous ne dites pas avec lui:

L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

Non, lorsque son âme monte à Dieu, l'homme laisse la marque de sa mentalité. Tout le dit autour de nous, et c'est pourquoi nous la voulons: forte, saine, féconde, la mentalité du peuple canadien-français, à qui, en ce jour, selon l'usage, au nom de la Revue et au mien, j'adresse les meilleurs souhaits possibles.

L. D'ORNANO.

LA VIEILLE ANNEE

Pauvre reine découronnée,
Sur le point de fermer les yeux,
Comme on oublie, ô vieille année,
Tes dons les plus délicieux!

La foule ingrate qui salue
Le nouvel an, son jeune roi,
Ne doit pas venir, tête nue
Et pleurant, suivre ton convoi.

Ne te plains pas, c'est le partage,
Sur la terre de bien des morts,
Dont on recueille l'héritage
Et qu'on délaisse sans remords.

Du moins sur ton visage pâle,
Comme sur un front adoré,
Quand s'échappe ton dernier râle,
Si tu sentais qu'on a pleuré!

Mais non: on rit, on chante, on joue,
Pendant tes suprêmes adieux,
Et l'on va présenter la joue
A ton successeur radieux.

Je veux montrer plus de justice
Et tristement mener ton deuil,
Puisque tu m'as été propice,
Je chanterai sur ton cercueil.

Toi, vieille année à l'agonie,
Un pied déjà dans le tombeau,
Lègue pour moi qui t'ai bénie,
Ta bienveillance à l'an nouveau.

HYPOLITE LUCAS



S. M. OSCAR II de Suède, qui est gravement malade.



Le prince GUSTAVE-ADOLPHE, héritier présomptif du trône de Suède.

De ce que j'ai écrit, très librement et très loyalement, je crois, sur l'attitude de M. Bourassa, il découle, d'après M. Olivar Asselin, que "je suis un ancien ministre conservateur tombé d'échelon en échelon au rang d'un salarié du gouvernement libéral — ayant fait de la copie à Paris pour nos archives à raison de \$800.00 par année — et récemment tiré de son DECAVAGE par la grâce de M. Rodolphe Lemieux, son parent, de qui "La Presse" l'a accepté — etc., "UN CAFARD" de confrère, coupable de CRÉTINISME, DE MALHONNETÉTÉ, incapable d'embrasser l'ensemble du programme de M. Bourassa, d'en saisir la magnifique unité.

"Cette myopie est-elle une caractéristique de son puissant cerveau, conclut M. Asselin, ou veut-il simplement faire honneur à l'habit noir qu'il a endossé comme VALET pour se consoler de ne le plus pouvoir porter comme conseiller de la Couronne?"

Tout cela pour avoir osé oser dire à M. Bourassa son manque de logique ou n'avoir pas accolé à cet Allah le nom de son inévitable et unique prophète M. Olivar Asselin.

Je n'ai jamais, que je sache, écrit un mot contre M. Asselin, pas même pour lui dire qu'il n'y était pas quand il me reprochait des expressions admises par le dictionnaire français.

Si mes propos sur le compte de M. Bourassa ne lui convenaient pas, il n'avait qu'à le dire, sans défiler toute ma carrière qui aurait, évidemment, bien commencé et mal fini ! Mais, mon Dieu, la politique est remplie de ces accidents que de plus jeunes ont bien tort de reprocher à de plus anciens. Qui sait ce que demain et les combats, fort inégaux, de la vie, leur réservent.

M. Bourassa aurait pu s'émouvoir de ce que j'ai écrit, mais M. Asselin? celui-là même qui voulut entrer dans mes bottes à Terrebonne, avec, comme résultat, la défaite la plus humiliante qu'on ait enregistrée dans le comté et la perte de son dépôt par dessus le marché !

D'ailleurs, un ancien ministre peut tomber, surtout si on le frappe dans le dos comme a si bien dit M. Larmon dans le journal même de M. Asselin, mais il peut aussi se relever. Doit-il nécessairement pour cela s'obstiner dans la politique active et tout autre champ de travail lui est-il, sous peine de déchéance, fermé ?

Où M. Asselin a-t-il pris que j'ai fait de la copie à \$800.00 par année pour le gouvernement ?

Que j'écrive à l'"Album" ou à la "Presse", je n'écrirai toujours que suivant des convictions aussi indépendantes que celles de M. Asselin et de son illustre Tabou, qui admettent bien pour eux-mêmes, la liberté, poussée jusqu'à la licence et à l'invective, de dire ce qu'il leur plaît, mais la refusent aux autres à raison d'aveuglement ou de servilité !

J'ai hésité à faire cette courte réponse à M. Asselin. Mais le jeune homme ne manque ni de talent, ni de travail. Il pourrait, s'il applique un petit bout de gouvernail à sa partie pensante, faire quelque chose dans le monde. Je serais heureux, s'il comprenait qu'il devait, dans le cas présent et n'ayant jamais reçu un mot de provocation de ma part, me répondre sans m'injurier brutalement, sans mentir et sans diffamer, sans s'exposer, surtout, à froisser les sentiments de ceux qui ne me tiennent pas pour aussi valet que M. Asselin.

Et l'intégrité de M. Bourassa faite toute de magnitude et de clartés illuminant, comme un phare gigantesque, les avenues de l'avenir, n'eut pas été, pour cela, diminuée; non plus que le privilège de rabâcheur de M. Asselin, attaché à la personne de M. Bourassa parce qu'il faut bien qu'il soit le valet de quelqu'un sous peine de n'être rien du tout.

E. Hantel

LA VIE QUI SEPRE

Montréal fait tache d'huile, Montréal absorbe ses banlieues. Déjà notre métropole entrevoit le moment où elle comptera un demi-million d'âmes, et figurera parmi les vingt-cinq premières villes du monde.

Certes, cette perspective me plaît, comme elle plaît à la plupart de mes concitoyens, puisqu'il

est dit que, toujours, l'homme s'éprendra de grandiose, de mouvement et de nouveauté. Cependant, au risque de faire du paradoxe, je ne vous cache pas que, par moments, j'en viens à abhorrer les grands centres, sortes de verrues poussées au flanc des nations pour y faire germer les maux dont souffrent les civilisations.

Une chose, parmi bien d'autres, me rend hostile aux très grandes villes et me fait déplorer l'attrait qu'elles ont aux yeux du vulgaire, c'est l'égoïsme farouche qui couve dans le coeur de tout citadin, comme vous l'avez maintes fois constaté, si, habitant une ville importante, vous vous êtes arrêté à considérer les gestes des hommes, et la mutabilité des choses qu'ils renversent ou édifient en leur fièvre d'activité. Activité dont les mille manifestations mécaniques, plus bruyantes les unes que les autres, influent désagréablement sur la mentalité populaire.

Automobiles cornant abominablement, tramways surchargés, aux trépidations de train en marche, lourdes charrettes défonçant les chaussées, cacophonie s'échappant des fenêtres des usines, manufactures, magasins de musique (sic), etc., tout ce vacarme donne le vertige à la foule, l'aigrît outre mesure.

En doutez-vous? Eh bien, arrêtez-vous à un carrefour fréquenté de notre métropole, et observez les gestes des passants. Hommes, femmes, enfants, tout le monde est sur les dents. Chacun évite les dangereux véhicules trop rapides, coudoie rudement son voisin. On n'observe plus les lois de la politesse, on dirait d'un troupeau lâché au pâturage, ou d'une maison de santé ouvrant ses portes toutes grandes.

Un bruit insolite, plus formidable que les autres, se produit-il, instantanément la populace grimace, redoute quelque chose. Car, à notre époque, tant d'épées de Damoclès sont suspendues sur la tête des citadins qu'il n'est pas exagéré de prétendre que personne ne déambule paisiblement.

Or, ces clocs nerveux de la rue ont un effet pernicieux sur l'esprit des masses, lesquelles leur doivent un état pathologique spécial, dont nous sommes tous peu ou prou accablés. Aussi, n'est-il pas dit que l'avenir ne réserve aux savants de formuler le diagnostic d'une neurasthénie due à l'ambiance des trop bruyantes Babylones de ce vingtième siècle.

A l'énerverement populaire dont je parle, nous devons probablement en grande partie l'égoïsme que, ci-dessus, je disais être l'apanage peu enviable d'un grand nombre de gens, dans tous les pays, et sous toutes les latitudes.

Comment veut-on, en effet, qu'un homme qui arrive chez lui tout meurtri de ses contacts avec le flot humain, n'aspire pas à goûter quelque repos domestique, à l'exclusion de tout étranger ?

De là le soin avec lequel on se barricade dans son home, heureux de s'isoler de la foule en qui l'on devine les mêmes sensations.

A Londres, à Paris, à New-York, à Montréal même, jusqu'à un certain point, on a tellement compris la néfaste influence du milieu surpeuplé, que, lorsqu'on en a les moyens, les affaires faites, on s'échappe du dantesque Capharnaüm, anxieux de rejoindre les siens dans une quiète banlieue.

Mais, que sont à plaindre ceux que leur pénurie retient au coeur de la grande fourmilière humaine ! Car, tout le monde ne peut "aimer loin des foules," comme le souhaitait ce bon Michelet.

Pris dans un engrenage où il s'est engagé volontairement, l'homme ne sait pas échapper à ses tenaillements. Fatalement, inconsciemment parfois, il en devient la victime sans même tenter un effort libérateur.

Chaque jour, il fait plus petit le cercle de ses amis, chaque jour il se renferme davantage en soi. Egoïste, il ne compâtit presque plus au mal de son semblable. Entre les quatre murs de sa demeure, il crie sa devise peu chrétienne: "Après moi la fin du monde". A l'occasion, le quidam est instruit, il philosophe, se rappelle le fameux principe de la morale de Kant: "Agis de telle sorte que tu désirasses que la maxime de ton action fut érigée en loi universelle"; rien n'y fait cependant, il se complait en sa tour d'ivoire plus ou moins haute, fuit son prochain, qu'il frôle malgré lui des milliers de fois par jour. C'est triste à dire, mais plus ça va, plus le masque que nous portons devient hideux. La science de la dissimulation, le culte de l'"ego", touchent à l'extrême, obligé que l'on est de prendre garde au qu'en dira-t-on, obligé que l'on

est de ne point froisser des hypocrisies qui ne le cèdent en rien les unes aux autres.

Si vous croyez que je pousse le tableau au noir, vous vous trompez, et, de nouveau, je vous prie de descendre en vous-même. Que celui qui n'a rien à se reprocher quant à sa franchise, ou quant à des mouvements d'humeur envers les hommes, me jette la première pierre.

Ne tressaillez-vous pas, de lire à pleines colonnes, tous les jours, le récit de crimes atroces? Les écrabouillements des innocentes victimes de la traction moderne vous laissent-ils impassible? Non, n'est-ce pas? Alors, vous avez comme moi envisagé l'un des côtés sombres de la vie dans les grandes villes. Un instant vous avez songé à l'existence rurale, saine et reconfortante. Vous avez eu raison.

Voilà pourquoi, pour ma part, j'applaudirai toujours aux efforts de décentralisation qu'entreprennent des philanthropes doublés d'hygiénistes. Les villes pieuvres, forcément cosmopolites, ne me disent rien qui vaille, et si nous subissons leur accroissement, apparemment inéluctable, ce n'est pas sans regret. Parce qu'il est difficile de concilier la notion de morale, de patriotisme, de progrès, — dans le meilleur sens de ces termes — avec les appétits déchainés d'un tas d'individus venus d'on ne sait où. Généralement réfractaires aux moeurs et coutumes du pays d'adoption qu'ils se sont choisis, il faut des années pour que les nouveaux venus se fassent à leurs concitoyens, et aux lois établies. D'où l'atmosphère de méfiance qui enveloppe ces déballés, comme on les appelle. Et comme cette épithète n'est pas inscrite sur le ruban des chapeaux de Pierre ou de Paul, et que Monsieur n'importe qui peut passer pour un déballé de la dernière heure, on conçoit la sage réserve qu'observent vis-à-vis les uns des autres les citoyens des villes populeuses.

Je veux bien qu'il y ait des exceptions, qu'on finisse par se connaître, par s'apprécier, par s'estimer, néanmoins, je persiste à dire que l'énerverement dont j'ai parlé à propos de la vie dans les grandes villes, crée une mentalité hostile et égoïste, à l'endroit de quiconque ne nous tient pas de près. Telle est la vie qui sépare, contre laquelle il faut réagir avec beaucoup de sens commun et non moins de coeur.

Heureux, ceux qui ignorent cette vie, ceux qui vivent dans de modestes villages, ne redoutant pas la mort violente sur la voie publique, ni l'éclatement des méninges, ni le surmenage des neurones, corollaires néfastes et macabres du plaisir de regarder des centaines de mille contribuables.

Comme j'écris, la neige fouette les vitres de ma fenêtre, la brise hurle au faite des arbres qui geignent de l'arrachement de leurs pâles frondaisons. Encore une séparation cellulaire, symbolique, annuelle, exemple frappant des déchirements inévitables. Dans la pièce à côté, j'entends quelqu'un qui parle de prochaines et aimables réunions d'hiver, entre amis. Oui, entre amis, n'est-ce pas l'écho de ce que je disais? Exclusivisme amical, dites-vous. Exclusivisme égoïste, chuchotte la conscience.

L'ère de la fraternité universelle ne viendra-t-elle jamais? J'entends que l'on ne veuille pas faire de son chez-soi un caravansérail, il n'empêche que tous, nous sommes trop portés à l'indifférence envers notre prochain, trop disposés à le mal juger, quitte à le voir prendre sa revanche sur notre compte.

Décidément, la vie qui sépare n'a rien d'attrayant, elle est essentiellement méchante, et je prie pour qu'arrivent les temps où l'on n'en gardera même plus le souvenir.

Est-ce une utopie qui glisse sous ma plume? Peut-être, je n'en persiste pas moins à en souhaiter la réalisation.

PAUL d'ESMORIN.

LES QUATRE SAISONS

— Sonnet, que me veux-tu? — Je chante les saisons!
Le Printemps en sa fleur est l'amoureux poète
Qui souffle dans les luths de la forêt muette,
Depuis les chênes verts jusqu'aux neigeux buissons.

L'été, c'est un penseur à tous les horizons:
Le matin il s'éveille aux chants de l'alouette,
On voit jusques au soir flotter sa silhouette,
Tant il aime à cueillir l'épi d'or des moissons.

L'automne est un critique effeuillant la ramure
Pour voir le tronc de l'arbre et rêver sous le houx:
L'aveugle! il ne voit pas que la vendange est mûre.

L'hiver, un misanthrope, un spectateur jaloux
Qui siffle avec fureur, dans l'ouragan qui brame,
Les roses, les épis, les raisins et son âme.

Arsène HOUSSAYE.

Echos de partout

—L'imbroglio Roosevelt-Bellamy Storer se complique. Le Président nie les avancés de son ancien ambassadeur à Rome, et, réciproquement; quant à Mme Bellamy Storer, tante du beau-fils de M. Roosevelt (M. Longworth), elle semble vouloir le dernier mot d'une querelle qui montre la diplomatie américaine sous un drôle de jour.

—Décidément, le Congrès de Washington ne veut pas des réformes de l'orthographe, formule Roosevelt. A l'avenir, les imprimeurs des documents officiels, devront, aux États-Unis, se conformer à l'orthographe du dictionnaire Webster. Le chef de l'exécutif américain se le tient pour dit, paraît-il.

—La ville de Winnetka (Illinois), trouvant que le gaz d'éclairage de l'industrie privée revenait trop cher, vient de municipaliser ce service public. Nos édiles montréalais suivront-ils jamais cet exemple?

—On recevait ces jours derniers des nouvelles du voyage du navire canadien "Arctic", commandant Bernier. M. Fabien Vannasse, historiographe du voyage que l'"Arctic" fait dans les mers polaires, narre longuement les incidents de route. Vraiment touchant est le passage du journal de bord, où il est dit que les marins canadiens rendirent hommage aux cendres des membres de l'expédition John Franklin, morts en ces lointaines et froides régions en 1847.

—La semaine dernière, est mort le colonel Pinault, chef de la milice canadienne, sous les ordres immédiats du ministre. Feu le colonel Pinault est vivement regretté. Déjà on chuchotte le nom de son successeur au poste élevé qu'il occupait.

—D'une macabre statistique de fin d'année, faite chez nos voisins, il ressort qu'en 1906, des milliers d'accidents de chemins de fer se sont produits dans l'Union, tuant 4,295 personnes. Quand donc ferons-nous à Montréal la statistique de ceux des nôtres que les homicides tramways urbains ont envoyés "ad patres"?

—A Montréal, les cambrioleurs, les rôdeurs de barrières, les escarpes, les apaches de toutes sortes font florès. Notre police est-elle bien sûre que ces chevaliers du gibet n'ont pas eux aussi une petite Association, ou une petite Union? On est en droit de le présumer, étant donnée la rude besogne qu'abattent quotidiennement ces gens-là.

—Dans l'Équateur, la révolution se continue avec des succès variés. Le colonel Larcea est actuellement dans la province de l'Oro, où sa guérilla a occupé les petites villes de Tumbo et de Pera; à la dernière heure, les troupes du gouvernement ont le dessus.

—Le 15 du courant, M. Dallemagne, le nouveau Consul Général de France au Canada, s'est embarqué au Havre sur le paquebot "la Provence," à destination de Montréal, via New-York. M. Dallemagne est parmi nous depuis une semaine. Après-demain, à la réception du premier janvier, il aura l'occasion de recevoir et de connaître les principaux membres de la colonie française de notre métropole.

—Tout récemment, M. Théodore Roosevelt, Président des États-Unis, a été récipiendaire du prix Nobel, pour avoir amené la paix entre la Russie et le Japon. Paix conclue à Portsmouth, comme l'on sait, le 5 septembre 1905. Après cela y aura-t-il une guerre américano-nipponne? "Chi lo sa"?

—Une disette de charbon se fait vivement sentir en ce moment dans les états américains du Dakota et du Minnesota. Comme il est permis de le supposer, c'est à un trust que l'on doit cette pénurie. Le froid étant intense en ces pays, on s'attend à ce que de graves désordres s'y produisent. D'où appels et demandes de secours au gouvernement central.

—En France, la question religieuse occupe toujours les esprits. Malgré qu'un calme quasi complet ait suivi les mesures draconiennes du gouvernement de la République française, au

moment le plus imprévu pourrait bien se produire un conflit entre l'autorité civile et nos frères catholiques de la mère-patrie. Cependant Son Eminence Mgr Richard, archevêque de Paris, ayant autorisé les paroissiens à faire les déclarations voulues par la loi de 1881, pour permettre l'exercice du culte catholique dans les églises, (le clergé continuant d'obéir au Saint-Père, et ne se soumettant pas à l'État français), une entente partielle et temporaire pourrait s'établir entre les catholiques et l'autorité civile française.

—Mon Dieu, quelle avalanche de biens! A l'occasion de Noël nos quotidiens y sont allés d'une cinquantaine de pages par numéro. Vrai, chers lecteurs, n'est-ce pas un peu trop? Qu'on s'étonne après cela que nos forêts se déboisent! Pour peu que cette prodigalité continue, bientôt le moindre bourgeois qui se respecte devra engager un lecteur, s'il veut avoir une idée de ce que contiennent nos grands journaux. Ce sera une nouvelle source d'occupation pour quelques ratés de nos collègues, direz-vous? D'accord, mais il n'empêche que nos journaux sont trop généreux, ils nous gâtent, et, forcément, ils devront un jour faire machine en arrière, sinon avec un numéro de quotidien on pourra couvrir tous les tapis d'un appartement au moment du grand ménage, et ce serait la seule occasion offerte à nos ménagères de jeter un coup d'oeil sur tout ce que contient ce monde de composition typographique qu'on appelle un journal canadien à notre époque, dans les grands centres s'entend.

—Les dessous de la néfaste grève de Buckingham étant divulgués au Parlement fédéral d'Ottawa, bientôt nous saurons définitivement à qui reviennent les torts en cette triste affaire.

—C'est le premier janvier 1907 que rentreront en fonction les nouveaux commissaires du port de Montréal, nommés la semaine dernière.

—Si les gens de San-Francisco et de la Californie en général ne veulent pas de Japonais chez eux, où, au moins s'efforcent d'en enrayer l'immigration; au Canada, en Colombie Britannique, il paraît qu'on ne veut pas d'Hindous. Or les dits Hindous qui dans l'extrême ouest canadien ne sont guère que 700, sont eux aussi des sujets britanniques, tout comme nous. C'est dire qu'ils ne doivent pas trouver qu'on les traite absolument en frères de ce côté du Pacifique. Mais allez donc discuter logique avec l'espèce humaine! Il y a en ces questions de races tout un problème de sympathies, ou d'antipathies, qui n'est pas facile à résoudre. Une chose est certaine, néanmoins, c'est que les blancs, — la race supérieure, — veulent se fourrer partout, et qu'ils crient comme de beaux diables quand ces mécréants d'orientaux torturent par trop les leurs, ou veulent se dispenser de tout commerce avec eux... Et voilà comment nous entendons la fraternité universelle...

—Et dire que ce bon John D. Rockefeller veut s'appauvrir! Figurez-vous que suivant un mouvement philanthropique déjà signalé par cette revue, le roi du pétrole vient de décider qu'à partir du 1er janvier 1907, tous ses employés recevront une augmentation de salaire de 10 pour cent, dont le salaire actuel est inférieur à \$100 par mois. C'est quelque chose, certes, mais les dividendes de la Standard Oil n'en baisseront pas d'un sou. Quelqu'un payera cette générosité forcée par les circonstances: le vieux renard milliardaire avisera à cet effet, n'en doutons pas.

—La santé du roi de Suède, Oscar II est, dit-on, peu rassurante. Agé de 77, ce monarque qui est monté sur le trône en 1872; se ressentirait beaucoup de la scission récente de son royaume, au point que tout son organisme en est ébranlé. Certaines dépêches pessimistes iraient à laisser entendre que la fin de ce souverain n'est plus qu'une question de jours; tout comme celle du schah de Perse, Muzaffer-ed-Din, que l'amour des réformes à l'occidentale aurait surpris aux portes du tombeau.

—Ce n'est pas seulement dans le Dakota-Nord et au Minnesota, comme il est dit ailleurs, que le combustible fait défaut en ce début d'hiver rigoureux; car, à Brandon, Manitoba, un état de choses similaire ferait souffrir nombre de nos colons, qui en sont à brûler les cloisons de leurs granges. Cent mille tonnes de charbon seraient en route vers les districts de l'ouest canadien où le charbon et le bois font défaut; espérons que ces cent mille tonnes arriveront assez à

temps à destination pour empêcher les terribles effets d'un froid prolongé.

—Le Reichstag allemand n'ayant pas voulu voter des crédits pour poursuivre la politique coloniale de l'empire dans le sud-ouest africain; le chancelier de Bulow a souligné sa récente rentrée en scène par la dissolution de cette assemblée. Depuis, Guillaume II et son fidèle serviteur sont au mieux. Néanmoins, tout ne va pas comme sur des roulettes dans la plus grande Allemagne.

—On est aux grandes unités navales, tout comme on voulait naguère être aux petites. Ce sont MM. les Japonais qui ont remis les cuirassés en vogue, la bataille navale de Tsoushima ayant été une formidable leçon de choses pour les marins de tous les pays! Et voilà pourquoi les gros vaisseaux ayant alors joué un beau rôle, c'est à qui en veut de grands, de très grands. Le dernier mot est maintenant aux Japonais avec un cuirassé de 22,000 tonnes; aux États-Unis, qui se proposent de mettre en chantier un cuirassé de 20,000 tonnes, dont l'armement (gros calibre) sera de 10 canons de 12 pouces, et le coût de \$6,000,000; et à l'Angleterre avec son Dreadnought de 18,000 tonnes. Avant longtemps, quelque autre puissance voudra faire mieux; aussi nous pouvons nous attendre à voir des vaisseaux blindés que la plupart des ports seront incapables de recevoir, tant les proportions de ces unités de combat seront colossales. Ne manquons pas de noter qu'entre temps tous les peuples parlent de paix. Que serait-ce s'il s'agissait d'un esprit de guerre prononcé?

—A trois jours d'intervalle, les États-Unis, par leur Congrès, et l'Espagne par ses Cortès, ont ratifié le protocole signé à la conférence d'Algésiras, quant aux réformes à effectuer au Maroc.

—A Rome, l'élément révolutionnaire italien a donné l'autre jour libre cours à son esprit d'intolérance, en allant conspuer le Vatican, tout en acclamant la France. Le gouvernement italien ayant mobilisé la police et les troupes en garnison dans la Ville Éternelle, les manifestants durent se contenter de crier. Et on parle de supprimer les armées! Elles seraient belles, en vérité, certaines sociétés, si la force armée n'était là pour mettre un frein à leurs débordements insensés!

—S. M. Léopold II a passé, récemment, l'État Libre du Congo aux mains de la nation belge, probablement pour ne plus entendre les infamies dont on l'accablait, plutôt par jalousie que par amour de la justice et de la vérité. S. E. le cardinal Gibbons, (bien informé par les missionnaires ressortissant de son archidiocèse de Baltimore), a du reste fait justice des exagérations touchant les atrocités qui auraient été commises dans l'État Libre du Congo.

—S. M. le roi Haakon de Norvège, après une visite à la cour d'Angleterre, en a fait une à celle de Berlin. Pour une fois le Kaiser s'est maîtrisé dans ses discours, laissant la poudre sèche de côté. Tant mieux.

—La France et l'Espagne envoient des troupes à Tanger, pour y maintenir l'ordre et sauvegarder l'existence des étrangers. Enfin, le Sultan du Maroc se résigne à prêter main-forte à ces puissances, histoire de mâter ses brigands de sujets. Nous verrons quelle sera l'issue de tant de bon vouloir, trop oriental pour être honnête.

—A Panama, le canal se creuse tout doucement. Dorénavant, les étrangers ne pourront soumissionner à la construction du dit canal.

—Il paraîtrait que les côtes américaines sont pour ainsi dire sans défense, l'artillerie faisant défaut et les artilleurs aussi. C'est le général Arthur Murray qui l'affirme, demandant au gouvernement des États-Unis un crédit d'une centaine de millions de dollars pour améliorer ce piteux armement, à la veille d'une guerre qui se dessine de plus en plus nettement entre le pays de l'oncle Sam et l'empire du Soleil Levant.

—Une fois de plus la Russie a écrasé la Pologne, dans une répression sanglante qui a coûté la vie à des milliers de libertaires polonais. Hélas! l'histoire se répète: "Le calme règne à Varsovie."

—En Angleterre, le bill de l'Éducation soulève une véritable tempête parlementaire. Comme on pouvait s'y attendre, les Lords n'ont pas tout à leur guise.

LE VENT D'HIVER

(INÉDIT)

Tout à l'heure, j'ai entendu siffler le vent aux étages inférieurs de la maison; une fenêtre a battu, une grande crinière d'ouragan a balayé un couloir, et puis plus rien... quelque main a fermé la porte au visiteur qui est allé un peu plus loin faire des pirouettes dans la neige qu'il a soulevée aux quatre coins du ciel comme des falbalas de ballerine.

N'importe! j'ai entendu siffler le vent d'hiver dans une maison canadienne, ô prodige! Il a passé à travers les bastions et les redoutes des doubles-portes et des doubles-fenêtres, les revêtements des tapis, les défenses des portières, il s'est brûlé les ailes aux fournaies ronflantes des calorifères, il a voulu voir de près les terriers de ces castors humains qui lui font si triste mine quand il cherche à badiner avec eux dans la rue. Et le voilà parti, et, pour se venger de notre mauvais accueil, il va rougir le nez en auvent des cochers et le ventre en étalage des braves agents.

Je l'aurais volontiers accueilli, moi, ce vent d'hiver, quand même il n'est pas le vent du pays natal, le vent de "là-bas", mais qui a un peu de son odeur, de son langage, de ses rudes caresses parce que l'un et l'autre ont dû se rencontrer dans leur tour du monde. Hélas! pour la majorité de ceux qui, les pieds sur les chenêts, prêtent l'oreille au vent d'hiver, il y a presque toujours un vent d'ailleurs, un vent de "là-bas" qu'ils entendent à travers l'autre; celui qui fait frémir les lierres de la vieille tour où s'abrite leur maturité est rarement le même qui chanta sur leurs berceaux...

Donc, je l'aurais bien laissé entrer chez moi pour qu'il vienne me souffler sur les paupières, m'immobiliser sur ma chaise, au ronronnement endormeur du bec Auer, et me "désincarner" comme disent les pythonisses modernes qui, en se désincarnant (!) vont faire leur petit tour dans la lune, dans Jupiter ou dans Mars, en attendant que la science ait découvert des moyens de locomotion plus à la portée du pauvre monde.

Ce n'est pas dans la lune qu'il m'aurait envoyée, le vent d'hiver, si ma maîtresse de pension, qui l'a chassé comme elle balaie les mouches, d'un coup de torchon, de sa table de cuisine, lui eût permis de monter mes deux étages.

Non, il m'aurait conduite dans une vieille maison — le vent ne souffle bien et ne trouve une âme que dans les vieilles maisons — de la petite enfance comme chacun de nous en a eu une, la maison des grands-parents, la maison du "pépé" comme il me semble avoir été seule à posséder, la maison de granit que je ne peux évoquer sans entendre le vent d'hiver descendre par la cheminée, broum! aussi inopinément que le diable dans les contes du grand-père et chanter entre les poutres centenaires comme dans les plis usés d'un accordéon. On essayait bien de le chasser quand il devenait trop importun, et une femme rhumatisante en coiffe blanche et châle tartan, allait à la porte du corridor pour voir si elle était bien fermée, mais elle clopinait et trébuchait si fort qu'il avait le temps de rentrer, de s'installer, et même de donner à la pauvre vieille deux ou trois bourrades qui la faisaient chanceler quand elle avait oublié sa canne.

Grand-père essayait aussi d'ajouter un bourrellet aux ouvertures, mais il manquait tellement de patience, qu'il enfonçait les clous au petit bonheur, cognait sur ses doigts en grommelant — je dis grommelant pour sa mémoire, mais je suis sûre qu'il faudrait dire jurant, le cher homme! et la grand-mère, qui du coup, écoulait plusieurs mailles à son tricot en serait sûre aussi! — et l'ennemi pendant ce temps-là poussait sa pointe.

Ah! vent d'hiver! que de souvenirs vous renfermez pour moi... Si je ferme les yeux, je vous entends; vous êtes comme une odeur de fleurs d'ajoncs restée au creux des mains qui l'ont cueillie et qui, si on la respire, fait revivre les landes où parmi les dolmens gris, tant de fleurs en grappes d'or brillaient et embaumaient au soleil comme les escadrons d'abeilles sur l'Hymette!

Oui, je vous entends, je distingue vos moindres expressions, soit que vous vous glissiez

sous la porte avec un miaulement de chat qui s'écrase pour entrer, soit que votre grosse personne "corné" dans la cheminée, comme disait la mémé en interrompant son rosaire, et éparpille les cendres à mon visage. Mon Dieu! qu'il était comiquement crispé par l'émotion, ce visage d'enfant, qu'elles étaient rouges ces joues, et qu'ils brillaient aux flammes des sarments, ces yeux! C'est que sur le banc d'en face, de l'autre côté du foyer, le pépé racontait les déboires du petit nain persécuté par le grand géant, les mésaventures de la pauvre princesse transformée en chatte blanche, et à laquelle les sorcières de la forêt, de vilaines sorcières, vous savez, qui avaient plusieurs fois cent ans et que l'on trouvait toujours peignant leurs longs cheveux à la porte de leurs antres, répondaient, entre leurs dents branlantes hi! hi! quand la belle demandait son chemin.

Mon cœur se gonflait à éclater et j'étais délivrée quand une rafale me jetait aux yeux les cendres légères, prétexte à laisser couler mes larmes tandis que le grand-père s'arrêtait philosophiquement pour rallumer sa pipe, ou tirait de sa poche sa fameuse tabatière à boussole. Jamais, même quand ces larmes devenaient sanglots, et cette émotion épouvante, le conteur, cependant si tendre pour la préférée de ses petites-filles, ne m'a consolée en me disant: Tu sais bien que ce n'est pas vrai! Et c'est pourquoi je l'écoutais avec tant de ferveur et c'est pourquoi j'ai cru si longtemps aux sorcières et aux revenants, aux fées, aux esprits, aux korrigans qui nouent leur ronde autour du pays breton. Si quelque jour le hasard — serait-ce bien le hasard? — me ramenait sous le manteau de la cheminée où le vent d'équinoxe se mêlait à la voix d'un cher vieux bonhomme qui me forgeait une âme éprise de merveilleux, de superstitieux et de légendes avec la même conviction et la même naïveté qu'il apportait à tailler



Il m'aurait conduite dans une vieille maison...

pour moi d'humbles jouets dans l'écorce tendre des arbres, je ne suis pas sûre, dis-je, que ne m'apparaîtraient pas dans la maison déserte tous les personnages des contes de jadis. Oui! dans la clarté nocturne qui glisse à travers la petite fenêtre aux rideaux rouges, voici les princesses que le pépé, novice en la matière, habillait toujours de robes "clair de lune" ou "rayon de soleil"; dans le chat noir qui aiguise ses griffes au fauteuil abandonné de la grand-mère, voici le pêcheur revenu sur terre pour l'expiation de ses fautes; dans le vent qui balaie la suie et les nids d'hirondelle de la cheminée, voici le "malin" qui veut entrer parce que certaine petite fille s'est endormie hier au soir sur son Confiteor — ici le pépé sourit en me regardant — ou que certaine "bourgeoise" n'a pas dit assez de paters pour la conversion de son mécréant de mari — et le pépé roule des yeux de croquemitaine dans la direction de ma grand-mère; — enfin dans le fond de la cuisine, dans tant de recoins obscurs à peine éclairés par le reflet du feu sur les meubles de chênes, tant d'angles insondables et reculés où l'on ne m'aurait pas fait aller voir, la nuit venue, pour tous les contes du monde, voici les génies malfaisants, depuis les bêtes à sept têtes jusqu'aux démons à sept queues. Et même "le fin voleur"!... Mais non, le fin voleur n'était pas terrible, grand-père éprouvait une grande indulgence à son endroit, et il n'était jamais plus heureux qu'en narrant comment le pendar avait substitué aux jambons de son maître des vessies bien soufflées et aux chevaux de son seigneur des chevalets à broyer le chanvre...

Le vent d'hiver! Il a été longtemps personnifié par mon imagination enfantine sous la forme d'une bête qui rôdait dans le village, durant la mauvaise saison comme un loup sorti du bois. Dès qu'apparaissaient les premiers froids, mon grand-père venait sur le seuil, m'appelait du geste et réchauffant mes mains dans ses grosses mouffles de laine, me faisait rentrer en disant d'une voix gémissante: "Le chien d'hiver est à la porte!"

J'avais pris ce mot chien à la lettre, ne me doutant pas que dans le langage énergique de l'ancien loup de mer, ce n'était là qu'une insulte à l'hiver.

Et tandis qu'avec les sarments rougeoyants je dessinais des arabesques sur le fonds noir de l'âtre, je croyais entendre "le chien d'hiver" pleurer au dehors, les deux pattes de devant allongées dans la neige, le museau sur le seuil. Je lui attribuais tous les méfaits du temps froid: c'était lui qui faisait mugir la sensible "Rosette", la vache de pépé, dans son étable et craquer pendant les veillées le plafond lourd de foin au-dessus de nos têtes; je ne sais s'il ne venait pas, pendant la nuit, poser ses lourdes pattes sur ma gorge et me donner tant de cauchemars; c'était lui qui fauchait avant la Toussaint les pieds d'alouette cultivés avec tant de soin dans notre jardin, lui qui brisait la margelle du puits, lui qui crevait les oreilles à anneaux d'or des anciens mathurins qui venaient "tout à la douce", selon leur jolie expression, puiser de l'eau dans notre cour. C'était lui qui devait étrangler les rouges-gorges sous la fenêtre — je ne suis pas sûre que le chat noir n'était pas complice — lui qui mettait en loques les vestes de toile des petits bergers, des mendiants, des infirmes et des vieux du village.

Ah! vent des mauvais jours de décembre si bons pourtant, vent du passé qui t'éloignes si vite avec un bruit de sabots sur la terre durcie, petits sabots bien cirés qu'on mettait dans la cheminée la nuit de Noël, petits sabots que les "pépés", même quasiment impies, ne manquaient pas de conduire au bourg visiter la crèche de l'église, petits sabots qui au jour de l'an faisaient bravement deux lieues pour souhaiter la bonne année à la marraine et rapporter une orange et une pièce d'argent, vent qui retourne en pays d'Armor les coiffes des jolies filles qui étendent le linge blanc sur la lande haute, vent qui éborgne les vitres en papier des chaumières pauvres et fais des trous dans les toits, vent de mon enfance, souffles-tu toujours sur le seuil usé d'une maisonnette où paraissait un vieil homme, maternel comme une femme, qui venait réchauffer mes mains dans ses mouffles de laines et dire en gémissant: "Le chien d'hiver est à la porte!"

MARIE LE FRANC

INTIMITÉ

(Inédit)

En attendant le jour où vous viendrez à moi,
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche
Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous!
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne!
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre;
Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,
A mon côté veillant, la fidèle tendresse!
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé!
Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,
Seuls comme deux amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux!

Décembre 1906.

ALBERT LOZEAU.

UN HERVEISTE

(NOUVELLE INÉDITE)

— “Mais la conscience? mais Dieu?” me dites-vous. — “Vrai, Tamisier, je vous croyais trop intelligent pour croire encore à ces vieilles-là. Dieu, voyez-vous, n'existe pas; ce n'est qu'une parole vide, une bulle de savon... Et la conscience, on se la fait à soi-même...”

Tout en disant ces mots qui s'adressaient à son sergent, un brave campagnard qui achevait ses trois années de service militaire, Manault, l'instituteur-adjoint, depuis six mois incorporé à la cinquième compagnie du 178^e Régiment d'Infanterie, et qui venait d'être nommé caporal, revoyait la liste du prêt qu'il devait payer à ses hommes. C'était un petit blond, sans grand extérieur, mais adroit et intelligent, beau parleur. L'autre, un peu rustre dans sa vigueur qu'il devait à la vie des champs, toujours au plein air, parut un peu décontenancé. Cette déclaration choquait à la fois son amour-propre et son honnêteté. C'étaient ses convictions les plus intimes qui étaient attaquées: il sentit un soubresaut l'agiter, mais le caporal connaissait trop l'ascendant qu'il avait pris sur son interlocuteur pour hésiter à le heurter de front.

Il savait sa supériorité d'intellectuel. Au mess des sous-officiers, on ne l'appelait que le “savant” ce surnom lui venait de ce qu'il avait un jour, dans la chambrée où le sergent expliquait à ses hommes le maniement du fusil, profité de l'occasion pour étaler les connaissances qu'il avait sur la composition de la poudre. Il avait indiqué comment le choc du percuteur sur l'amorce de la cartouche enflammait la masse par suite d'une transformation de force vive en chaleur et provoquait la formation de gaz abondants imprimant au projectile une très grande vitesse par suite de leur expansibilité. Le sergent pour qui tout cela restait bien mystérieux avait conçu une admiration très sincère pour l'instituteur “qui pouvait comprendre des choses comme ça.”

Manault s'en était vite rendu compte et, depuis, il en avait habilement profité pour démolir une à une toutes les traditions dont cette âme simple était imprégnée et dont il avait horreur, lui. Jusque-là, Tamisier avait été fier de son métier: nul mieux que lui ne traçait un sillon, nul n'était plus courageux à la peine quand venait la moisson et qu'une vingtaine d'ouvriers agricoles venaient travailler à la “cense”. (Ce terme local désigne une ferme dans le Nord de la France et dans la Belgique wallonne). Au dernier août, il avait obtenu pour aider ses parents, une longue permission, trois semaines pendant lesquelles il avait à la fois vaillamment “œuvré” et joui de retrouver sa vie d'autrefois.

— “Et la vie intellectuelle? et l'instruction? qu'en fais-tu?” lui avait répondu l'autre lorsqu'il lui avait dit son amour des champs. Cette familiarité du tutoiement avait d'abord choqué le sergent respectueux du règlement du service intérieur sur les formes de respect et la hiérarchie militaire. Puis il avait cru y voir une marque d'amitié, presque de condescendance de la part de l'instituteur qui s'auréolait tous les jours davantage du prestige de la science.

— “Pense donc au plaisir de tout savoir, de comprendre tout (car il pensait tout connaître, ce jeune blanc-bec, après trois années d'école normale). Sans doute, c'est joli, la campagne, c'est bon; mais un homme intelligent — et tu l'es, Tamisier, sois-en bien sûr — ne doit pas se laisser absorber par cette vie physique, un peu brutale... Il faut qu'il pense, il lui faut des journaux, des conférences; il lui faut la ville, pour tout dire; il s'inscrit à une Université Populaire, il entre dans un syndicat actif, il propage ses idées; il vit, en un mot... et c'est pour se reposer qu'il va se promener dans les champs.”

Et ce sujet, Manault l'avait repris maintes fois et il avait fini par ébranler le sergent, par le “déraciner” et ce dernier n'avait plus de joie maintenant en songeant à la prochaine moisson, aux rudes compagnons des jours de labeur...

Sous prétexte de l'aider à s'instruire, l'autre avait pris peu à peu la direction de ses lectures. Il lui avait indiqué d'abord des romans anodins, puis des histoires passionnelles et l'avait en-

traîné aux lectures obscènes. “Je crois qu'il vaudrait mieux que je ne lise plus ces choses-là,” avait dit timidement un jour Tamisier; “il me semble que cela me fait mal.” — “Allons donc! quel mal veux-tu qu'il y ait à connaître la vie. Il n'y a que les bigots et les idiots (pour moi c'est la même chose) qui aient de ces idées-là...” Le sergent avait cédé et l'intoxication continuait lente mais sûre.

Puis ce furent des railleries sur les doctrines catholiques. L'instituteur avait commencé par les indulgences et la grâce; il avait beau jeu: Tamisier n'avait jamais bien compris ces choses-là; puis ce furent les miracles qui excitèrent sa verve impie, puis les religieuses et les prêtres contre lesquels il n'était pas de basse calomnie qu'il ne formulât.

Il s'était en même temps efforcé d'éveiller l'envie dans ce cœur si droit, mais il n'avait pas réussi... il avait alors changé de tactique et pour lui faire partager ses haines contre la société, il lui en avait dépeint les injustices, dénoncé l'exploitation du travail par le capital, flétri l'oppression des humbles. Il avait fait profession de socialisme, il avait introduit à la caserne “le Republican de demain”, “la Revendication Sociale”, “l'Idée libertaire et libératrice...” L'armée ne fut plus que la gardienne des richesses d'iniquités, le rempart de ce régime économique odieux... Il s'efforça de déprécier les officiers, “ces brutes galonnées”, comme lui disaient ses journaux; il se moquait des honneurs rendus au drapeau “cette loque qu'il faudrait jeter au fumier”... Cette fois encore le



Manault l'avait repris maintes fois...

sergent avait bondi comme si on le touchait au cœur, et l'autre avait ri de sa naïveté... Chaque jour le mal devenait plus profond, et, chaque jour le sergent se trouvait moins gai lorsque sonnait le réveil...

Cette fois, c'était à Dieu même et à la notion du devoir que Manault allait s'attaquer. Non, cela ne pouvait pas être — et le sergent, sous un prétexte quelconque, sortit de la chambrée, tandis que le caporal souriait malicieusement, remettant son grand coup à plus tard.

II

Les derniers éclats de la sonnerie ébranlaient encore les vieux murs de la caserne. Des bâtiments A et B où logeaient les premier et second bataillons, sortaient à pas lents les sergents-majors en tenue du matin, le crayon derrière l'oreille et le cahier d'ordres à la main. Descendus par les escaliers réservés à leurs compagnies respectives, ils traversaient la grande cour déserte convergeant vers la salle des rapports, où ils se réunirent par groupes, en attendant l'arrivée du colonel. Belle journée, ma foi! Le soleil versait à flots sa lumière sur la verdure toute fraîche encore de printemps en cette fin de mai; l'air était pur, léger, et les oiseaux dans les branches égayaient de leurs cris cette nature en fête... Les sous-officiers pourtant étaient moins bruyants qu'à l'ordinaire; on devinait rien qu'à les voir qu'il se passait ou qu'il allait arriver quelque chose de grave.

— “Eh bien, Stieghem, part-on? Part-on pas?” dit un fourrier qui s'en venait de l'autre caserne en s'adressant au “chef” de la cinquième. “Fichu kaiser! Qui est-ce qui m'a bâti ce malappris? Pourrait-il pas nous flanquer la paix? Qu'est-ce que ça le regarde, le Maroc?”

— “Oh! pour ce qui est de la guerre, je n'en sais rien... Mais j'en connais deux qui ne partiront pas... répondit le sergent-major. Cochon de “savant”. Canaille! Ah! si je le tenais!”

— Dis donc, Stieghem, calme-toi. Qu'est-ce qu'il a fait ton savant?”

— Ce qu'il a fait? Ah! oui, tu ne sais pas... tu viens de là-bas. Ecoute:

A une heure ce matin, on bat la générale. Tout le quartier s'éveille en sursaut. Bon, qu'on se dit, on part pour la frontière allemande. Sûr, c'est la guerre... Les journaux le disaient bien, hier soir... On procède aux distributions: riz, pain, sel, viande de conserve, cartouches, plaques d'identité, tout le tremblement. Je t'assure qu'il y en avait du branle-bas. Tout le monde faisait bonne figure; quelques-uns chantaient:

Au revoir, papa; au revoir, maman!
Je m'en vais partir à la guerre...

d'autres fredonnaient le refrain du régiment:

Debout! Debout! le clairon nous appelle...

“La concentration se fait à Nancy”... la nouvelle circule de bouche en bouche sans qu'on puisse savoir d'où elle vient: douze heures de chemin de fer en perspective dans les wagons de marchandise aménagés. Bah! pour la France!

A trois heures, appel individuel et inspection — puis on se met en route. Nous allons arriver à la gare quand une estafette arrive: “Les ennemis sont à Nirfelle. Ordre au second bataillon d'y marcher de suite et de reprendre le village.” — “Mâtin! ronchonna le commandant Gérard. Ils ont donc violé la neutralité de la Belgique! — La cinquième en avant-garde!” Le caporal Manault qui se trouvait près du capitaine, avait entendu la communication faite à ses chefs. Il pâlit, le pleutre! Justement, le “père” — tu sais que nous appelons ainsi entre nous le capitaine Madeleine — désigne le savant et Tamisier pour diriger les éclaireurs. “De la prudence, mais aussi de l'audace,” leur dit-il. Les hommes se déploient en ligne, à soixante pas les uns des autres, deux cents mètres en avant de la section de tête; ils avancent par bonds derrière les couverts et la troupe suit avec circonspection.

— Dites donc, sergent, dit Manault, de son ton gouailleur; ce serait trop bête de se faire tuer pour le Maroc, trouvez-vous pas? Point de direction: la frontière, mais pas celle d'Allemagne. Je passe en Belgique. Venez-vous? on se défilera facilement derrière les haies... à trois kilomètres d'ici nous serons hors d'atteinte.

Tamisier ne pouvait en croire ses oreilles. Il demeurerait tout hébété:

— “Allons, dépêchez-vous. Je file. M'accompagnez-vous? reprit l'instituteur.

— Oh! Manault, s'écria l'autre. Trahir, jamais. Mais non, tu n'iras pas; tu te battras courageusement avec nous, n'est-ce pas?”

— Allons, pas de sentiment. Je n'ai pas de peau de recharge. Je ne veux pas la perdre aujourd'hui. Adieu!

— Non, Manault, tu ne feras pas cela. Je t'en empêcherai bien”, et il le saisit par la manche, le retenant vigoureusement.

— “Ah! ouiche, vendu!” dit ce misérable, affolé par la peur, et en même temps il portait à Tamisier un violent coup de couteau dans la poitrine, puis il s'enfuit... Il doit être à Mons maintenant. Pauvre Tamisier, il est tombé sans un cri... cette manoeuvre de mobilisation a failli lui coûter la vie, mais il n'en mourra pas, le major l'affirme. Nos officiers l'ont vu tout à l'heure à l'hôpital. “Mon capitaine”, dit-il au “père”, qui le racontait au bureau, il y a vingt minutes: “Je souffre bien, mais je crois que cette blessure sera mon salut.” Le vieux n'a pas compris, car il ne connaît pas l'oeuvre néfaste qu'avait entreprise parmi nous cet odieux savant. Tu sais, “l'Idée libératrice”, c'est du propre!

— Tais-toi, Stieghem, interrompit un camarade. Voici le colonel. Et tout le groupe suivit l'officier supérieur qui venait de pénétrer dans la salle des rapports.

T. FLAHAULT.

LE JOUR DE L'AN 1907

INÉDIT

L'année 1906 est tombée dans l'éternité; 1907 se lève à son tour. Salut à la nouvelle venue! Puisse-t-elle réaliser les beaux projets formés, édifier les châteaux en Espagne que tous nous avons faits, défaits et refaits à chaque heure, sans compter ceux que nous bâtirons encore et que le temps renversera rien qu'en soufflant dessus.

Que de choses n'a-t-on pas dites et écrites sur le jour de l'An, sur les obligations qu'il impose, sur les étrennes, sur les cartes de visite, etc., etc. Seulement je serais curieux de savoir ce que penseraient, dans leur âme et conscience, ces beaux discoureurs, si on avait l'air de prendre leurs récriminations au sérieux, et si on se dispensait à leur endroit des devoirs qu'ils regardent comme des futilités de nulle importance...

Le jour de l'An est une fête pour tous, il resserre les liens de famille et de société. Que de gens entraînés dans le tourbillon des affaires, la tête bourrée d'échéances, de doit et avoir, des mille et un martyrs du commerce, oublierait jusqu'à l'ami qui ne les quitte pas, qui chaque jour leur serre la main, si une coutume reçue, un usage heureux ne venait leur rappeler qu'ils sont autre chose que des rouages plus ou moins bien organisés dans cette immense machine qu'on appelle le monde.

Le jour de l'An est surtout cher à l'enfance qui l'espère depuis longtemps et l'appelle de tous ses vœux. Que de soins, que d'attentions, que de graves petites occupations pour préparer ce joli compliment qu'accompagne un bon baiser. Baiser plein d'amour qui fait tressaillir le père et la mère et leur fait s'écrier: Qu'il est beau mon fils, comme il sera bon! Qu'elle est belle ma fille, comme elle sera bonne!!

Si le premier baiser d'une mère est tout d'amour, le second est tout d'orgueil.

Le jour de l'An est aussi cher aux vieillards. Quand les enfants devenus des hommes ont quitté le toit paternel, et sont allés planter leur tente chacun de leur côté, ils se réunissent le jour de l'An, et le père peut, selon l'expression biblique, voir ses générations se réunir autour de lui comme des plants d'olivier, *Filii tui sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae* (Psaume 127, 3). Il arrive alors qu'au milieu des expansions de famille, de la joie, du plaisir de se revoir, un regard tombe sur une place restée vide autour de la table! chacun a dans les yeux une larme de regret et la famille se trouve complète par le souvenir.

Il est un instant où l'on vit non seulement de sa vie à soi, mais encore de la vie de tous ceux qui nous ont entourés et qui ne sont plus. Est-ce un rêve, est-ce un mirage? On dirait que l'âme se réveille et se replie sous ses ailes comme l'ange du souvenir!!

Le chanoine d'AGRIGENTE,

Vicaire-Général.

L'INCENDIE

(INÉDIT)

"L'amour fait commettre bien des actes héroïques, dont d'aucuns sont réellement sublimes, quoique entourés d'un certain mystère."

C'était le Docteur Raymond dans le salon duquel nous étions réunis ce soir-là, qui parlait ainsi. Après avoir discuté les dernières nouvelles de la politique, commenté les potins de la petite ville que nous habitons, parlé de choses et d'autres, plus ou moins indifférentes, nous en étions arrivés au chapitre de l'amour, chapitre où aboutissent inévitablement toutes les conversations quand elles n'ont pas débuté par là.

Le ton dont le Docteur avait prononcé les paroles ci-dessus indiquait clairement qu'il avait en lui les preuves de ce qu'il avançait. Aussi nous empressâmes-nous de lui demander si, par hasard, il connaissait quelque histoire sur ce sujet.

"Oui, répondit-il, j'en connais une, et, si vous le désirez je vous la raconterai. C'est un secret professionnel que j'ai gardé pour moi seul jusqu'aujourd'hui, mais le temps écoulé et l'éloignement où nous sommes de l'endroit où les faits se sont passés, me permettent maintenant de le dévoiler. D'ailleurs, je ne citerai aucun nom.

Non seulement nous acquiescâmes, mais nous priâmes même le docteur de ne point nous faire languir et il débuta ainsi :

"Il y a environ une trentaine d'années, alors que je venais de terminer mes études, je fus pris du désir de voyager quelque peu avant de songer à m'installer. J'aurais aimé visiter quelques pays étrangers, mais comme ma bourse était modeste je dus me résigner à rester en France et c'est d'ailleurs ainsi que j'ai appris que notre pays possédait d'admirables sites, qui ne le cèdent en rien à ceux tant vantés de quelques autres contrées du monde.

J'allais donc de ville en ville et de village en village, séjournant quelques jours si l'endroit me paraissait charmant, repartant aussitôt s'il me déplaisait.

J'arrivai un jour dans un petit hameau dont la population était à peine d'une centaine d'habitants; c'eût été un pays pauvre si une tréfilerie qu'alimentait un petit cours d'eau, n'avait fourni de l'ouvrage à la plus grande partie des hommes.

Depuis trois jours, je m'étais arrêté là, charmé je ne sais trop par quoi: peut-être par l'aspect sauvage du pays avec ses maisons de torchis au toit de chaume, peut-être par les grands bois qui l'entouraient, peut-être par le ruisseau, peut-être par tout, peut-être par rien.

J'occupais, à l'hôtel du Cheval Blanc, une chambre aux murs blanchis à la chaux, aux carreaux fraîchement rouges; quelques meubles centenaires luisants de propreté la garnissaient, j'aimais, le soir, au retour de mes promenades, me glisser entre les gros draps de toile fleurant bon la lavande et m'enfoncer dans l'épaisseur du moelleux lit de



Il parvint à passer son précieux fardeau...

plumes; alors, je m'endormais paisiblement jusqu'à ce qu'un rayon de soleil en se jouant sur mon visage vint m'éveiller.

J'avais eu en ce peu de jours, amplement le temps de faire connaissance avec les notables du pays. C'étaient le propriétaire de la tréfilerie et quelques petits fermiers, tous braves gens à l'aspect franc et ouvert.

Nous parlâmes longuement de Paris avec le maître de la tréfilerie qui y avait fait ses études. Depuis vingt ans il habitait ce hameau où il s'était établi; il était marié et ne possédait qu'une fille unique d'une grande beauté; elle n'attendait plus qu'un prétendant qui ne pouvait certes pas tarder à venir.

Donc, ce troisième soir-là, alors que les gens et les bêtes reposaient dans le hameau, alors que la nature entière semblait assoupie, des cris de terreur vinrent troubler le calme de la nuit; je courus à ma fenêtre que j'ouvris toute grande et j'aperçus une lueur qui rougeoyait le ciel: la tréfilerie brûlait. Quelques minutes après, j'étais sur les lieux de l'incendie; un spectacle terrifiant m'y attendait: à une fenêtre, tout en haut, une jeune fille, la fille des maîtres, tendait les bras, implorant du secours; des flammes surgissaient prêtes à l'atteindre et il ne se trouvait aucune échelle capable d'arriver à la fenêtre qu'elle occupait. Les assistants se regardaient pleins d'angoisses se demandant comment ce drame se terminerait; la mère tout en larmes implorait à genoux la pitié du ciel et le père, au désespoir, offrait sa fortune à qui sauverait sa fille. Soudain à côté de la jeune fille, on vit paraître un homme, le visage

noirci par la fumée, les vêtements en feu: il avait traversé les flammes pour se porter au secours de la malheureuse qui semblait devoir périr inévitablement. Saisissant la jeune fille, il se suspendit par les pieds à la barre d'appui de la fenêtre, et, se laissant glisser, il parvint à passer son précieux fardeau à des hommes qui, perchés sur le haut d'une échelle la reçurent dans leurs bras. De toutes les poitrines sortit un soupir de soulagement; mais, restait le sauveur lui-même; il voulut se redresser pour chercher sans doute un moyen d'échapper au danger qui le menaçait; il cria même: "jetez-moi une corde", mais à ce moment la barre après laquelle il se maintenait, à moitié consumée par le feu, se rompit et le malheureux, précipité dans le vide, vint s'abîmer sur le sol. On le ramassa sanglant et les paysans le transportèrent dans la plus proche maison. Je me hâtai de me rendre auprès de lui et après lui avoir prodigué les soins nécessaires, je m'installai à son chevet. Comme je n'avais plus besoin d'aide, je demandai qu'on se tint seulement à ma disposition.

L'homme dormait, poussant de temps en temps de sourds gémissements; au bout de quelque temps le délire le prit; il lui vint sur les lèvres des paroles inintelligibles; puis, sa voix quoique restant faible devint plus précise; saisi par la curiosité, je me penchai vers lui, et voici ce que j'entendis:

"Je l'aime et ne puis l'épouser: elle est riche et je suis pauvre; elle est la fille des maîtres et je ne suis qu'un simple ouvrier. Pourtant je la veux pour femme... je ne puis vivre sans elle... je l'aime, j'en suis fou! Comment parviendrais-je au but que je veux atteindre? Je ne sais. Ah! la voir en péril, risquer ma vie pour la sauver. Si le feu consumait sa maison, si je la voyais là implorant du secours, je m'élancerais vers elle, je la sauverais malgré tout, et alors elle m'aimerait, elle serait à moi... Mais cela ne se présentera jamais.

Il s'arrêta un instant, semblant se recueillir puis il reprit, la voix rauque:

Ah! s'il y avait un incendie... je l'aime trop... oui, si...

Il s'arrêta encore, la sueur lui inondait le visage; il continua, parlant très vite:

Mais est-ce un rêve?... le feu s'allume... la maison est en flammes. La voilà... elle crie, elle appelle... vite, vite volons à son secours... Je vais vers elle... je la secours... à mon tour maintenant... jetez-moi une corde... Ah! je tombe... je..."

C'était fini, sa tête retomba livide sur les oreillers; je me précipitai, me reprochant ma curiosité qui pouvait lui être fatale, il n'en fut rien heureusement.

Le lendemain, comme il reprenait ses sens, la jeune fille qu'il avait sauvée, vint me demander à le voir; vu la faiblesse du blessé, j'hésitai à lui accorder cette entrevue, mais devant son insistance et réfléchissant qu'après tout, l'amour est un excellent médecin, j'autorisai, tout en recommandant d'éviter une émotion trop forte.

Que se passa-t-il entre ces deux êtres, je ne voulus pas le savoir. Quand je rentrai dans la chambre, après que la jeune fille en fut sortie, je vis que le blessé avait les yeux brillants de joie; en m'apercevant, il me dit simplement:

"Ah! Docteur, je suis bien heureux!"

Je ne le questionnai pas, à quoi bon? Le feu n'avait fait que des dégâts matériels, et je ne voyais pas la nécessité de nuire au bonheur de ces deux jeunes gens qui, j'en étais sûr, s'aimaient désormais.

En effet, tout cela finit par un mariage.

Le docteur s'arrêta quelques instants puis termina ainsi:

"Maintenant que j'ai fini mon histoire, je vous laisse libres d'en tirer la conclusion qu'il vous plaira".

FERNAND GUYOT.

Montréal, novembre 1906.

A Force de Rêver...

A force de rêver et de voir, dans la plaine,
Une fille aux yeux bleus aller à la fontaine,
Gad s'aperçut, un jour, qu'il était amoureux.
Plus de sommeil. Où fuir ce souci douloureux?
Il voulut s'en guérir, mais tout fut inutile.
Triste, il alla s'asseoir aux portes de la ville,
Et, voyant un vieillard qui passait, il lui dit:
"A mon aide, seigneur" le vieillard l'entendit
Et vint. C'était un homme à longue barbe grise.
Les palmiers frissonnaient au souffle de la brise:
Le soleil se couchait dans le désert poudreux.
"Qu'as-tu?" dit le vieillard. "Je suis très malheureux",
Dit Gad; puis il reprit: "Hélas! j'aime une femme!"
"J'avais, dit le vieillard, ce mal cuisant dans l'âme
Quand j'étais un jeune homme aux yeux clairs et brillants
Comme toi. Maintenant, mes cheveux sont tous blancs
Mon front tremble, mon ciel s'éteint, l'âge me glace,
Et pour moi tout est sombre, et chaque jour qui passe
Est de la nuit qui tombe, et, sans air, sans soutien,
Je souffre! et c'est mon mal de n'avoir plus le tien."

VICTOR HUGO

Le Château de Versailles et le Petit Trianon

(Notes inédites)

Je voudrais aujourd'hui faire une courte promenade avec le lecteur à travers les salons, appartements, chambres, corridors et vestibules du château historique de Versailles, où la plus brillante des cours de l'Europe séjourna pendant deux siècles environ. En quittant le château nous irions admirer dans le parc un autre genre de merveilles, pour finir notre promenade au Petit Trianon.

Avant tout, je dois faire mes excuses, à ceux qui me lisent, si j'oublie quelques détails, — peut-être beaucoup, — car il faut se rappeler que le Château de Versailles est tellement encombré par l'art, par le génie des grands hommes, qu'il n'est pas étonnant que l'on perde de vue une foule de choses qui feraient ressortir davantage la beauté incomparable de tous les chefs-d'oeuvre qui s'y trouvent.

En arrivant à Versailles, la première chose qui frappe l'esprit, c'est l'entrée de la grande cour entourée d'une immense grille en fer forgé, de forme carrée. Sur trois des côtés de ce grand carré, il y a des statues monumentales, peu espacées, ce qui forme un ensemble très imposant.

La cour dépassée, on entre immédiatement dans le château, où l'on trouve un assemblage complet de tous les plus beaux styles qui puissent produire l'architecture, la peinture, la sculpture. Le corps de bâtiment du milieu, contient pour ainsi dire l'histoire de la monarchie française, depuis les Mérovingiens jusqu'à la Révolution. Vers l'extrémité de cette partie du château, on remarque des peintures qui initient à la vie monacale des moines du moyen-âge. St Bruno, le fondateur des Chartreux, y occupe une bonne place. Toutes ces diverses oeuvres sont travaillées avec un art si délicat, si vif, que l'on croit vraiment assister à l'une des scènes qu'évoquent ces superbes tableaux. Je prends par exemple la prière des moines chartreux ; peut-on concevoir mieux que cela le recueillement de la vie cloîtrée, de la vie de retraite ? Un peu plus loin, jetons un coup d'oeil sur la toile qui représente le roi St Louis sur son lit de mort, entouré d'évêques, de soldats, avec l'équipement de l'époque. Rien n'est plus touchant. Dans les deux autres ailes du château se manifeste toujours la même puissance artistique qui guide le pinceau du peintre ou le ciseau du sculpteur. Parfois, on est tenté de croire que toutes ces figures humaines vivent réellement, sont prêtes à sortir de leurs cadres. La fascination est entière. Les amateurs, les admirateurs du génie humain qui goûtent ce genre de productions trouveront, dans ce château, transformé en musée, de quoi satisfaire leurs goûts, et une matière suffisante pour nourrir leur idéal du beau.

Que dire des grands appartements, des grands salons, où la sculpture joue le principal rôle ? Quelles fresques, quels entrelacements, quelles ondulations ! Comme tout est bien détaillé en la magnifique harmonie qui résulte de tant de variété ! Certes, ce n'est pas là que l'ennui accablera personne, tant le temps y semble court. Un jour, et je cite le fait pour vous donner une idée de l'attrait de ces lieux, je partis de Paris en compagnie d'un ami pour visiter, rien que pendant une heure, l'intérieur de Versailles. Nous commençâmes notre visite à 1 heure 10 minutes, à 4 heures et demie nous n'avions pas encore achevé notre excursion à travers tous ces chefs-d'oeuvre. Si on veut faire un examen attentif des nombreux tableaux que recèle ce château, en connaître l'origine, l'histoire, six mois ne suffisent pas. C'est une véritable étude classique à faire : des sciences,

de l'art, de l'histoire, de la littérature, de la politique, etc., etc.

Henry IV à Ivry, est un des tableaux de Versailles les plus connus. Le Béarnais, empanaché de blanc, parmi ses gentilshommes, qui tous portent un casque pareil au sien, donne un air archaïque et attrayant à cette belle toile. Dans d'autres salles on voit les portraits de tous les membres de la famille des Bourbon de France. C'est avec une timidité mêlée de respect que l'on visite les chambres à coucher de Louis XVI et de Marie-Antoinette, où les lits des augustes et infortunés souverains se trouvent encore en place.

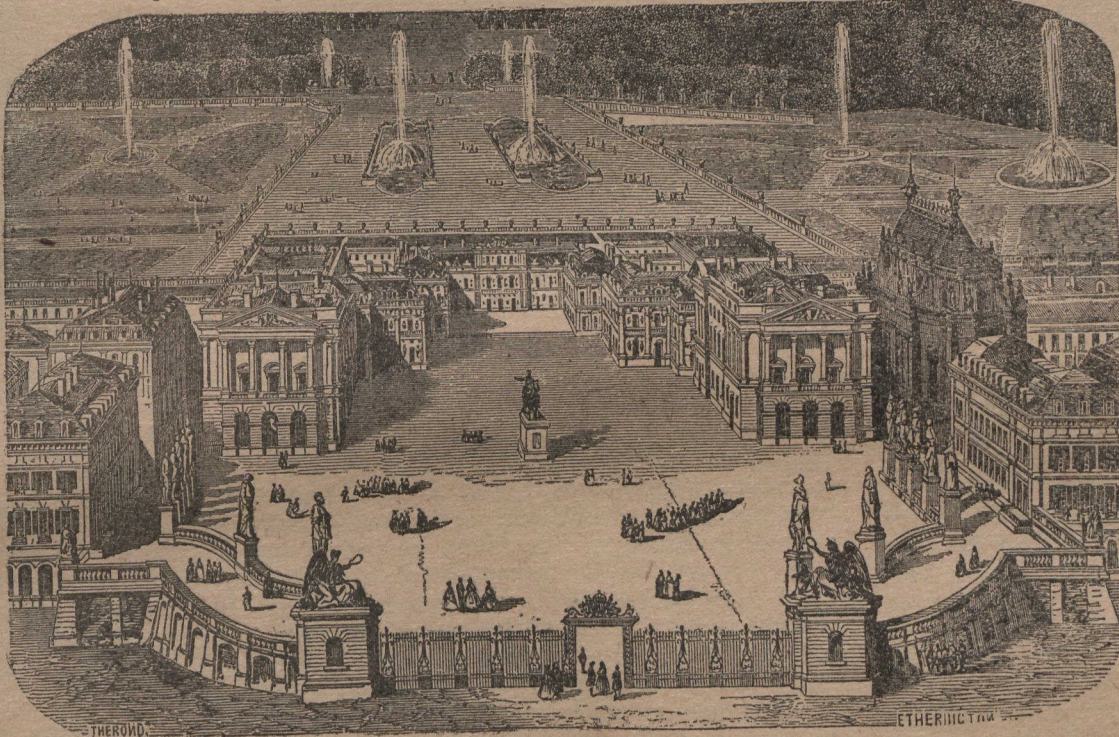
Plusieurs réflexions, en pénétrant dans ces deux appartements viennent à l'esprit du visiteur, qui, difficilement, réussit à bannir le souvenir de la triste fin de ces deux têtes couronnées. Des splendeurs de Versailles, de la gloire royale, du prestige universel qui entouraient leurs augustes personnes, savoir que ces deux êtres sont devenus les victimes de la démagogie la plus insensée, la plus féroce, voilà qui est bien fait pour bouleverser le spectateur des

véritable palais des Beaux-Arts, et c'est avec une légitime curiosité, et non sans orgueil, quand on est français, qu'on aime à le visiter et à y évoquer de grandioses et précieux souvenirs. En sortant des luxueuses salles on entre dans le parc, le grand, l'unique parc de Versailles. Cette création d'art est d'un style impeccable. La plus parfaite symétrie, l'ordre le plus admirable, le coup d'oeil le plus féérique, s'y trouvent à la fois. Le grand réservoir d'eau avec toutes ses nymphes, entourant Neptune, est d'une rare beauté. C'est à Lenôtre que revient l'honneur d'un pareil ouvrage. Les grandes allées et avenues toutes boisées, les belles prairies et les petites forêts que l'on voit dans toutes les directions, et où l'on goûte les délices d'une agréable promenade, sont d'un charme ravissant. Je me sens incapable d'en faire l'entière description. A l'extrémité du parc et sur la droite, on rencontre les grand et petit Trianons. Le grand Trianon possède des souvenirs du temps de Louis-Philippe et de Napoléon III, et, sauf erreur, fort peu datant de la branche aînée des Bourbons.

Au petit Trianon, c'est tout le contraire puisque Louis XVI le fit construire pour Marie-Antoinette, alors que celle-ci fut prise du goût de la retraite et de la belle nature ? Tout ici parle de Louis XVI et de la fille de Marie-Thérèse. En entrant dans la première salle on aperçoit un tableau où la reine, enfant, est en train de jouer dans le parc de Vienne, avec les archiducs ses frères ; plus loin, c'est la table de jeu des deux souverains que l'on voit, et sur une autre table voisine de celle-ci, le visiteur s'intéresse à un planisphère tracé par la main de Louis XVI. On sait que ce monarque avait une inclination toute spéciale pour les travaux manuels. Dans les autres pièces on conserve certains meubles de la famille royale, la chambre à coucher de la reine et sa salle de toilette. L'aspect est simple et

magnifique. Autour du petit Trianon, c'est encore le parc, toujours admirable. On ne peut que difficilement se faire une idée de la beauté, de l'art, du choix des plantes, des arbres, enfin, de tout ce qui peut servir à rehausser la beauté naturelle d'une retraite qu'avait choisie la reine des Français. Les ruisseaux eux-mêmes ont leur place. (1) Que l'on veuille bien remarquer qu'après plus d'un siècle d'existence, et malgré les soins apportés par l'administration du ministère des Beaux-Arts, il est certain que bien des choses se sont détériorées, et sans parti-pris, beaucoup d'autres ont dû disparaître, parce que le régime actuel ne les trouvait pas toutes à sa convenance. Cependant, il se peut que la vétusté soit cause de ces disparitions. Au surplus, ce qui reste ne manque pas d'attrait. De toute manière, on aime parcourir ce vaste champ que la main de l'homme, grâce au goût d'une reine, a su embellir de toutes les perfections que puisse concevoir un puissant talent. Aussi, ne peut-on que savoir gré à la malheureuse Marie-Antoinette, de nous avoir donné le spectacle du riche milieu où nos pas suivent les chemins poétique qui servirent de cadre à sa douce et rayonnante beauté, qui nous rappellent un passé glorieux et imposant.

Abbé SERPAGGI.



Château de Versailles, vue prise de l'avenue de Paris.

derniers vestiges du pouvoir absolu en France.

Au fond de la salle de l'aile gauche on remarque avec un vif intérêt, les couronnes royales de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI. Là, sont aussi étalés quelques souvenirs napoléoniens, entre autres la sacre de l'Empereur et de Joséphine, tableau pour ainsi dire symbolique de l'épopée impériale.

En somme, le château de Versailles est le



Décorations des jardins de Versailles—La colonnade.

(1) Pour plus amples renseignements et pour avoir une description plus détaillée de tous les travaux faits au petit Trianon, sous la conduite d'habiles ingénieurs, je recommande au lecteur, l'ouvrage de M. de la Rocheterie : " Vie de Marie-Antoinette ".

POUR NOS LECTRICES



Costume en drap beige

D'une simplicité riche dont la grâce et l'allure tiennent dans une coupe irréprochable, telle est la caractéristique de la jolie toilette que représente notre gravure. Elle est de nuance beige, de ce ton pâle, mais chaud néanmoins, qui semble un peu doré, la jupe formée de plis couchés en assez grand nombre pour lui donner, ouverts, l'ampleur nécessaire dans le bas. Le corsage, un peu blousant, est ouvert sur un empiècement de broderie blanche, décolletage en carré avec bretelles aux épaules soutenant des manches formées de plis couchés, absolument le style de la jupe. Le devant du corsage est ample, formé de plis libres, qui sont coulissés à la partie supérieure, à droite et à gauche, partant de l'extrémité de la bretelle pour rejoindre la ceinture, de la broderie de soie ton sur ton. Une petite basque rapportée tient à la ceinture, arrondie devant, en velours mordoré derrière, avec broderie. Les manches ont des revers en drap, garnis de cette même broderie. Une cravate en satin noir, légèrement nouée, part du col.

Le chapeau, en velours mordoré, gracieusement chiffonné, est garni d'ailes de flamant rose.

LA MODE

CE QUE L'ON DIT — CE QUE L'ON VOIT — CE QUE L'ON FERA

La Mode, comme vous pouvez le voir, tout en ayant des apparences si capricieuses, revient bien souvent sur ses pas, et s'attache pendant longtemps à des "Fidélités", si l'on peut les appeler ainsi. Combien de fois a-t-on annoncé la disparition des blouses, des boléros! Et cependant ceux-ci, triomphants, règnent toujours, tant il est vrai que ce qui est bien et réellement, harmonieusement utile, résiste quand même au courant. Il en est de même pour certaines étoffes qui jouissent d'une constante faveur. Les teintes seules varient un peu, et le drap reste le favori. Aussi nous est-il facile, à nous, femmes raisonnables, de prévoir à l'avance, dans le choix que nous avons à faire, les formes, les tissus, qui ne varieront pas, pour rester toujours dans la note. Notre goût s'attachera aux petits détails qui donneront le piquant, le modernisme. Il nous sera facile, en les variant, sans trop grands frais, d'être toujours bien, le fond restant en somme, pratique.

Ce qui doit toujours primer dans nos toilettes, si simples fussent-elles, c'est le goût. Com-

bien voyons-nous de femmes, en réalité, très bien habillées? Les vraiment jolies toilettes sont rares, et pourquoi? Parce que le plus souvent il ne s'agit pas d'être à la mode, mais de porter des choses qui nous aillent. Même les meilleures couturières commettent des fautes de goût, et, remarquez-le, c'est toujours lorsqu'on veut avoir des toilettes trop chargées, trop riches. Les femmes vraiment élégantes ont pour principe avant tout de ne porter que ce qui leur sied, et c'est une très grande sagesse. En fin de compte c'est toujours à la simplicité, à l'harmonie, à la logique que l'on revient. Vous aurez beau avoir une robe du dernier modèle, si elle vous engonce, si elle vous raccourcit, si, au contraire, elle vous élance avec exagération, vous commettrez une faute de goût en l'acceptant et en vous en parant.

Restons donc fidèles à la simplicité, et rendons-la la plus gracieuse possible. Puisque je vous ai dit un mot des blouses, il faut noter qu'on les fait de la même couleur que la robe, mais en étoffe différente. Ainsi on portera très bien, avec une jolie jupe de drap, une blouse en ottoman ou crépon de soie de même teinte, voire même en lousine ou, plus élégamment encore, en dentelle teintée, mais toujours dans la même nuance. Nous pouvons donc faire les mélanges d'étoffes plutôt que mélange de tons. Accompagnant cette jupe et cette blouse, un boléro de velours, toujours assorti, vous constituera une très élégante toilette. Bien entendu, nous ne parlons pas de l'ancien boléro droit, mais de celui qui, soit avec manches bouffantes, soit avec manches pèlerine, forme vêtement. Une élégante fourrure complète cet ensemble.

Voici donc une toilette harmonieuse que la mode, cette année, autorise, composée de trois étoffes. Comme variante au boléro, vous pouvez en faire un de drap assorti à la jupe, ce qui serait peut-être plus raisonnable, bien qu'un peu moins élégant que le boléro de velours. Avec le drap, le complément indispensable est la soutache; on en met des rangs nombreux, on en fait des dessins, des grecques très chargées et des motifs qui jouent la passementerie. Si la soutache prend, il est probable que ce sera pour quelque temps, car c'est un travail solide fait pour durer et les toilettes composées ainsi seront élégantes et pratiques. Je vous ai déjà dit que dans le choix des étoffes le bon est plus avantageux que le bon marché. Pour les robes que vous devez porter constamment et couramment, prenez des tissus de première qualité. Il faut pouvoir redresser les étoffes, les rafraîchir, et si vous avez un tissu mélangé de coton c'est impossible, il devient affreux. Au contraire, avec une bonne étoffe de laine croisée, mélangée, pour toujours porter, vous passerez la saison entière constamment bien mise.

Tante Marguerite, dans *La Famille*.



Robe en velours

Petit trotteur, très habillé, ce costume, par cela même qu'il est en velours, velours écossais de teinte foncée, rayée de clair, peut se porter assez facilement le matin et même un peu toute la journée. La jupe, courte, est formée de plis couchés; une ceinture en velours uni la sépare des bretelles à épaulettes qui forment le corsage proprement dit; lesdites bretelles posées sur une guimpe en Irlande. Devant, un petit gilet, de forme très spéciale, en drap cerise, laisse apercevoir sa jolie broderie blanche piquée de boutons-fantaisie.

Le chapeau, de cette forme indescriptible tellement à la mode cet hiver, est en velours de même ton avec garniture de roses de teintes foncées tout autour.

L'étole d'hermine et le manchon de même fourrure qui complètent cette charmante toilette, en font presque un costume d'élégante patineuse.

NOS PATRONS-PRIMES



2273 — Tablier de fantaisie pour jeune fille. Matériaux, 1½ verge en 32 pouces.



2261 — Chemise pour fillette de 10 à 14 ans. Matériaux, 2 verges de coton.

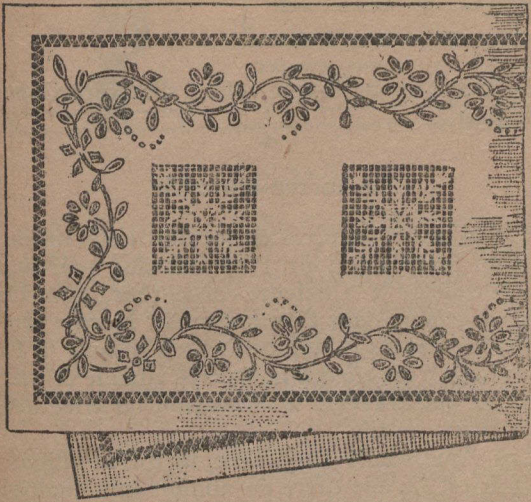


2259 — Manteau pour enfant de 4 à 6 ans. Matériaux, 2½ verges en 36 pouces.

Pour recevoir ces patrons, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, l'âge de l'enfant, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir les patrons. Nos lectrices voudront bien remarquer que les prix modiques de nos patrons en font des primes fort avantageuses.

Chemin de table

Nous sommes aux broderies de toutes sortes et le linge de table participe de cette disposition, qui permet plusieurs genres de broderies sur un même ouvrage. Notre modèle se com-



pose d'un ourlet à jour au point de reprise, avec guirlande en broderie anglaise et jolis carrés brodés sur filet Richelieu. Le tissu peut être en toile granitée ou tout autre en ce genre, sur lequel le dessin est reporté au moyen d'un piqué, moyen simple et rapide qui réussit à merveille.

Le dessin que nous publions peut s'exécuter aussi bien au plumetis qu'en broderie anglaise. Si l'on fait la broderie au plumetis, après avoir reporté le dessin sur l'étoffe, on bâtit cette dernière sur de la toile cirée; ce bâti devra être très soigné, les points assez rapprochés pour que l'étoffe bien tendue soit facile à travailler. On se servira d'un fil un peu plus gros pour le bourrage que celui qui servira pour la broderie. Celle-ci est recouverte de points serrés et très



réguliers, faits dans le sens opposé de ceux du bourrage. Les tiges seront au point de cordonnet.

Pour le travail en broderie anglaise, on découpe l'intérieur.

Soupe aux huîtres

Faites chauffer jusqu'à ébullition une tasse de lait et deux tasses d'eau, puis ajoutez gros comme un oeuf de beurre, du poivre et du sel; versez une chopine d'huîtres fraîches, faites bouillir une fois et la soupe est prête.

RECETTES CULINAIRES A LA CANADIENNE

Soupe à la citrouille

Prenez un quartier de citrouille, ôtez-en la peau et les pépins; coupez-le en morceaux de la grosseur d'une noix, et mettez-les sur le feu, dans une marmite avec de l'eau. Lorsque la citrouille est complètement réduite en marmelade, mettez-y un demi-quarteron de beurre et un peu de sel. Donnez encore quelques bouillons. Faites bouillir une chopine de lait, ajoutez-y un peu de sucre ou de sel, si vous le préférez, et mêlez avec la purée de citrouille, mettez du pain émincé dans la soupière, et versez dessus le mélange de citrouille et de lait.

Soupe au vermicelle

Mettez dans une casserole, sur le feu, assez de bouillon pour huit assiettées de potage. Lorsqu'il sera bouillant, jetez-y une demi-livre de vermicelle, que vous aurez un peu brisé dans vos mains afin qu'il n'y ait point de filaments trop longs; remuez le vermicelle avec une cuillère, et faites bouillir vingt minutes.

Croquettes de morue

Prenez de la morue bouillie, hachez-la en petits morceaux, ajoutez-y une égale quantité de patates, plus, miettes de pain, poivrez bien et si c'est trop doux, mettez du sel, passez-vous les mains dans la farine et roulez ce mélange en formes de petites galettes plates, jetez-les dans la graisse très chaude et laissez cuire.

Morue fraîche rôtie

Il faut extraire l'intérieur par les reins, faire une farce d'oignons avec mie de pain, persil, sel, poivre et clou que l'on met dans la morue. On poudre de farine la pièce avec poivre et sel et on la place sur un gril dans une lèchefrite avec précaution; on fait une sauce au beurre avec vin de Porte et un peu de sucre.

Pour faire cuire à la vapeur un dinde ou un poulet

Préparez la volaille comme pour rôtir. Exposez-la à la vapeur jusqu'à ce qu'une fourchette entre facilement dans la chair; enlevez-la alors de la vapeur et enduisez-la de beurre et faites-la jaunir dans un fourneau chaud. Si vous n'avez pas une bouilloire à vapeur suffisamment grande pour une volaille, une bouilloire ordinaire à laver peut servir. Dans le fond de la bouilloire, vous mettez une terrine en ferblanc profonde remplie d'eau; vous y placez votre lèchefrite contenant la volaille ou dinde préparé pour le fourneau. Vous remplissez d'eau la bouilloire jusqu'au bord de la terrine.

Boeuf épicé

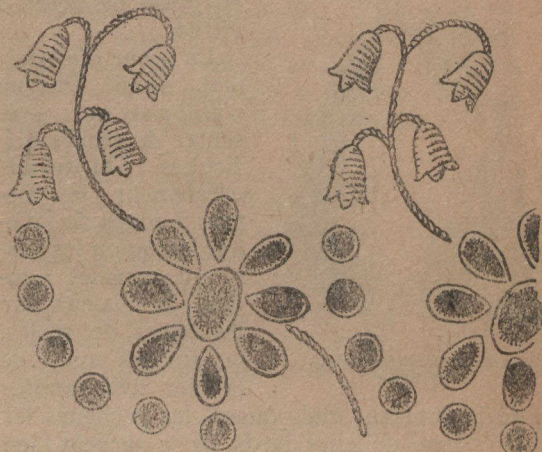
Prenez un morceau de boeuf du quartier de devant d'environ 10 lbs. Ceux qui aiment le gras, devront choisir un morceau gras, ceux qui préfèrent le maigre peuvent prendre le morceau de l'épaule ou la partie supérieure de la patte de devant.

Prenez une chopine de sel, une tasse à thé de mélasse ou de sucre brun, une cuillerée à soupe de clou moulu, piment et poivre et deux cuillerées à soupe de salpêtre en poudre. Placez votre boeuf dans une lèchefrite profonde et frictionnez-le avec votre mélange. Tournez-le et frictionnez chaque côté deux fois par jour pendant une semaine. Ensuite lavez jusqu'à ce

que les épices soient disparues; mettez-y un pot d'eau bouillante et aussi souvent qu'elle bout fort, jetez-y une tasse à thé d'eau froide. Votre viande doit cuire lentement en arrière du poêle durant cinq heures. Aussitôt qu'elle est froide, pressez-la sous un lourd poids et vous ne désirerez plus jamais acheter de boeuf salé sur le marché. Votre mélange peut servir pour un autre dix livres de boeuf en y jetant d'abord une poignée de sel. On peut renouveler cette opération de manière à avoir un morceau de cette viande tous les jours.

Préparation pour salade

Battez 6 oeufs dans un grand bol jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Ajoutez deux tasses de crème douce avec une cuillerée à thé de sel, et battez le tout comme il faut. Ajoutez ensuite une tasse de vinaigre fort, une cuillerée à soupe de moutarde et une demi-tasse de beurre fondu, et battez de nouveau. Mêlez la moutarde dans une tasse avec un peu de vinaigre et délayez parfaitement. Mettez le bol dans un canard d'eau et faites bouillir jusqu'à ce que la préparation s'épaississe. Elle se conservera pendant dix semaines.



Ces motifs se brodent à l'anglaise pour les fleurs et les oeillets, et au plumetis pour les branches de muguet.

Autre préparation pour salade

Pilez fin le jaune d'un oeuf cuit très dur avec une cuillère; ajoutez le jaune d'un oeuf cru, les deux-tiers d'une cuillerée à thé de sel, une cuillerée à thé de moutarde sèche et un petit peu de poivre de Cayenne. Brassez bien toujours dans le même sens et ajoutez quelques gouttes d'huile douce de temps en temps, jusqu'à ce que vous en ayez employé 3 grandes cuillerées. Ajoutez ensuite graduellement une cuillerée à soupe ou plus de vinaigre et mélangez très bien. Mettez cette préparation dans une place fraîche.

Excellents gâteaux aux fruits

Prenez 1 lb et demie de beurre, 1 lb de sucre, 1 lb de farine, 6 oeufs, 1 tasse de crème sure, 1 lb de raisin, 1 lb de raisin de Corinthe, 1 lb de citron et une cuillerée de chaque sorte d'épices.

Gâteaux aux fruits économiques

Prenez 1 tasse de sucre, 1 tasse de raisin, 1/2 tasse de raisin de Corinthe, 1/2 tasse de graisse fondue, 1/2 tasse de lait sûr, 1 cuillerée à thé de soda, autant de clou, piment et canelle, 1/2 cuillerée à thé de muscade, 3 cuillerées à soupe de mélasse, 1 oeuf et assez de farine pour durcir jusqu'à ce que la cuillère reste debout dans la pâte. Faites cuire dans un fourneau d'une chaleur modérée.



BORDURE POUR LINGERIE FINE

Cette jolie bordure est composée de noeuds de ruban brodés au passé, enguirlandés de myosotis et de muguet. Ce travail servira à orner de la layette, couvertures de berceau, ainsi que la lingerie pour dame pour devant de chemisette, corsage, etc. Les branches de fleurs se brodent au passé et point de tige en soies d'Alger d'une ou plusieurs couleurs.

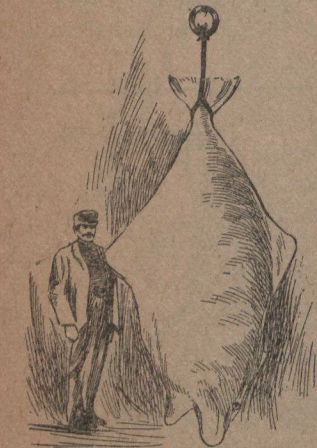
Curiosités Scientifiques et Naturelles

Un poisson monstre

Le poisson monstre que représente notre dessin est un "flétan" pêché dans les mers de l'Alaska. Il atteint une longueur de 8 pds et demi et pèse plus de 425 livres. Bien que le flétan soit un poisson de dimensions ordinairement gigantesques, celui-ci est de beaucoup le plus gros qu'on ait pris sur les côtes de l'Alaska. Mais il est probable que les esquimaux du Groenland ont vu des spécimens de taille encore plus imposante, car le flétan est commun dans les parages où ils se livrent à la pêche. Les Groenlandais, qui sont friands de sa chair, l'utilisent de maintes façons; ils préparent même la membrane de l'estomac du

flétan de manière à ce qu'elle devienne assez transparente pour être employée en guise de verre à vitres.

La pêche d'un animal aussi énorme n'est pas sans présenter de réelles difficultés. On tue généralement les flétans à coups de javelot, lorsqu'on les surprend couchés pendant la chaleur sur les bancs de sables, ou sur les fonds de la mer très rappro-



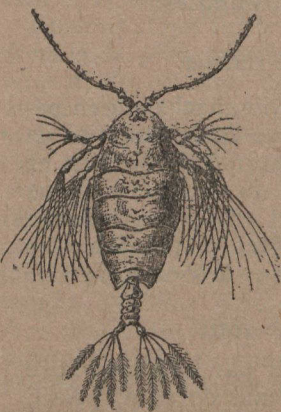
Ce poisson mesure au-delà de 8 pieds.

chés de la surface; mais quand les pêcheurs les ont ainsi percés de leurs dards, ils se gardent bien de les tirer à eux pendant que ces poissons jouissent encore d'assez de force pour renverser leur barque. Ils attendent que ceux-ci affaiblis aient cessé de se débattre pour les élever à la surface et les assommer à coups de massue. Les flétans vieux sont tellement couverts de végétaux et d'animaux marins qu'ils ne peuvent plus plonger ou nager entre deux eaux comme à l'ordinaire; ce

sont des masses presque inertes qui viennent flotter à la surface, où elles sont dévorées par les oiseaux-pêcheurs.

Un crustacé volant

Pourquoi pas? Nous avons bien vu des poissons, l'exocet et le dactyloptère, défier, si j'ose dire, la mouette dans son élément. Mais le mot crustacé évoque l'idée d'êtres plus lourds, moins mobiles que le mot poisson et les carapaces dont cette classe d'animaux se revêt les rendent peu propres pour l'ordinaire aux voltiges aériennes. Aussi ne s'agit-il pas ici de crabes ou de langoustes, mais de petites bêtes mesurant un millimètre de longueur. La taille ne fait rien à l'affaire et la "Pontellina mediterranea" est un crustacé aussi authentique que le homard. Bien entendu le vol de la Pontellina n'est pas un véritable vol exécuté par le moyen d'ailes, mais un vol plané. L'animal a les pattes pourvues de poils longs et abondants et son appendice abdominal est garni de fines plumules. Cela lui suffit pour sauter hors de l'eau, et, une fois dans l'air, s'y soutenir quelque temps sur ce singulier système pileux agissant à la façon d'un aéroplane.



Ce sont ses plumules qui permettent à l'animal de planer dans l'air.

En tout cas il paraît que le savant qui constata sur les côtes de Crimée le privilège du vol chez notre crustacé, y fut tout à fait trompé et crut d'abord qu'il avait affaire à des moucheron. Les mammifères à parachute comme le polatouche et le galéopithèque, les lézards à membranes eux-mêmes semblent des formes banales à côté du crustacé planeur.

Attendons-nous à faire un de ces jours la con-

naissance d'un mollusque volant, d'un céphalopode voltigeur.

La tortue-crocodile

Parmi les 225 espèces de tortues découvertes et décrites jusqu'à ce jour, l'une des plus intéressantes est celle de la "Chelydra serpentina", dont l'habitat se trouve dans l'Amérique du Nord. On la rencontre depuis le sud du Canada jusqu'à la Floride; mais c'est encore la contrée chaude et marécageuse que traverse le Mississipi qu'affectionne ce curieux reptile.

Les Américains l'appellent la tortue-alligator. Le fait est qu'elle offre de nombreuses analogies avec le genre saurien, tant par la forme allongée de sa carapace et la longueur de sa queue que par ses habitudes. C'est un véritable amphibie, nageant comme un poisson et courant sur le sol avec une rapidité qui déconcerte et surprend le chasseur.

Sa chair est fort estimée par les naturels du pays, qui lui font une chasse acharnée. Mais malheur à l'imprudent et au novice! Cette tortue possède des mâchoires dangereuses pour la main qui se laisse attraper! La "chelydra serpentina", qui n'éprouve pas de difficulté à couper entre ses dents un bâton de bois dur, n'aura pas de peine à amputer, aussi nettement que le ferait un chirurgien, les doigts qu'elle pourrait saisir.

La seule façon pratique de s'emparer du reptile est de le saisir par sa longue queue couverte d'écaillés lorsqu'il s'aventure à la surface de l'eau. Mais il serait dangereux d'en vouloir faire autant lorsqu'on le rencontre à terre.

Très agile, la tortue serpentine se retourne vers son agresseur avec la rapidité de l'éclair et se jette sur lui.



La queue est recouverte d'écaillés.

LES EXAMENS EN CHINE

Logistes Chinois—Contrôle sévère

De tous les pays ayant une civilisation un peu ancienne, c'est la Chine qui a le plus honoré l'étude des lettres et des arts. On voit en parcourant l'histoire, que les souverains les plus glorieux dans l'opinion du peuple chinois ne furent jamais de grands conquérants, mais des sages, qui de toutes leurs forces aidaient à la profusion des pensées élevées.

Un des empereurs les plus aimés fut Tai-Tsou de la dynastie des Soung. Ce prince sage qui régnait de l'an 960 à l'an 975 de notre ère, était très instruit, et protégeait beaucoup les lettrés; même il créa pour eux des charges et des dignités auxquelles il attacha des revenus.

Ce fut Tai-Tsou qui rétablit sur de nouvelles bases les anciens collèges et qui en fonda de nouveaux sur tous les points de l'empire. Ces collèges et les coutumes prescrites par Tai-Tsou subsistent encore aujourd'hui, ainsi que l'usage établi par lui de n'accepter que d'habiles lettrés dans les ministères, les tribunaux, et dans tous les postes ayant un rapport immédiat avec le gouvernement. Depuis plus de mille ans, le gouvernement chinois veille donc avec sollicitude à l'éducation du peuple et les diplômes sont pour les hommes la meilleure garantie de succès pour les carrières futures.

Tous les ans, les "Plumes de Phénix rouge", c'est ainsi qu'on désigne ordinairement les membres de l'Académie de Hanlin, classent les bacheliers par ordre de mérite après avoir fait une enquête approfondie sur la façon dont ceux-ci ont passé leurs examens.

Ces examens ont lieu au moins une fois par an dans les grandes villes. Tous, riches ou pauvres, adolescents ou vieillards, peuvent se présenter à ces examens, sauf les individus appartenant aux

famie. Les examens sont très difficiles et moins d'un dixième des candidats réussissent à obtenir le titre de *Siousai* ou "talent orné" qui correspond à celui de bachelier.

Les degrés supérieurs sont ceux de *kiujen* ou "homme promu", c'est-à-dire licencié, et *tsinse* ou "docteur arrivé".

Ces derniers portent des habits particuliers, ont droit à la préséance dans toutes les cérémonies officielles, et peuvent rapidement recevoir les plus hautes dignités de l'empire.

Pour subir ces divers examens, chaque candidat est enfermé dans une cellule spéciale d'où il lui est absolument impossible de communiquer avec qui que ce soit. Chaque cellule contient du papier blanc, un écritoire et des pinces.

Les cellules s'ouvrent sur des cours de forme allongée où circulent des sentinelles veillant à ce que les étudiants ne quittent pas le travail pour chercher à communiquer entre eux. A l'instar de nos logistes concurrençant pour les grands prix de Rome, ils restent prisonniers, parfois pendant plusieurs jours. On raconte qu'il est arrivé que de malheureux candidats meurent d'épuisement dans leur étroite prison. On est alors obligé de percer la muraille extérieure pour y faire passer les cadavres sans que les autres étudiants s'en aperçoivent.

Le document que nous reproduisons ici, montre une des longues rangées de cellules d'examen de l'édifice universitaire de Canton.

Du "Globe Trotter"

SANTEN.



Les candidats aux examens sont enfermés dans ces cellules et privés de toute communication avec l'extérieur.

castes méprisées, tels que les agents de police, comédiens, barbiers, porteurs de chaises, bateliers, mendiants et descendants de rebelles voués à l'in-

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

—Alors, riposta de La Corne Saint-Luc, plus il y en aura de ceux-là et plus ce sera drôle! Plus le prix est élevé et plus s'enrichit celui qui le gagne! Le riche trésor de la vieille Angleterre va payer pour la besace de la Nouvelle! Dans la Nouvelle Acadie, tout ce que nous avons pu obtenir, ça été du hareng boucané et des jarretières de peau d'anguille pour nous préserver des rhumatismes!

—Les anglais de Fontenay ne sont pas trop à dédaigner, observa le chevalier de Léry. Ils ont pris Louisbourg, et ils prendront Québec si nous discontinuons nos travaux de fortification.

—Ce ne sont pas eux qui ont pris Louisbourg, risposta Bigot, fort contrarié. Il n'aimait pas en effet qu'on parlât de cette place où il avait joué un si déplorable rôle.

—Louisbourg est tombé par la mutinerie des suisses! ajouta-t-il aussitôt avec colère. Ces vils mercenaires voulaient extorquer l'argent de leurs commandants, tandis que c'était le sang de l'ennemi qu'ils auraient dû demander.

De La Corne Saint-Luc se pencha alors vers un officier acadien qui était assis à côté de lui:

—Morbleu! lui dit-il, Satan a du toupet, eh bien! il rougirait d'entendre Bigot. Bigot avait les clefs du trésor, et il refusa de payer aux soldats leur salaire: de là la révolte et la chute de Louisbourg.

—Toute l'armée sait cela, répliqua l'officier. Mais, écoutez! l'abbé Piquet va parler. C'est assez nouveau de voir les prêtres dans un conseil de guerre.

—Personne plus que l'abbé Piquet n'a le droit de parler ici, répondit de La Corne; personne n'a trouvé chez les sauvages autant d'alliés à la France que ce patriotique abbé!

Quelques-uns ne partageaient pas les généreux sentiments du vieux soldat. Ils s'imaginaient que c'était déroger aux nobles coutumes militaires que de permettre à un abbé de prendre part aux délibérations.

Il y avait là un féroce disciple de La Serre. —Le maréchal de Belle-Isle ne permettait pas même au cardinal Fleury, dit-il, de montrer ses bas rouges dans un conseil de guerre, et ici nous souffrons que tout un troupeau de robes noires s'en vienne se mêler à nos uniformes. Que dirait Voltaire?

II

L'armée n'aimait pas l'abbé Piquet, parce qu'il faisait tout en son pouvoir pour empêcher les troupes françaises de s'introduire dans ses missions. Elles démoralisaient les néophytes. Il déployait un grand zèle pour la répression des abus, et les officiers qui, pour la plupart, avaient des intérêts dans le trafic lucratif des liqueurs, se plaignaient amèrement de l'autorité qu'il s'arrogeait.

Le fameux missionnaire du roi remarqua bien l'air de dédain de quelques officiers. Il se leva. Son maintien, digne et imposant, proclamait qu'il avait le droit d'être là et de parler.

Avec son front haut et basané, son oeil vif, son air résolu, il aurait bien porté le chapeau à plume de maréchal. Dans sa soutane noire aux larges plis, il ressemblait à ces graves sénateurs de Venise, qui n'hésitaient jamais à remplir un devoir, si pénible qu'il fût, lorsque le salut de l'Etat le demandait.

Il tenait à la main un rouleau de wampum. C'était le gage des traités de paix qu'il avait conclus avec les tribus indiennes, et le signe par lequel elles promettaient alliance et secours au grand Ononchio, comme elles appelaient le gouverneur de la Nouvelle-France.



III

—“ Monseigneur le gouverneur, commença l'abbé, en déposant le rouleau sur la table, je vous remercie de l'honneur que vous faite aux missionnaires, en les admettant au conseil. Ce n'est pas en qualité de ministre du Seigneur, mais en qualité d'ambassadeur du roi que nous sommes ici, maintenant. J'avoue cependant que nous avons travaillé pour la gloire de Dieu et la manifestation de notre divine religion.

“ Voici les gages des traités que nous avons conclus avec les nombreuses et guerrières tribus de l'occident. Je vous apporte, Excellence, des garanties de l'alliance des Mianis et des Shawnees de la grande vallée de la Belle-Rivière, l'Ohio. Je suis chargé de dire à Ononchio qu'elles sont en paix avec notre roi et en guerre pour jamais avec ses ennemis.

“ Au nom de notre belle France, j'ai pris possession des terres et des eaux depuis les Alleghanys jusqu'à la Louisiane. Les Sacs et les Renards du Mississipi, les Pouteouamis, les Winnebagos et les Chippewas des cents tribus qui pêchent dans les grands lacs et les longues rivières de l'ouest; les belliqueux Outaouais qui ont porté jusque sur les bords du lac Érié le langage des Algonquins, enfin tous les ennemis des Iroquois se sont engagés à marcher contre les Anglais et les cinq nations, quand vous ordonnerez de déterrer la hache de guerre. L'été prochain, tous les chefs de ces tribus viendront à Québec, pour ratifier, dans une assemblée solennelle, les engagements qu'ils ont pris.”

L'abbé se mit à dérouler alors, avec la lenteur pleine de dignité des indiens, les bandes de Wampum. Elles étaient plus ou moins longues, selon la durée de l'alliance de chaque tribu. Il donna les explications nécessaires et montra le sceau, ou la signature de chacun des chefs. Cette signature était ordinairement une bête, un oiseau ou un poisson.

IV

Le conseil examina avec beaucoup d'intérêt ce document d'un genre nouveau. Il savait quelle part importante ces indiens pouvaient prendre dans une guerre contre l'Angleterre.

—“ Vous nous apportez des gages d'une grande valeur, et nous les acceptons avec reconnaissance, monsieur l'abbé, répondit le gouverneur. Ils prouvent à la fois et votre habileté et votre dévouement au roi. Vous vous êtes acquitté d'un grand devoir et vous l'avez fait avec adresse, vous et vos confrères missionnaires. Ce sera avec plaisir que je dirai ces choses à Sa Majesté. L'étoile de l'espérance brille à l'Occident, comme pour nous empêcher de désespérer à la vue des nuages qui s'élèvent de l'Orient.

“ La perte de l'Acadie, dans le cas où elle serait définitive, se trouverait amplement compensée par l'acquisition de ces immenses et fertiles territoires de la Belle-Rivière et de l'Illinois.

“ Les missionnaires ont gagné les coeurs des tribus de l'ouest. Nous pouvons donc espérer, aujourd'hui, de relier, par une chaîne continue d'établissements français, la Nouvelle-France à la Louisiane!

“ Acquérir ces vastes contrées couvertes de forêts vieilles comme le monde et fertiles comme la Provence et la Normandie, ah! c'est le rêve que je fais depuis que Sa Majesté m'a honoré du gouvernement de cette province!

“ Toute ma vie j'ai servi mon roi, continua-t-il, et je l'ai servi avec honneur et distinction même, permettez-moi cette parole de vanité...”

Il parlait avec une noble franchise et une mâle assurance. Mais aucun sentiment de vanité n'inspirait ces paroles.

“ J'ai rendu de grands services à mon pays, continua-t-il, mais je pourrais lui en rendre de plus grands encore: ce serait de transplanter dans les vallées de l'ouest, dix mille paysans et ouvriers de France, pour apprendre à ces solitudes à ne répéter jamais que des accents français.

“ La guerre actuelle peut finir d'un moment à l'autre. Je crois qu'elle achève. La dernière victoire de Lawfelt a porté aux alliés commandés par Cumberland, un coup aussi rude que Fontenoy.

“ On parle, en Europe, de reprendre les négociations au sujet de la paix: que les pacificateurs se hâtent et que Dieu les bénisse! Si la paix nous est rendue et si la France reste fidèle à elle-même, elle se hâtera de peupler la vallée de l'Ohio et de s'assurer la souveraineté en Amérique.

“ Mais il nous faut en même temps garder tous nos forts, les plus éloignés comme les plus rapprochés, et ne pas céder un pouce de terrain. Il faut fortifier Québec et le rendre inexpugnable. En conséquence, je joindrai ma voix à la vôtre, messieurs, pour représenter respectueusement au comte de Maurepas, combien sont inopportunes les dépêches que nous venons de recevoir.

“ J'espère que l'Intendant royal voudra bien, maintenant, nous faire connaître son opinion sur le sujet, et je serai heureux d'avoir sa coopération dans une mesure si importante pour la colonie et pour la France.”

V

Le gouverneur prit son siège.

L'Intendant n'était pas un partisan de la paix: la grande compagnie avait, en effet, toutes les raisons du monde de désirer la continuation de la guerre.

Elle avait le monopole du commerce et de l'approvisionnement des armées. La paix aurait vite tari les sources de ces immenses richesses que les associés amassaient si vite et dépensaient si follement. Elle aurait rendu le commerce libre et débarrassé la population du joug pesant qui l'écrasait.

Bigot prévoyait bien que, dans le calme et les loisirs de la paix, des plaintes pourraient s'élever au milieu du peuple, qui seraient écoutées. On le dénoncerait à cause de ses exactions, et qui sait? ses amis de la cour ne seraient peut-être pas capables de les sauver de la ruine, ni même du châtement, lui et ses compagnons.

Il savait cependant qu'il n'avait rien à craindre tant que la marquise de Pompadour gouvernerait le roi et le royaume. Mais Louis XV était capricieux et infidèle dans ses amours. Il avait changé maintes fois de maîtresses et de politique. Il pouvait changer encore pour le malheur de Bigot et de tous les protégés de la Pompadour.

Les lettres que Bigot venait de recevoir par le “Fleur de Lys” étaient assez alarmantes. On chuchottait à la cour que la maîtresse du roi allait avoir une rivale. La belle Lange Vaubernier avait attiré l'attention de Louis, et les courtisans expérimentés devinaient en elle la future favorite.

Cette petite rieuse de Vaubernier était loin de prévoir, alors, qu'après la mort de la Pompadour, elle deviendrait, comme aussi la Du Barry, la dame du palais. Elle était bien plus loin encore de deviner ce qui l'attendait dans sa vieillesse, sous le règne suivant. Non! elle ne prévoyait pas qu'elle serait traînée à la guillotine; qu'elle remplirait les rues de Paris de ses gémissements! qu'au-dessus des hurlements de la tourbe révolutionnaire on l'entendrait s'écrier: Laissez-moi la vie! la vie! et je me repentirai! la vie! et je me dévouerai à la république! la vie! et je donnerai toutes mes richesses à la nation!

(1) Voir le numéro 1177 de l'Album Universel, et les suivants,

Supplications inutiles d'une âme passionnée! La mort! c'est la mort qui devait lui répondre! Ces jours de ténèbres étaient encore dans le sein de Dieu.

La jeune étourdie de Vaubernier cherchait alors à prendre le coeur du roi, et cela causait une grande inquiétude à l'Intendant. La disgrâce de la Pompadour, c'était le signal de sa ruine et de la ruine de ses associés. C'était à cause des intrigues de cette fille, que la puissante courtisane avait tout à coup incliné vers la paix. Elle voulait garder le roi près d'elle.

Ainsi, le mot paix et le nom de Vaubernier paraissaient également odieux à Bigot, et il ne savait réellement pas comment agir.

Mauvais citoyen, homme d'état corrompu, il était français toujours, et toujours il se montrait fier des succès et de la gloire de sa nation. D'une main il pillait le trésor public et de l'autre il tenait une épée, pour défendre jusqu'à la mort, s'il le fallait, sa belle patrie.

Il aurait voulu écraser l'Angleterre sur le sol de l'Amérique. La perte de Louisbourg le désola; c'était une victoire de l'ennemi. Pourtant il y eut beaucoup de sa faute dans ce malheur.

Aux derniers jours de la Nouvelle-France, lorsque Montcalm fut tombé, il céda le dernier; et quand tous les autres conseillèrent de battre en retraite, il ne voulait pas consentir à livrer Québec aux Anglais.

VI

Il se leva pour répondre à l'invitation du gouverneur. Il promena sur le conseil un regard froid mais respectueux, puis, élevant sa main chargée des diamants que lui avaient donnés les favorites et les courtisans, il dit:

«Messieurs du conseil de guerre, j'approuve de tout mon coeur ce que vient de dire Son Excellence, au sujet de nos fortifications et de la défense de nos frontières. C'est notre devoir, comme conseillers du roi dans la colonie, de protester humblement contre les allégués dépêches du comte de Maurepas:

«Québec, bien fortifié, vaut une armée sur le champ de bataille, et ce n'est qu'en défendant ses murs qu'on peut sauver la colonie. Il ne peut y avoir qu'une seule opinion à ce sujet, dans le conseil, et cette opinion devrait être immédiatement soumise à Sa Majesté.

«Le fardeau de la guerre est bien lourd pour nous aujourd'hui.

«Nos relations avec la France sont devenues bien difficiles, depuis que le marquis de La Jonquière a perdu sa flotte. Le Canada est presque livré à ses seules ressources.

«Mais, Français! plus le péril est grand et plus grande sera notre gloire, si nous savons nous défendre! Et je suis plein de confiance!

Tous se tournèrent vers lui en signe d'approbation. Il les regarda avec orgueil:

«Oui, je suis plein de confiance! continua-t-il, et je suis certain que tous les habiles, vaillants et dévoués officiers que je vois autour de cette table, sauront encore repousser l'ennemi, et conduire à de nouveaux triomphes notre royal étendard!»

VII

Ces paroles flatteuses, dites à propos, soulevèrent l'enthousiasme, et furent couvertes par des applaudissements.

—Bien dit! chevalier Intendant, bien dit! s'écria-t-on.

—Je félicite sincèrement le vénérable abbé Piquet, continua Bigot, sur les succès étonnants qu'il a eus, auprès des belliqueuses tribus de l'ouest. Grâce à lui, les ennemis du roi sont devenus ses meilleurs alliés. Comme Intendant royal, je fais des vœux pour que le digne abbé réussisse à bâtir un fort, et à créer une mission à la Présentation. C'est en effet le meilleur moyen de diviser les forces des Iroquois.

De La Corne Saint-Luc murmura à l'Acadien qui était assis près de lui:

—C'est fort bien dit: le diable lui-même ne parlerait pas mieux. Bigot est comme une cloche, qui résonne harmonieusement si l'on sait comment la frapper. Il est malheureux qu'un homme aussi habile ne soit qu'un fripon.

—Les belles paroles ne mettent pas de beurre sur le pain, colonel, répondit l'Acadien, que nulle éloquence ne pouvait désarmer. Bigot a vendu Louisbourg!

C'était une opinion accréditée en Acadie, mais elle n'était pas fondée.

—Bigot sait bien graisser son pain, riposta de La Corne. Tout de même j'étais loin de croire qu'il prendrait cette position. C'est la première fois qu'il se déclare contre Versailles. Il y a quelque chose dans l'air... La machine se détraque... Il doit y avoir une femme au fond de l'affaire. Mais, écoutons, il continue.

VIII

L'Intendant, après avoir examiné certains papiers, se mit à parler des ressources de la colonie, du nombre d'hommes en état de porter les armes, des munitions et du matériel de guerre qui se trouvaient dans les magasins, et de la force relative des diverses provinces. Il maniait les chiffres comme un jongleur indien, les billes. Il en arriva à la conclusion que la colonie, laissée à ses propres ressources, pouvait lutter pendant deux ans encore contre l'Angleterre.

Ses paroles produisirent une excellente impression, et quand il s'assit, ses adversaires mêmes avouèrent qu'il avait parlé comme un administrateur habile et un vrai français.

Cadet et Varin donnèrent à leur chef la plus chaude adhésion. Quelque pervers qu'ils fussent, dans la vie privée comme dans la vie publique, ils ne manquaient ni de clairvoyance ni de courage. Ils volaient leur pays, mais se tenaient prêts à le défendre contre l'ennemi.

IX

D'autres parlèrent à leur tour. Des hommes dont les noms étaient bien connus déjà ou devaient l'être plus tard: De La Corne Saint-Luc, Céleron de Bienville, le colonel Philibert, le chevalier de Beaujeu, les Devilliers, le Gardeur de Saint-Pierre et de Léry.

Tous approuvèrent le gouverneur et l'Intendant; tous furent d'accord sur la nécessité de fortifier Québec et de garder sérieusement la frontière. En effet, le traité d'Aix-la-Chapelle pouvait être conclu d'un moment à l'autre, — comme il le fut en effet, — aux conditions de "l'Uti possidetis", et en prévision de ces conditions possibles, la Nouvelle-France devait veiller d'un oeil jaloux sur tout son territoire.

Les délibérations du conseil furent longuement animées. Il fallut examiner attentivement et discuter les rapports des commandants postés sur la frontière, les plans de défense, d'attaque et de conquête, les forces et les desseins de l'ennemi.

Quelques descendants des partisans de Cromwell, venus en Amérique, républicains intraitables qui détestaient l'Angleterre, et la trahissaient pour leur propre compte, échangeaient depuis longtemps avec les gouverneurs de la Nouvelle-France, des correspondances secrètes, au sujet de ces forces et de ces desseins.

Les lampes avaient brûlé longtemps, et la nuit était avancée lorsque la séance finit. La plupart des officiers acceptèrent un réveillon avant de se retirer dans leurs quartiers. Bigot et ses amis refusèrent. Ils prirent congé et se rendirent au palais, où les attendaient un dîner plus somptueux et des convives plus gais.

X

Le vin coula avec abondance à la table de l'Intendant. Les souvenirs irritants revinrent en foule à la mémoire des buveurs, et Bigot se laissant tout à coup emporter par la colère, s'écria:

—Que le Chien d'Or et son maître aillent au diable tous les deux! Philibert paiera de sa vie l'outrage qu'il m'a fait aujourd'hui, ou je veux mourir!...

Vois-tu, Cadet, continua-t-il en regardant le parement de son habit, il y a encore ici une tache de boue! Une belle médaille pour porter à un conseil de guerre!...

—Un conseil de guerre! riposta Cadet en déposant sa coupe qu'il avait vidée jusqu'au fond. J'aimerais mieux affronter de nouveau cette émeute! j'aimerais mieux ramer sur les galères de Marseille, que d'être ainsi questionné par un charlatan d'herboriseur comme La Galissonnière! Quel impertinent! quelles vilaines questions ne m'a-t-il pas faites au sujet des maga-

sins du roi! Il ressemblait à un juge qui interroge un accusé, et non pas à un gouverneur qui demande des renseignements à un officier du roi.

—Vous avez raison, Cadet, affirma Varin, — ce lâche flatteur, qui fit un honteux sacrifice d'honneur au duc de Choiseul, pour sauver sa fortune mal acquise. Nous avons tous des injures à venger! L'Intendant vient de nous montrer la boue que la populace lui a jetée. Eh bien! je lui demande s'il s'est plaint au conseil de guerre, et quelle satisfaction exigera le conseil.

Cadet jeta un éclat de rire.

—Le conseil? Pouah!... C'est Bigot, lui-même, qui l'exigera la satisfaction! Et nous l'aiderons, nous!

Mais j'affirme, moi, qu'il n'y a que le poil du chien qui l'a mordu qui puisse guérir sa morsure! Ce qui m'a fait le plus rire ce matin, à Beaumanoir, ça été de voir, avec quel sang-gêne, le petit du Chien d'Or, Philibert le jeune, est venu enlever à la grande compagnie Le Gardeur son nouveau membre.

—Nous allons perdre notre néophyte, Cadet; j'ai été bien fou de le laisser s'en aller avec Philibert, observa Bigot.

—Bah! je ne crains pas cela. Nous le tenons par une triple corde, une corde filée par satan! N'ayez pas peur!

Cadet riait; il était de joyeuse humeur.

—Que voulez-vous dire, Cadet? quelle est cette triple corde? demanda l'Intendant.

Et il vida sa coupe d'une façon nonchalante, comme s'il n'eût attaché aucune importance à la réponse de son ami.

—Son amour du vin! son amour du jeu! son amour des femmes!... Ou plutôt sa passion pour une femme; c'est toujours la chaîne qui lie le plus fortement les jeunes fous comme lui, qui pourchassent la vertu et n'attrapent que le vice.

—Ah! il est épris! et de qui, s'il vous plaît? Quand une femme vous prend à ses appas, c'en est fait; votre destin se fixe. Vous êtes à jamais sauvé... ou perdu. Mais qui est-elle, Cadet, ce doit être, en tout cas, une habile créature, ajouta Bigot en forme de sentence.

—Oui, c'est une habile créature; trop habile pour De Repentigny. Elle le tient comme un poisson au bout de sa ligne et elle le sortira de l'eau quand elle voudra.

—Cadet! Cadet! achevez! dites tout! crièrent une douzaine de voix.

—Oui, dites tout! répéta Bigot. Nous sommes tous des compagnons de plaisir, et il ne doit y avoir ni secret de vin, ni secrets de femmes entre nous.

—Je ne donnerais pas une aveline pour toutes les femmes passées, présentes et futures, reprit Cadet en lançant une écale au plafond; cependant, je dois vous avouer que celle dont je parle est superbe. Arrêtez! Pas n'est besoin de crier: Cadet, achève; je vais vous dire ce que je sais:

Que pensez-vous de la belle, de la joyeuse Angélique Des Meloises?

—Angélique? fit l'Intendant. Est-ce que Le Gardeur l'aime?

Il paraissait intrigué.

—S'il l'aime! Il la suivrait à quatre pattes comme un chien!

XI

Bigot se porta la main au front et réfléchit un instant.

—Vous avez raison, Cadet, reprit-il, si Le Gardeur aime cette fille, nous le tenons bien. Angélique ne laisse partir ses victimes que pour le bûcher. Les "honnêtes gens" vont perdre un des plus beaux poissons de leur rivière, si Angélique lui a jeté l'hameçon.

Il ne paraissait guère goûter ces menues nouvelles, cependant. Il se leva, fit quelques tours pour reprendre possession de lui-même, puis vint s'asseoir encore.

—Allons! messieurs! reprit-il, soyons moins sérieux. Buvons aux amours de Le Gardeur et de la belle Angélique! Je serai bien trompé si nous ne trouvons pas en elle, le "Deus ex machina" qui va nous tirer d'embarras.

Les coupes furent remplies. On apporta des cartes et des dés. Le jeu commença, le vin se mit à couler. Jeu d'enfer! fleuve de vin!

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(Suite)

Il y avait aussi une certaine quantité d'orge et de froment mêlés ensemble; mais, à mon grand regret, je vis que cela avait été mangé ou gâté par les rats. Quant à la boisson, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles dans lesquelles il y avait quelques eaux cordiales, et environ vingt-quatre de rack; je les arrangeai séparément, parce qu'il n'était ni nécessaire, ni même possible de les mettre dans un coffre. Pendant que j'étais occupé à faire ces provisions, je m'aperçus que la marée commençait à monter, quoique paisiblement, et j'eus le chagrin de voir mon habit, ma veste et ma chemise, que j'avais laissés sur le rivage, flotter et s'en aller au gré de l'eau; pour ma culotte, qui n'était que de toile, et ouverte aux genoux, je ne l'avais pas quittée, non plus que mes bas, pour me mettre à la nage; quoi qu'il en soit, cet accident me fit aller à la quête des hardes, et je ne fus pas longtemps à fouiller, sans voir que je pouvais réparer ma perte avec usure; mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvais absolument me passer pour le présent, parce qu'il y avait d'autres choses que j'avais plus à cœur de me procurer. De ce nombre étaient des outils pour travailler quand je serais à terre; et après avoir longtemps cherché, je trouvai enfin le coffre du charpentier. Ce fut un trésor pour moi, mais un trésor beaucoup plus précieux que ne l'aurait été pour lors un vaisseau tout chargé d'or; je le descendis et le posai sur mon radeau, tel qu'il était sans perdre de temps à regarder dedans, car je savais en gros ce qu'il contenait.

La chose que je désirais le plus après celle-là, c'était des munitions et des armes. Il y avait dans la chambre du capitaine deux fusils fort bons et deux pistolets; je m'en saisis d'abord, comme aussi de quelques cornets à poudre, d'un petit sac de plomb et de deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il y avait quelque part trois barils de poudre; mais j'ignorais en quel endroit notre canonnier les avait serrés. A la fin pourtant je les déturai, après avoir visité coins et recoins. Il y en avait un qui avait été mouillé; les deux autres étaient secs et bons, et je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Alors je crus m'être muni d'assez de provisions; il ne me restait plus de souci que pour les conduire jusqu'à terre; car je n'avais ni voile, ni rame, ni gouvernail, et la moindre bouffée survenant pouvait submerger ma cargaison tout entière.

Trois choses relevaient mes espérances: en premier lieu, la mer qui était tranquille; ensuite, la marée qui montait et portait à terre; et en troisième lieu, le vent qui, tout faible qu'il était, ne laissait pas d'être favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues qui avaient appartenu à la chaloupe, et qui me servirent de renforts, et deux scies, une besaiguë, avec un marteau (outre ce qui était déjà dans le coffre du charpentier), que j'ajoutai à ma cargaison; après quoi je me mis en mer. Mon radeau vogua très bien l'espace d'environ un mille; seulement je m'aperçus qu'il dérivait un peu de l'endroit où j'avais pris terre auparavant; cela me fit juger qu'il y avait un courant d'eau, et par conséquent j'espérais trouver une baie ou une rivière qui me tiendrait lieu de port, pour débarquer ma cargaison.

La chose était comme je l'avais imaginé; je découvris vis-à-vis de moi une petite ouverture de terre, vers laquelle je me sentais entraîné par le cours violent de la marée; ainsi je gouvernai mon radeau le mieux que je pus pour lui faire

tenir le fil de l'eau; mais en même temps je faillis faire un second naufrage; et si un tel malheur me fût arrivé, je crois véritablement qu'il m'aurait porté une atteinte mortelle. Cette côte m'était tout à fait inconnue; ainsi j'allai toucher le sable d'un bout de mon radeau, et comme il flottait de l'autre, peu s'en fallut que ma cargaison ne glissât en entier de ce côté-là, et qu'elle ne tombât dans l'eau. Je faisais tout mon possible pour tenir les coffres dans leurs places, en m'appuyant contre eux; mais mes forces étaient insuffisantes pour dégager le radeau; je n'osais pas même quitter la posture où j'étais, et, soutenant la charge de tous mes efforts, je restai dans cette attitude près d'une demi-heure, durant laquelle la marée me relevant peu à peu finit par me mettre dans un parfait niveau. Quelques moments après, l'eau qui continuait de grossir fit flotter mon radeau, que je poussai avec ma rame dans le canal, et ayant avancé un peu plus haut, je me vis à l'embouchure d'une petite rivière, ayant la terre de chaque côté, et un courant ou flux rapide qui montait. Cependant je cherchais des yeux, sur l'un et l'autre bord, une place propre à prendre terre; car je ne me souciais point d'entrer plus avant dans la rivière; et l'espérance que j'avais de découvrir quelque vaisseau me



Je m'attachai à une pointe de rocher.

déterminait à ne point m'éloigner de la côte.

Enfin j'aperçus à ma droite un petit réduit vers lequel je conduisis mon radeau, non sans beaucoup de peine et de difficulté; je m'approchai au point que, comme je touchais au fond de l'eau avec ma rame, je pouvais aisément me pousser tout à fait dans le petit réduit; mais en le faisant, je courais une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin; car le bord était en pente assez roide et escarpée, je ne pouvais débarquer que dans une place où mon train, lorsqu'il viendrait à toucher, serait si élevé par un bout et enfoncé par l'autre, que je serais en danger de tout perdre. Tout ce que je pus faire, ce fut d'attendre que la marée fût tout à fait haute, me servant cependant de ma rame en guise d'ancre, pour arrêter mon train et en tenir le flanc appliqué contre le bord, près d'un endroit où la terre était plate et unie, et que j'espérais que l'eau couvrirait. Ce moyen me réussit; mon radeau tira environ un pied d'eau, et dès que je m'aperçus que j'en avais assez, je l'amenai sur cet endroit plat et uni, où je l'amarrai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues, l'une à un bout, l'autre à l'au-

tre bout, et je demeurai dans cette situation jusqu'à ce que la marée se fût abaissée, et qu'elle laissât mon train, avec ce qu'il portait, à sec et en toute sûreté.

Ensuite, la première chose que je fis fut d'aller reconnaître le pays et de chercher un lieu propre pour ma demeure, ainsi que pour serrer mes effets et les mettre en sûreté contre tout accident. J'ignorais encore si le lieu où je me trouvais appartenait au continent, ou si c'était une île, s'il était habité ou inhabité, si j'avais quelque chose à craindre des bêtes sauvages ou non. Il n'y avait pas plus d'un mille de là à une montagne très haute et très escarpée, qui semblait porter son sommet par-dessus une chaîne de plusieurs autres situées au nord. Je pris un de mes fusils et un de mes pistolets, avec un cornet de poudre et un petit sac de plomb; armé de la sorte, je m'en allai à la découverte jusqu'au haut de cette montagne. Lorsque j'y fus arrivé avec beaucoup de fatigue et de sueur, je vis combien serait triste ma destinée; car je reconnus que j'étais dans une île, entourée partout de la mer, sans pouvoir découvrir d'autres terres que quelques rochers fort éloignés de là, et deux petites îles beaucoup moindres que celles où je me trouvais, située à peu près de trois lieues à l'ouest.

Je reconnus en outre que l'île où je me voyais renfermée n'était point cultivée, et j'avais tout lieu de croire qu'il n'y avait pas d'habitants, à moins que ce ne fussent des bêtes féroces; je n'en voyais cependant aucune, mais bien quantité d'oiseaux dont l'espèce m'était inconnue ainsi que l'usage que j'en pourrais faire, quand je les aurais tués. En revenant, je tirai un oiseau fort gros que je vis posé sur un arbre au bord d'un grand bois; je crois que c'était le premier coup de fusil qui eût été tiré dans ce lieu-là depuis la création du monde. Je ne l'eus pas plutôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs sortes, avec un bruit confus causé par les cris et les pialements différents qu'ils faisaient chacun selon leur espèce, qui m'était entièrement inconnue. Quant à l'oiseau que j'avais tué, je le pris pour une sorte d'épervier; car il en avait la couleur et le bec, mais non pas les éperons ni les serres; sa chair, d'une odeur forte, ne valait absolument rien.

Je descendis alors de la montagne; je revins à mon radeau et me mis à travailler à le décharger. Ce travail m'occupait le reste du jour, et, la nuit étant venue, je ne savais que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour prendre du repos; car je n'osais dormir à terre, ne sachant si des bêtes féroces ne pourraient pas venir me dévorer, quoique je me sois convaincu depuis qu'il n'y avait rien de pareil à craindre.

Néanmoins je me barricadai le mieux que je pus avec les coffres et les planches que j'avais amenés à terre, et me fis une espèce de hutte pour me loger cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture que l'île me fournit, je ne concevais pas encore d'où elle pourrait me venir, si ce n'est que j'avais vu deux ou trois animaux faits comme des lièvres, courir hors du bois où je tirai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pouvais encore tirer du vaisseau bien des choses qui me seraient utiles, particulièrement des cordages, des voiles et autres choses qui pouvaient se transporter à terre; je résolus donc de faire un autre voyage à bord si je le pouvais; et comme je n'ignorais pas que la première tourmente qui s'élèverait ne manquerait pas de briser le bâtiment en mille pièces, je renonçai à toute autre entreprise jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Alors je tins conseil (j'entends à part moi), pour dé-

(1) Un vol. illustré, 3 frs 50, librairie Hachette, 79, Boul. St Germain, Paris.

cider si je retournerais avec le même train ; mais la chose ne me parut pas praticable : je pris donc le parti d'aller comme la première fois, quand la marée serait basse ; et c'est ce que je fis, avec cette différence seulement que je me déshabillai avant de sortir de ma hutte, ne gardant sur moi qu'une chemise déchirée, des caleçons et une paire d'escarpins.

Je me rendis au bâtiment, et j'y préparai un second train. Mais l'expérience que j'avais acquise dans la fabrication du premier m'ayant rendu plus habile, je ne fis pas celui-ci si lourd, et me gardai bien de le surcharger, ce qui ne m'empêcha point d'emporter plusieurs choses qui me furent très utiles : premièrement, je trouvai dans le magasin du charpentier deux ou trois sacs pleins de clous et de pointes, une grande tarière, au moins une douzaine de haches, une pierre à aiguiser, qui est un instrument d'un très grand usage ; je mis à part tout cela avec plusieurs choses qui avaient appartenu au canonier, nommément deux ou trois leviers de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite quantité de poudre à ajouter à celle que j'avais déjà, un gros sac de menu plomb et un grand rouleau du même métal ; mais ce dernier était si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever assez pour le faire passer par-dessus le bord du vaisseau.

Outre ces choses, j'enlevai tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de misaine, un hamac, un matelas et quelques couvertures. Je chargeai tout ce que je viens de détailler sur mon second train, et je le conduisis à terre avec un succès qui contribua extrêmement à me fortifier dans mes disgrâces.

Pendant tout le temps que je passai loin de la terre, je craignais que les bêtes sauvages ne dévorassent mes provisions ; mais à mon retour, je ne trouvai aucune marque d'irruption, sinon qu'il y avait un animal semblable à un chat sauvage assis sur un des coffres ; cet animal, dès qu'il me vit approcher, s'enfuit à quelques pas de là, puis s'arrêta tout court : il me paraissait ni décontenancé ni effrayé, et il me regardait fixement, comme s'il eût eu envie de s'apprivoiser avec moi. Je lui présentai le bout de mon fusil ; mais comme il ne savait pas de quoi il s'agissait, il ne s'en effraya point, et ne se mit aucunement en devoir de prendre la fuite. Voyant cela, je lui jetai un morceau de biscuit, quoique à vrai dire je n'en fusse pas prodigue, car ma provision n'était pas bien grosse ; mais vous noterez, s'il vous plaît, que ce n'était qu'un petit morceau, et je ne faisais pas par là une grande brèche à mon magasin. Quoi qu'il en soit, l'animal ne dédaigna pas le présent ; il accourut dessus, le flaira, et puis l'avalait ; il prit même si bien la chose, qu'il me fit connaître, par son air content, qu'il était disposé à en accepter une autre dose ; mais je l'en tins quitte, et voyant qu'il ne gagnait rien à revenir à l'ofrande, il prit congé de moi.

Les tonneaux où notre poudre était renfermée se trouvant trop gros et trop pesants, j'avais été obligé de les défoncer pour l'en tirer petit à petit, et de la charger sur mon train, en plusieurs paquets, ce qui avait prolongé mon opération ; mais me voyant à terre malgré tout cela avec toute ma cargaison, je commençai à travailler à me faire une petite tente au moyen de la voile que j'avais et des piquets que je coupai dans cette intention ; et, dans cette tente, j'apportai tout ce que je savais devoir se gâter à la pluie ou au soleil. Après cela, je me fis un rempart des coffres vides et des tonneaux, que je plaçai les uns sur les autres autour de ma tente, pour la fortifier contre tout assaillant, de quelque espèce qu'il pût être.

Cela fait, je barricadai l'entrée de la tente avec des planches posées en dedans, et un coffre vide, dressé sur un bout en dehors, et après avoir placé mes pistolets à mon chevet, couché mon fusil auprès de moi, je me mis au lit pour la première fois, et je dormis fort tranquillement toute la nuit ; car j'étais las et accablé pour n'avoir dormi que fort peu la nuit d'auparavant, et pour avoir rudement travaillé tout le jour, soit à aller chercher à bord tant de provisions, soit à les débarquer.

Le magasin que j'avais alors de toutes sortes de choses était, je pense, le plus gros qui eût jamais été amassé pour une seule personne ; mais je n'étais pas encore content, car je m'i-

maginais que tant que le vaisseau resterait sur sa quille, il était de mon devoir d'en aller tirer tout ce que je pourrais. Ainsi je me rendais chaque jour à bord pendant la marée basse, j'en rapportais tantôt une chose, tantôt une autre ; mais, entre autres, la troisième fois que j'y allai, j'enlevai tout ce que je pus des agrès, les petites cordes et le fil de caret, une pièce de grosse toile mise en réserve pour raccommoder les voiles dans l'occasion, et le baril de poudre qui avait été mouillé ; enfin toutes les voiles, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, mais avec cette circonstance, que je fus obligé de les couper en plusieurs morceaux et d'en porter le plus que je pouvais à chaque fois, car elles ne pouvaient plus servir pour voiles, mais seulement comme grosse toile claire.

La chose qui me fit plus de plaisir dans tout mon butin, c'est qu'après avoir fait cinq ou six voyages de la manière que je viens de dire, et au moment que je croyais qu'il n'y avait plus rien dans le bâtiment qui valût la peine de s'en embarrasser, je trouvai encore un grand tonneau de biscuit, trois bons barils de rhum ou d'eau-de-vie, une boîte de cassonade et un muid de fleur de farine très belle. L'agréable surprise où me jeta cette trouvaille fut d'autant plus grande que je ne m'attendais plus du tout à rencontrer aucune provision que l'eau n'eût entièrement gâtée. Je vidai au plus vite le tonneau de biscuit ; j'en fis plusieurs parts, et je les enveloppai dans des morceaux de voiles que je taillai précisément pour cela, et enfin je transportai cette charge à terre avec autant de bonheur que les précédentes.

Le lendemain, je fis un autre voyage, et comme j'avais dépouillé le vaisseau de tout ce qui était portable et qui pouvait se soulever aisément, je commençai à me mettre après les câbles ; je débutai par les plus gros, que je coupai en plusieurs pièces proportionnées à mes forces, de manière à pouvoir les remuer ; j'amoncelai deux câbles et une haussière et toute la ferraille que je pus arracher. Ensuite ayant coupé la vergue de beaupré et celle de misaine pour me faire un grand radeau, je mis dessus cette charge lourde et pesante que je venais de me préparer, et je voguai. Mais ce radeau était si pesant et tellement surchargé, qu'étant entré dans le petit réduit où j'avais débarqué mes autres provisions, je ne pus le gouverner aussi bien que j'avais fait les autres ; il se renversa et me jeta dans l'eau avec toute la cargaison. Quant à moi, le mal n'était pas grand, car j'étais proche de terre ; mais pour ma cargaison, j'en perdis une bonne partie, surtout du fer, dont je m'étais promis de faire un bon usage ; néanmoins la marée étant devenue basse, je saurai à terre la plupart des pièces de câble et quelques-unes des pièces de fer, quoique à la vérité avec un travail infini, puisque j'étais obligé de plonger, exercice qui me fatigua beaucoup. Après cet exploit, je ne manquai point d'aller à bord une fois par jour et d'en apporter tout ce que je pouvais.

Il y avait déjà treize jours que j'étais à terre et que j'avais fait onze voyages à bord. Durant ce temps, j'avais enlevé tout ce qu'au monde une personne seule est capable d'enlever ; mais je crois ne pas exagérer en disant que, si le calme eût continué, j'aurais amené à terre tout le bâtiment, pièce à pièce. Je voulus y retourner une douzième fois ; comme je m'y préparais, je trouvai que le vent commençait à se faire sentir ; cela n'empêcha pourtant pas que je m'y rendisse durant la marée basse, et quoique j'eusse souvent fouillé et refouillé par toute la chambre du capitaine avec tant d'exactitude que je croyais qu'il n'y avait plus rien à trouver, je découvris cependant une armoire garnie de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une petite paire de ciseaux et dix ou douze couteaux avec autant de fourchettes ; dans un autre, il y avait environ trente-six livres sterling en espèces, les unes monnaie d'Europe, les autres du Brésil, moitié en or, moitié en argent.

A la vue de cet argent, je souris en moi-même, et il m'échappa tout haut cette apostrophe : "O vanité des vanités ! m'écriai-je ; métal imposteur, que tu es vil à mes yeux ! A quoi sers-tu ? Non, tu ne vaux pas la peine que je me

(1) Ou "hansière", cordage composé de trois ou quatre cordes entortillées ensemble.

baisse pour te ramasser ; un seul de ces couteaux est plus précieux pour moi que les trésors de Crésus : je n'ai nul besoin de toi ; demeure donc où tu es, ou plutôt va-t'en au fond de la mer !" Après avoir donné un libre cours à mon indignation, je me revisai pourtant tout à coup, et prenant cette somme avec les autres ustensiles que j'avais trouvés dans l'armoire, j'empaquetai le tout dans un morceau de grosse toile. Je pensais déjà à faire un radeau, quand je m'aperçus que le ciel se couvrait, et qu'il commençait à fraîchir. Au bout d'un quart d'heure, un vent fort souffla de la côte, et sur-le-champ je compris que ce serait une idée chimérique de vouloir faire un radeau avec un vent qui éloignait de terre, et que mon plus court parti était de m'en retourner avant que le flux ne commençât, si je ne voulais dire adieu pour jamais à la terre. En conséquence, je me mis à nager, et je traversai la plage qu'il y avait entre le vaisseau et les sables ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, tant à cause du poids que je portais sur moi que de l'agitation de la mer, car le vent s'éleva si brusquement, qu'il y eut une tempête avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà rendu chez moi, à l'abri de l'orage, et posté dans ma tente, au centre de mes richesses. Il fit un gros temps toute la nuit, et le matin, quand je voulus regarder en mer, je vis qu'il ne paraissait plus de vaisseau. La surprise que j'éprouvai alors fit bientôt place à cette réflexion consolante, que je n'avais point perdu de temps, que je n'avais épargné ni soin ni peine pour en tirer tout ce qui pouvait m'être de quelque utilité, et que, quand même j'aurais eu plus de loisir, à peine y restait-il encore quelque chose que je pusse emporter.

VIII

ROBINSON S'ETABLIT DANS L'ILE

Dès lors je ne pensai plus ni au vaisseau ni à ce qui m'en pourrait provenir, sauf ce que la mer pourrait jeter de ses débris sur le rivage, comme en effet elle en jeta plusieurs morceaux dans la suite ; mais ils ne me servirent pas à grand'chose.

Toutes mes pensées ne tendaient plus qu'à me mettre en sûreté contre les sauvages qui pourraient survenir, ou bien contre les bêtes féroces, supposé qu'il y en eût dans l'île. Or il me passait dans l'esprit plusieurs idées différentes sur l'espèce d'habitation que je me construirais et sur la manière de la bâtir, ne sachant si je creuserais une cave, ou si je me dresserais une tente ; enfin je résolus d'avoir l'une et l'autre ; et la description de tout l'édifice ne sera peut-être pas hors de propos.

J'avais d'abord reconnu que la place où j'étais ne serait pas propre pour mon établissement : premièrement, parce que le terrain en était bas et marécageux, et j'avais tout sujet de me méfier de sa salubrité ; ensuite parce qu'il n'y avait point d'eau douce près de là ; je pris donc le parti de chercher un endroit plus convenable.

J'avais plusieurs avantages à rechercher dans la situation que je jugeais devoir préférer : le premier était de jouir d'une bonne santé, et par conséquent d'avoir de l'eau douce ; le second, d'être à l'abri des ardeurs du soleil ; le troisième, de me garantir contre les assauts de tous les animaux dévorants, hommes ou bêtes ; et le quatrième, d'avoir vue sur la mer, afin que si la Providence permettait qu'il vint quelque vaisseau à ma portée, je n'omis rien de ce qui pouvait favoriser ma délivrance, dont l'attente n'était pas encore tout à fait bannie de mon cœur.

Tandis que j'étais à chercher une place qui réunît tous ces avantages, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée, dont le front était roide et sans talus, comme la façade d'une maison, tellement que rien ne pouvait venir sur moi du haut en bas : sur le devant de ce rocher, il y avait une portion creuse qui s'enfonçait un peu, et qui ressemblait assez à l'entrée ou à la porte d'une cave ; mais il n'existait en effet aucune caverne ni aucun chemin qui allât dans le rocher.

Ce fut sur l'esplanade, justement devant cette enfonçure, que je résolus de planter le piquet. La plaine n'avait pas plus de cinquante toises de largeur ; elle s'étendait environ une fois plus en long, et formait devant mon habi-

L'Insaisissable

GALOP

Par G. WITTMANN

PIANO.

ff p f ff p ff

1^a 2^a

1^a 2^a FIN.

TRIO.

mf f mf

cres cen do f ff mf

1^a 2^a 1.

1^a 2^a ff mf f

La famille Polichinelle

MENUET

Par P. LACOMBE

Tempo di minuetto

PIANO

Ped *ff* *p* Ped *ff* *p*

pp

cresc *ff* *p* *ff* *p*

TRIO

p *ff* *p* *ff*

Pour Finie Fin

Chanson d'autrefois

POUR PIANO

PAR GABRIEL PIERNÉ

PIANO

All.^o mod.^{to} (♩ = 152)

p

rit

pp molto legato

a Tempo.

si - lar - dan - do

tation une espèce de tapis vert, qui se terminait en descendant régulièrement de tous côtés, dans les bas lieux, vers la mer. Cette situation était au nord-nord-ouest de la colline, en sorte qu'elle me mettait tous les jours à l'abri de la chaleur jusqu'à ce que j'eusse le soleil à l'ouest quart sud-ouest, ou environ, qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant de dresser ma tente, je tirai au devant de l'enfonçure un demi-cercle qui enclavait environ dix toises dans son demi-diamètre, depuis le rocher jusqu'à la circonférence, et vingt de diamètre depuis un bout jusqu'à l'autre.

Dans ce demi-cercle je plantai deux rangs de fortes palissades que j'enfonçai dans la terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers, le gros bout sortant de terre de plus de la hauteur de cinq pieds et demi, et pointu par le haut : il n'y avait pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Ensuite je pris les pièces de câble, que j'avais coupées à bord du vaisseau, et les rangeai les unes sur les autres dans l'entre-deux du double rang, jusqu'au haut des palissades ; ajoutant d'autres pieux d'environ deux pieds et demi, appuyés contre les premiers, et leur servant d'accoudoirs en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage était si fort qu'il n'y avait ni homme ni bête qui pût le forcer ou passer par-dessus : il me coûta beaucoup de temps et de travail, surtout pour couper les palissades dans les bois, les porter sur la place, et les enfoncer dans la terre.

Je fis, pour entrer dans la place, non pas une porte, mais une petite échelle, avec laquelle je passais par-dessus mes fortifications ; et quand j'étais dedans, j'enlevais et je retirais l'échelle après moi. De cette manière je me croyais parfaitement défendu et bien fortifié contre tout agresseur ; et par conséquent je dormais en toute sûreté pendant la nuit, ce qu'autrement je n'aurais pu faire, quoique à la vérité la suite du temps fit assez voir qu'il n'était nullement besoin de tant de précautions contre les ennemis que je croyais avoir à redouter.

C'est dans ce retranchement, ou, si vous voulez, dans cette forteresse, que je transportai mes provisions, mes munitions, en un mot, toutes mes richesses. Je m'y dressai une grande tente, que je fis double pour me garantir des pluies, réellement excessives dans cette région pendant certain temps de l'année. Je dressai donc d'abord une tente d'une dimension médiocre, ensuite une plus grande par-dessus, enfin je couvris le tout d'une toile goudronnée, que j'avais sauvée avec les voiles.

Dès lors je cessai pour longtemps de coucher dans le lit que j'avais apporté à terre, aimant mieux dormir dans un hamac très bon, dont se servait le pilote de notre vaisseau.

Je portai dans ma tente toutes les provisions qui pouvaient se gâter à la pluie, et ayant ainsi renfermé tous mes biens dans l'enceinte de mon domicile, j'en bouchai l'entrée, et me servis de mon échelle, comme je l'ai dit.

Cela fait, je commençai à creuser dans le coiteau et portant la terre et les pierres que j'en tirais à travers ma tente, je les jetai ensuite au pied de la palissade, tellement qu'il en résulta une sorte de terrasse, qui éleva le terrain d'environ un pied et demi en dedans. Ainsi je me fis une caverne, qui était comme le cellier et la cave de ma maison, justement derrière ma tente.

Il m'en coûta un long et pénible travail avant de pouvoir mettre la dernière main à ces différents ouvrages ; c'est ce qui m'oblige à reprendre quelques faits qui occupèrent mon esprit pendant ce temps-là. Un jour, lorsque je ne m'étais encore que figuré le plan de ma tente et de ma cave, il arriva qu'un nuage sombre et épais s'étant formé, il en sortit un orage ; soudain il fit un éclair, et bientôt un grand coup de tonnerre, ce qui en est l'effet naturel : je ne fus pas tant frappé de l'éclair que d'une pensée qui passa dans mon âme avec la promptitude de ce météore. "Ah ! dis-je en moi-même, que deviendra ma poudre ? sans elle, avec quoi me dé-

fendrai-je ? sans elle comment pourvoirai-je à ma nourriture ?" J'étais plus mort que vif, lorsque je fis réflexion que toute ma poudre pouvait sauter en un instant.

Cela fit tant d'impression sur moi, que quand l'orage fut passé, je suspendis mes fortifications et mes travaux, pour me mettre à faire des sacs et des boîtes à serrer ma poudre, afin qu'après en avoir fait plusieurs paquets dispersés çà et là, l'un ne fit pas prendre feu à l'autre, et que je ne fusse pas exposé à la perdre tout à la fois. Je mis bien quinze jours à finir cet ouvrage, et je crois que ma poudre, dont la quantité montait à cent quarante livres, ne fut pas divisée en moins de cent paquets. Quant au baril qui avait été mouillé, je n'en appréhendais aucun accident ; ainsi je le plaçai dans ma nouvelle caverne, que j'eus la fantaisie d'appeler ma cuisine ; et pour le reste, je le cachai dans des trous de rochers, que j'eus grand soin de remarquer, et où il était à l'abri de l'humidité.

Durant le temps que je me mis à faire ceci, je ne laissais passer aucun jour sans aller dehors au moins une fois, soit pour me distraire,



Mon radeau vogua très bien.

soit pour tâcher de tuer quelque chose de bon à manger, ou même pour reconnaître, autant que je le pourrais, quelles étaient les productions de l'île. La première fois que je sortis, je reconnus bientôt qu'il y avait des chèvres, ce qui me causa beaucoup de joie ; mais cette joie fut tempérée par une circonstance mortifiante pour moi ; c'est que ces animaux étaient si sauvages, si rusés et si légers à la course, qu'il était excessivement difficile de les approcher. Cette difficulté ne me découragea pourtant pas ; je ne doutais nullement que je n'en pusse tirer de temps en temps, comme il arriva en effet bientôt après ; car lorsque j'eus remarqué leurs allées et leurs venues, voici comment je m'y pris.

J'avais remarqué que, lorsque j'étais dans les vallées, et que je les voyais sur les rochers, ils prenaient d'abord l'épouvante et s'enfuyaient avec une vitesse extrême ; mais s'ils étaient à paître dans les vallées et que je fusse sur les rochers, ils ne remuaient point et ne prenaient pas seulement garde à moi. De là je conclus que par la position de leur nerf optique, ils avaient la vue tellement tournée en bas, qu'ils ne

voyaient pas aisément les objets qui étaient au-dessus d'eux : ce qui fut cause que dans la suite j'eus soin de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être placé plus haut qu'eux, et alors j'en tuais souvent à plaisir. Du premier coup que je tirai sur ces animaux, je jetai bas une chèvre qui avait auprès d'elle un petit chevreau encore à la mamelle, circonstance dont je fus véritablement fâché : quand la mère fut tombée, le petit resta auprès d'elle jusqu'à ce que j'allai la ramasser ; je la chargeai sur mes épaules, et tandis que je l'emportais, le petit me suivit jusqu'à mon clos ; là je déposai la chèvre, puis prenant le petit chevreau entre mes bras, je le portai par-dessus la palissade, dans l'espérance de l'appivoiser ; mais il ne voulut point manger, ce qui m'obligea à le tuer et le manger moi-même.

Cette venaison me nourrit pendant longtemps ; car je vivais avec épargne et ménageais mes provisions, mais surtout mon biscuit, autant qu'il était possible.

Voyant que j'avais fixé mon habitation, je trouvai qu'il était absolument nécessaire de me choisir un endroit et d'amasser des provisions pour du feu. Mais ce que je fis à cette intention, la manière dont j'élargis ma caverne, les aisances et commodités que j'y ajoutai, c'est ce que je dirai amplement en son lieu. Il faut maintenant que je rende quelque compte de ce qui me regarda personnellement, et des pensées qui agitaient de diverses manières mon esprit, au sujet d'un genre de vie si étrange, comme on peut bien le croire.

Ma condition se présentait à mes yeux sous une image terrible ; car comme je n'avais été jeté sur cette île qu'après avoir dérivé par une violente tempête, et après m'être trouvé à quelques centaines de lieues loin de la route ordinairement suivie par les navigateurs, j'avais grande raison d'attribuer cet événement à un arrêt de la justice divine, qui me condamnait à terminer une pénible vie dans un si triste séjour. Tandis que j'étais à faire ces réflexions, un torrent de larmes ruisselait le long de mes joues ; quelquefois aussi je me plaignais à moi-même de ce que la Providence m'accablait à un tel point.

Mais ces pensées étaient toujours contre-balancées par d'autres qui leur succédaient rapidement, et me montraient que j'avais tort. Un jour, entre autres, me promenant le long de la mer, mon fusil sous le bras, j'étais fort pensif au sujet de ma condition présente, quand la raison, qui sait le pour et le contre, vint répliquer aux murmures qui m'étaient échappés : "Eh bien, me disais-je tout bas, je suis dans une misérable condition, il est vrai ; mais où sont mes compagnons ? N'étions-nous pas onze dans le bateau ? où sont les dix autres ? D'où vient qu'ils n'ont pas été sauvés, et moi perdu ? Pourquoi ai-je été le seul épargné ? Lequel vaut mieux d'être ici ou d'être là ? (En même temps je montrais la mer avec le doigt). Ne faut-il pas considérer les choses du bon et du mauvais côté ? Et les biens dont nous jouissons ne doivent pas nous consoler des maux qui nous affligent !"

Ensuite je considérais combien j'étais avantageusement pourvu pour ma subsistance, quel serait mon sort, s'il ne fût pas arrivé, par un coup qui n'arrivera pas une fois sur cent, que le vaisseau flottât du banc où il avait donné d'abord, pour dériver tellement vers la terre, que j'eusse le temps d'en tirer tout ce dont je me trouvais maintenant en possession. Il m'aurait été absolument impossible de me procurer les choses indispensables au maintien de la vie. "Que deviendrais-je, m'écriai-je tout haut dans ce soliloque ; que deviendrais-je sans mon fusil, par exemple, sans munitions pour aller à la chasse, sans outils pour travailler, sans habit pour me couvrir, sans lit pour reposer, sans tente pour habiter ?" Je jouissais alors de ces choses, j'en étais abondamment pourvu, tellement que je pourrais me mettre en état de me passer un jour de mon fusil, quand une fois mes munitions seraient consommées ; et j'aurais, selon toutes les apparences, de quoi subsister pendant de longues années. Car j'avais

prévu, dès le commencement, de quelle manière je pourrais remédier à tous les accidents qui m'arriveraient, non seulement en cas que mes munitions vinssent à manquer, mais encore quand ma santé serait ruinée, ou mes forces épuisées.

J'avoue cependant qu'il ne m'était pas encore venu dans l'esprit que je pouvais perdre mes munitions tout d'un coup; j'entends que ma poudre pouvait sauter en l'air par le feu du ciel, et c'est pour cela que cette idée seule me consternait si fort toutes les fois que l'éclair ou le tonnerre me la rappelait, comme je viens de le dire.

A présent donc, que je dois exposer sur la scène la représentation d'une vie silencieuse, d'une vie telle qu'on n'a peut-être jamais ouï parler de rien de semblable en ce monde, je remonterai jusqu'au commencement, et je la continuerai par ordre.

C'était le trentième jour de septembre que je mis pied à terre pour la première fois dans cette île effrayante, à l'époque où le soleil, étant dans l'équinoxe d'automne, dardait presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête; car, d'après mon calcul, je devais être dans la latitude de neuf degrés et vingt-deux minutes au nord de la ligne.

Le cinquième jour de mon arrivée dans l'île, je fis réflexion que je perdrais ma supputation du temps, faute de cahiers, de plume, d'encre, et que je ne pourrais plus distinguer les dimanches des jours ouvriers, si je n'y trouvais remède. Pour prévenir cette confusion, j'érigeai, près du rivage, à l'endroit où j'avais pris terre pour la première fois, un grand poteau carré, dont je fis une croix, et sur lequel je traçai cette inscription :

"J'abordai ici le 30 septembre 1659."

Sur les côtés de ce poteau, je marquais chaque jour un cran; tous les sept jours j'en marquais un doublement grand; et tous les premiers du mois, un autre qui surpassait doublement celui du septième jour. Et de cette manière je tenais mon calendrier, ou mon calcul de semaines, de mois et d'années.

Il faut observer que parmi ce grand nombre de choses que je tirai du vaisseau, dans les différents voyages que j'y fis et dont j'ai déjà fait mention, il s'en trouva beaucoup de moins importantes à la vérité que celles que j'ai relatées, mais qui pour cela ne m'étaient point d'un moindre usage; par exemple, des plumes, de l'encre et du papier, dont je trouvai plusieurs mains dans les cabines du capitaine, du pilote et du charpentier; trois ou quatre compas, des lunettes d'approche, des cartes et des livres de navigation, toutes choses que je mis pêle-mêle, sans me donner le temps d'examiner ce qui pourrait me servir ou non; je trouvai aussi trois Bibles fort bonnes, que j'avais reçues avec ma cargaison d'Angleterre, et que j'avais pris soin de mettre parmi mes hardes lorsque je partis du Brésil; outre cela, quelques livres portugais, et, entre autres, deux ou trois livres de prières et plusieurs autres que j'eus grand soin de ser-
rer. Il ne faut pas non plus oublier que nous avions dans le vaisseau deux chats et un chien, dont l'histoire fameuse pourra bien trouver quelque place dans celle-ci et lui donner du relief; j'emportai les deux chats avec moi, et pour le chien il sauta lui-même du vaisseau dans la mer et vint me trouver à terre le lendemain du jour où j'avais amené ma première cargaison.

Pendant plusieurs années il fit, auprès de moi, les fonctions d'un serviteur et d'un camarade fidèle; il ne me laissait jamais manquer de ce qu'il était capable d'aller chercher; il employait toutes les souplesses de l'instinct pour me faire bonne compagnie; il n'y a qu'une chose que j'aurais fort désirée, mais dont on croira bien que je ne pus venir à bout, c'était de le faire parler. J'ai déjà dit que j'avais trouvé des plumes, de l'encre et du papier; on verra que je tins un compte exact de toutes choses aussi longtemps que dura mon encre; mais quand elle fut finie, cela devint impossible parce que je ne pus trouver aucun moyen d'en faire de nouvelle, ni rien pour y suppléer.

Quelque considérable que fût ce magasin que j'avais amassé, il me manquait encore quantité de choses: de ce nombre étaient une bêche, une pioche et une pelle pour fouir et transporter la terre; des aiguilles, des épingles et du fil.

Ce manque d'outils était cause que je n'allais

que lentement dans tout ce que je faisais, et il se passa près d'un an avant que j'eusse entièrement achevé ma petite palissade ou mon enclos. Les pieux dont elle était formée pesaient si fort, que c'était tout ce que je pouvais faire de les soulever; il me fallait tant de temps pour les couper dans les bois, pour les façonner et surtout pour les conduire jusqu'à ma demeure, qu'un seul me coûtait quelquefois deux jours, tant pour le couper que pour le transporter, et un troisième pour l'enfoncer dans la terre.

Pour ce dernier travail, je me servais au commencement d'une grosse pièce de bois; dans la suite, j'imaginai qu'il serait plus commode de me servir d'un levier de fer; c'est ce que je fis; mais malgré ce secours, je ne laissai pas de trouver que c'était un rude et long exercice que celui d'enfoncer les palissades.

Mais je n'avais pas sujet de me rebuter de la longueur d'un ouvrage, quel qu'il fut; je ne devais pas être chiche de temps, et je ne sais point à quoi je l'aurais pu employer si cet ouvrage eût été terminé, à moins d'aller faire la visite de l'île pour chercher de la nourriture; et c'est aussi ce que je faisais tous les jours.

Je commençai alors à considérer sérieusement ma condition et à peser les circonstances dont elle était accompagnée. Je couchai par écrit l'état de mes affaires, non pas tant pour le laisser à mes successeurs (car il n'y avait pas d'apparence que j'eusse beaucoup d'héritiers) que pour éloigner de mon esprit les pensées différentes qui venaient en foule l'accabler tous les jours. La force de ma raison commençait à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur, et, pour la secourir de tous mes efforts, je fis un état des biens et des maux qui m'entouraient, comparant les uns avec les autres, afin de me convaincre qu'il y avait des gens encore plus malheureux que moi.

Tout bien et dûment considéré, il en résultait une conséquence dont la vérité est incontestable; c'est qu'il n'y a pas de condition si misérable dans la vie où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif qui doive être regardé comme une faveur de la Providence.

J'accoutumais déjà un peu mon esprit à supporter ma condition; j'avais quitté l'habitude de regarder en mer pour voir si je ne découvrais pas un vaisseau, et, cessant de perdre mon temps en choses vaines et souvent chagrinales, je voulus désormais l'employer tout entier à me procurer tous les adoucissements possibles dans ce genre de vie.

J'ai déjà décrit mon habitation, que j'avais placée au pied d'un rocher et qui était une tente entourée d'un double rang de fortes palissades fourrées de câbles. Mais je pourrais bien maintenant donner à ma cloison le nom de muraille, car je l'avais effectivement murée en dehors, d'un renfort de gazon de deux pieds d'épaisseur, et au bout d'un an et demi ou environ, j'ajoutai des chevrons qui, prenant du haut de la palissade, s'appuyaient contre le rocher, et que je garnis et entrelaçai de branches d'arbres et d'autres matériaux que je pus trouver, pour me garantir des pluies, qui me paraissaient être bien violentes en certains temps de l'année.

J'ai aussi raconté comment j'avais renfermé mes effets, tant dans cet enclos que dans la cave qui était derrière moi; mais il faut encore remarquer que tout cela n'était dans le commencement qu'un tas confus de meubles et d'outils qui, faute d'être bien arrangés, occupaient toute la place, de sorte qu'il ne m'en restait pas pour me remuer. Je me mis, en conséquence, à élargir ma caverne et à travailler sous terre, car le rocher était large et graveleux et cédait assez facilement au travail que j'y faisais. Ainsi, me voyant suffisamment en sûreté du côté des bêtes féroces, j'avançai mes travaux dans le roc à main droite, et ensuite tournant encore une seconde fois à droite, je parvins à me faire jour à travers, pour pouvoir sortir par une porte qui fût indépendante de ma palissade ou de mes fortifications.

Cet ouvrage ne fournissait pas seulement une espèce de porte de derrière à ma tente et à mon magasin pour y avoir une entrée et une sortie, mais encore il me donnait de l'espace pour ranger mes meubles. C'est alors que je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étaient les plus nécessaires, et je commençai par une chaise et une table; sans ces deux meubles, je ne

pouvais pas écrire aussi à mon aise, ni manger avec autant de plaisir sans une table.

Je mis donc la main à l'oeuvre; et je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il n'y a point d'homme qui, à force d'examiner chaque chose en particulier et d'en juger selon les règles de la raison, ne puisse, avec le temps, se rendre très habile dans un art mécanique. Je n'avais manié de mes jours aucun outil, et cependant, par mon travail, par mon application, par mon industrie, je trouvai à la fin qu'il n'y avait aucune des choses qui me manquaient que je n'eusse pu faire si j'avais eu les outils propres pour cela; sans outils même, je fis plusieurs ouvrages, et avec le secours d'une hache et d'un rabot seulement, je vins à bout de quelques-uns, ce qui n'était peut-être jamais arrivé auparavant; mais c'est aussi ce qui me coûta un travail infini. Si, par exemple, je voulais avoir une planche, je n'avais d'autre moyen que de couper un arbre, le poser devant moi, le tailler des deux côtés jusqu'à le rendre suffisamment mince, et l'aplanir ensuite avec mon rabot. Il est bien vrai qu'avec cette méthode je ne pouvais faire qu'une planche d'un arbre entier; mais à cela, non plus qu'au temps et à la peine prodigieuse que je mettais à la faire, il n'y avait d'autre remède que la patience. D'ailleurs, mon temps ou mon travail était si peu précieux, qu'autant valait-il que je l'employasse d'une manière que de l'autre.

Je me fis néanmoins une chaise et une table, comme je l'ai dit. C'est par là que je commençai, et pour y réussir, je me servis de morceaux de planche que j'avais emmenés sur mon radeau. Mais quand j'eus fait des planches, je fis de grandes tablettes de la largeur d'un pied et demi, que je plaçai l'une au-dessus de l'autre, tout le long d'un côté de ma caverne, pour y mettre mes outils, mes clous, ma ferraille, en un mot pour arranger séparément toutes choses et les pouvoir trouver aisément. J'enfonçai pareillement des chevilles dans la muraille du rocher, pour pendre mes fusils et autres meubles qui pouvaient être suspendus. Tellement que quiconque aurait vu ma caverne, l'aurait prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires: le bon ordre qui y régnait faisait d'abord trouver sous ma main ce que je cherchais, et cet ordre, joint à l'abondance des objets utiles et commodes, me causait beaucoup de satisfaction.

Me voyant établi dans mon domicile, pourvu de meubles, avec une chaise et une table, le tout aussi bien conditionné que j'avais pu me le procurer, je commençai à tenir un journal que je continuai autant que dura mon encre.

Voici quelques extraits de ce journal.

IX

EXTRAITS DU JOURNAL DE ROBINSON

Le 1er novembre, je dressai ma tente au pied du rocher; je la fis aussi spacieuse que je pus, la soutenant sur des piquets que je plantai et auxquels je suspendis mon hamac. J'y couchai pour la première nuit.

Le 4 au matin, je me prescrivis une règle que je me fis un devoir d'observer désormais chaque jour: c'était de diviser mon temps pour travailler, pour m'aller promener avec mon fusil, pour dormir et pour mes petits divertissements. J'arrangeai la chose de la manière suivante: le matin, j'allais dehors avec mon fusil pendant deux ou trois heures, s'il ne pleuvait pas; ensuite je me mettais à travailler jusqu'à environ onze heures, et après je mangeais ce que la Providence et mon industrie m'avaient préparé; à midi, je me couchais pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il faisait extrêmement chaud à cette heure-là; enfin je retournais au travail sur le soir. Je consacrai cette journée, et la suivante tout entière, à faire une table; car je n'étais alors qu'un pauvre ouvrier, quoique dans la suite le temps et la nécessité m'aient rendu parfaitement expert dans la mécanique; et c'est mon sentiment que tout homme qui se serait trouvé à ma place, ne serait pas devenu moins habile sous ces deux grands maîtres.

(A suivre)

Jusqu'à l'heure matinale où le soleil vint, comme à regret, inonder les fenêtres de ses rayons roses, le palais de l'Intendant retentit des éclats du plaisir.

CHAPITRE XV

LA CHARMANTE JOSEPHINE

I

Caroline de Saint-Castin s'était jetée sur un sofa.

Les mains croisées sur son coeur, elle se délectait dans les paroles affectueuses que Bigot venait de lui dire. C'était la manne bénie qui ranimait ses affections mourantes. Elle se sentait heureuse, car il ne l'avait pas trompée, cette fois! Il était ému, il l'aimait encore! C'était ainsi, dans les beaux jours de jadis, en Acadie, c'était ainsi qu'il la regardait, qu'il lui parlait...

—Oh! j'étais trop fière de mon pouvoir sur lui, en ce temps-là; et je croyais, pauvre insensée, qu'il valait le prix que je le payais! murmurerait-elle.

Ses pensées devinrent plus sérieuses et plus tristes:

—Hélas! se dit-elle, pour lui j'ai oublié Dieu! pour lui et pour moi! Pour moi! voilà le châtiement!

Je ne peux pas comprendre le mal que je fais en l'aimant!... Mon regret n'est pas sincère puisque j'aime encore son sourire! Que je suis malheureuse! Bigot! Bigot! Bigot! je voudrais pouvoir t'oublier et je ne le puis!... Je voudrais mourir à tes pieds! Oh! ne me méprise pas, ne donne pas à une autre un amour qui m'appartient à moi seule, et qu'un jour je n'ai pas hésité à acheter au prix de mon âme immortelle!

Elle s'abandonna à d'amères réflexions. Peu à peu, le silence envahit la demeure. La bruyante orgie agonisait. Quelques voix encore retentirent, quelques pieds froissèrent le parquet, puis, tout bruit mourut. Le calme se fit profond comme dans un tombeau.

Elle comprit que les convives étaient partis, mais elle ne savait pas que Bigot était parti avec eux.

Un coup léger fut frappé à sa porte. Elle se leva, croyant que c'était lui qui venait lui dire adieu. Elle fut bien contrariée, c'était la dame Tremblay.

—Puis-je entrer, madame? demanda la gouvernante.

Caroline arrangea du bout des doigts ses cheveux un peu en désordre, s'essuya les yeux avec son mouchoir et s'efforça de faire disparaître les traces de ses angoisses.

—Vous pouvez entrer, dit-elle.

II

Dame Tremblay, jadis la charmante Joséphine du lac Beauport, était passablement rouée aujourd'hui. Cependant sous son corset antique battait encore un excellent coeur. Elle plaignait sincèrement cette jeune fille inconsolable qui passait les jours dans la prière et les nuits dans les pleurs. Elle aurait pu lui reprocher de ne pas apprécier davantage l'honneur de rester à Beaumanoir et l'amitié de l'Intendant.

Elle pensait, la vieille, dans sa vanité:

—Elle n'est pas plus belle que moi, au temps où l'on m'appelait la charmante Joséphine! Je n'aurais pas dédaigné Beaumanoir alors! pourquoi le dédaignerait-elle aujourd'hui? Mais elle ne sera pas longtemps souveraine ici, c'est mon opinion.

A cette réponse: Vous pouvez entrer, elle ouvrit la porte, fit un respectueux salut à mademoiselle de Saint-Castin, et lui demanda si elle avait besoin de ses services.

—Oh! c'est vous, bonne dame! fit Caroline. Quel est donc ce silence inaccoutumé dans le château?

—L'Intendant et ses hôtes sont partis pour la ville, madame. Le gouverneur les a mandés. Un officier est venu exprès. Assurément, la plupart de ces messieurs n'étaient guère en état de se mettre en route, mais les bains, la toilette... Enfin ils sont partis. Quel bruit quand ils se sont élancés au galop! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Vous avez sans doute entendu, madame?

—Oui, j'ai entendu. Et l'Intendant, est-il sorti en même temps?...

—Oui, madame, le premier et le plus frais de tous. Les veilles et le vin ne lui font aucun mal. Puis il est si galant, si délicat avec les dames! Caroline baissa la tête:

—Pourquoi dites-vous cela, dame Tremblay? demanda-t-elle.

—Je vais vous l'apprendre tout de suite, madame. C'est parce qu'en sortant du château, il m'a appelée et m'a parlé comme ceci:

—Dame Tremblay!...

Il m'appelle toujours "dame Tremblay", quand il est sérieux; mais souvent, dans ses moments de bonne humeur, il m'appelle encore "charmante Joséphine", comme aux temps de ma jeunesse... Ma jeunesse! Il en a entendu parler... et à mon avantage, j'oserai dire.

—Pour l'amour de Dieu! dites-moi ce que vous a recommandé l'Intendant en laissant le château, fit Caroline impatientée.

Dans l'état de souffrance et d'affaissement où elle se trouvait, le bavardage de la vieille femme ne pouvait que lui déplaire.

—Oh! il m'a parlé de vous avec attendrissement, m'a recommandé de vous donner les plus grands soins, d'obéir à toutes vos volontés, et de ne laisser entrer personne.

Caroline fut ravie de ces paroles. Son imagination ardente y trouvait des promesses de félicité.

—Il vous a dit cela? reprit-elle tout anxieuse. Dieu vous bénisse! Dieu le bénisse lui aussi!

III

Elle avait des larmes plein les yeux, de l'espoir plein le coeur.

—Oui, continua-t-elle, je resterai seule; je ne veux recevoir personne, personne excepté vous! Vient-il souvent de la visite au château? Je veux dire des dames.

—Oui, madame, souvent. Les dames de la ville n'oublieront pas le bal et le dîner de l'Intendant, soyez en persuadée. Ce sera la plus belle fête possible. Aussi elle est attendue avec une impatience extraordinaire. Il y a une jeune fille, la plus belle et la plus enjouée de toutes, qui n'aurait pas d'objection, paraît-il, à devenir la fiancée de l'Intendant.

Le trait fut lancé par inadvertance; il n'en alla pas moins au coeur de Caroline.

—Quelle est cette jeune fille? demanda-t-elle, d'un voix enfiévrée.

—Ah! madame, si j'allais la nommer, elle pourrait me le faire payer cher! C'est la plus grande coquette de la ville. Les hommes l'adorent, les femmes la détestent.

Les femmes la détestent mais elles l'imitent; elles copient ses modes et ses manières. Elles tremblent pour leurs fiancés quand Angélique Des Meloises arrive.

—C'est Angélique Des Meloises qu'elle s'appelle? je n'ai jamais entendu prononcer ce nom là encore, observa Caroline en frissonnant.

Quelque chose lui disait que ce nom était pour elle de fatal augure.

—Que Dieu vous garde de l'entendre prononcer de nouveau! reprit la gouvernante. C'est elle qui, un jour, se rendit chez le sieur Tourangeau et frappa sa fille Cécile de deux coups de fouet sur le front. Elle la marqua d'une croix sanglante qui paraîtra toujours. Pourquoi? parce qu'elle avait osé, la pauvre enfant, sourire un peu tendrement à un jeune officier, Le Gardeur de Repentigny, un beau garçon qu'il est bien pardonnable d'aimer, je vous l'assure! Ah! si Angélique se met en frais de faire la conquête de l'Intendant, je plains celles qui se trouveront sur son chemin!

IV

Caroline eut peur. Cette description de sa rivale probable, n'était pas faite pour la rassurer.

—Vous en connaissez plus long à son sujet, dame Tremblay; dites-moi tout, même ce qu'il y a de pire, supplia-t-elle.

—Ce qu'il y a de pire? je pense que personne ne peut ou n'ose le dire. Pourtant, je ne connais rien de mal d'elle, si ce n'est qu'elle veut se faire aimer de tous les hommes.

—Mais puisqu'elle s'est conduite d'une façon si brutale envers mademoiselle Tourangeau, c'est qu'elle aime beaucoup le jeune officier... Caroline avait saisi ce rayon d'espérance.

—Oui, madame, elle l'aime beaucoup. Tout Québec le sait, si deux personnes connaissent une affaire à Québec, le secret est éventé. J'en sais quelques chose, moi! Quand j'étais la charmante Joséphine, au dîner, tout le monde de la ville savait ce que j'avais fait le matin; et les messieurs buvaient un verre de vin à ma santé.

—Vite! dame Tremblay, parlez-moi du seigneur de Repentigny! Angélique Des Meloises l'aime-t-elle? Pensez-vous qu'elle l'aime? demanda Caroline en fixant sur la "charmante Joséphine", des yeux étincelants comme des étoiles.

—Les femmes se devinent entre elles, répondit celle-ci. Or, toutes les dames de Québec jureraient qu'elle l'aime. Cependant, je sais qu'elle épousera l'Intendant si elle le peut. Elle l'a ensorcelé par son esprit et sa beauté. Et vous savez qu'une femme adroite aura toujours le mari qu'elle voudra, si elle est prudente. Les hommes sont si fous!

V

Mademoiselle de Saint-Castin s'évanouissait. Un brouillard s'étendait devant ses yeux.

—De l'eau! madame, de l'eau! murmura-t-elle avec peine.

Dame Tremblay courut chercher de l'eau et des sels. Elle ne tarissait pas en paroles de pitié. L'esprit était léger, superficiel, mais l'âme était bonne.

Caroline revint de son évanouissement. Elle demanda:

—Avez-vous vu ce que vous m'avez raconté, dame Tremblay, ou n'est-ce qu'une rumeur incertaine? Oh! dites-moi que ce n'est qu'un bruit qui court la ville! que Bigot ne l'épousera point, cette fille!... qu'il n'oubliera point ces serments... qu'il m'a fait! fut-elle sur le point d'ajouter; mais elle ne le dit pas.

—Ces serments qu'il lui a faits, à la pauvre âme! comprit bien dame Tremblay.

Et elle répliqua:

—Vous connaissez bien peu mon maître, si vous croyez qu'il se met en peine de tenir les promesses qu'il fait aux femmes. J'en ai trop vu de ces oiseaux-là pour ne pas les connaître du bec à la griffe! Quand j'étais la charmante Joséphine, j'ai su ce que valaient les déclarations de ces messieurs; je ne me suis trompée qu'une fois. Leurs promesses sont grosses, vides et variables comme des nuages.

—Ma bonne dame! je suis sûre que vous possédez un excellent coeur, dit Caroline, mais vous ne savez pas combien vous êtes injuste envers l'Intendant, en prétendant ainsi qu'il va...

Elle hésita un moment et se sentit rougir.

—Qu'il va se marier avec cette jeune fille, acheva-t-elle.

Les hommes se trompent sur son compte.

—Ma chère madame, ce sont les femmes qui disent cela, et voilà ce qui m'effraie. Les hommes se fâchent et n'en croient rien: les femmes sont jalouses et croient tout. En ma qualité de servante fidèle, je n'ai pas d'yeux pour épier mon maître; mais je ne puis m'empêcher de voir qu'il est dans les serres de l'artificieuse Angélique. Puis-je vous dire franchement ce que je pense, madame?

VI

Caroline était suspendue aux lèvres de la loquace gouvernante. Elle se leva, donna un coup de peigne à ses cheveux pour les rejeter en arrière, et tout anxieuse s'écria:

—Parlez! parlez, bonne dame! dites tout ce que vous pensez! quand même vos paroles devaient me tuer, parlez!

—Oh! ce que j'ai à vous dire ne vous fera aucun mal, madame, répartit la vieille Tremblay, avec un sourire significatif. Fiez-vous à une femme qui connaissait bien les ruses des hommes, quand elle était la charmante Joséphine!

De ce que le chevalier Intendant admire ou même aime Angélique Des Meloises, il ne s'en suit pas qu'il l'épousera. Ce n'est pas la mode de notre époque. Les hommes adorent la beauté et puis épousent l'argent. Il y a beaucoup plus d'amoureux que de maris, à Québec comme Paris, à Beaumanoir comme à Versailles, et même au lac Beauport, comme je l'ai appris à mes dépens, quand j'étais la charmante Joséphine!

Caroline devint pourpre; et elle affirma d'une voix tremblante d'émotion :

—C'est un péché que de profaner l'amour comme cela !

Néanmoins, je le sais, il nous faut, parfois, l'enveler au fond de notre cœur, et sans espoir de le voir renaître !

—Parfois? presque toujours, madame! Quand j'étais la charmante Joséphine... Écoutez, madame, mon histoire porte son enseignement. Quand j'étais la charmante Joséphine, j'avais commencé par croire que les hommes étaient des anges, envoyés par le ciel pour sauver les femmes; je pensais que l'amour était, pour arriver au mariage, un meilleur passeport que l'argent. Que j'étais sotte! j'avais toujours bon nombre d'adorateurs. Ils vantaient ma beauté, mes grâces, mon esprit; ils m'appelaient la charmante Joséphine. J'étais un objet d'envie. Nul ne me proposa jamais de m'épouser. A vingt ans, je rêvais d'amour et j'étais oubliée. A trente, je me mariais pour l'argent et j'avais perdu mes illusions. A quarante, je suis entrée à Beaumanoir comme gouvernante et j'y suis restée. On y est bien.

VII

Je sais parfaitement ce qu'est un Intendant. Le vieux Mocquart portait un bonnet de nuit toute la journée, prenait la prise toutes les minutes, et il négligea une femme en France, parce qu'elle n'avait pas une dot de duchesse à mettre à côté de son tas d'écus. Le chevalier Bigot attire à lui, par son regard et son sourire, toutes les filles de la cité, mais il ne se laissera jamais prendre. Angélique Des Meloises est sa préférée, mais il ne l'épousera point, je le sais aussi clairement que si c'était écrit dans ses yeux. Vous l'en empêcherez, du reste, madame.

—Moi? exclama Caroline toute surprise. Hélas! vous ne savez pas que mon influence sur lui est aussi légère que le duvet de chardon qui s'envole au vent!

—Vous êtes injuste envers vous-même, madame: Écoutez: Un jour, vous étiez dans votre oratoire et l'Intendant vous voyait, mais vous ne le saviez pas. Vrai! il vous voyait, et je n'ai jamais surpris un regard plus chargé de pitié que le sien! Ses lèvres frémissaient, et une larme brillait sous sa paupière quand il se retira. Je l'ai entendu alors vous bénir! je l'ai entendu maudire la Pompadour, parce qu'elle l'empêchait de suivre l'inclination de son cœur. J'étais une fidèle servante et n'avais pas à parler. Mais j'ai bien compris qu'il pensait plus à l'adorable captive de Beaumanoir qu'aux ambitieuses demoiselles de Québec.

Caroline se leva soudain, puis, oubliant sa réserve habituelle, agitée par une émotion profonde, elle jeta ses bras autour du cou de dame Tremblay.

—Vrai? Est-ce bien vrai? s'écria-t-elle, ô la meilleure des amies! Le chevalier Bigot m'a béni? Il a maudit la Pompadour? Il l'a maudite parce qu'elle l'empêche de suivre l'inclination de son cœur?

L'inclination de son cœur! vous ne savez pas ce que cela veut dire; vous ne pouvez pas le deviner!

—Comme si je ne connaissais pas les désirs du cœur de l'homme! riposta la gouvernante en souriant. Je suis une femme, je suppose! Ce n'est pas pour rien que j'ai été la charmante Joséphine!...

VIII

Caroline, dans son enthousiasme, l'embrassa.

—Est-ce bien vrai! reprit-elle, qu'il me regardait avec la pitié que vous dites, pendant que j'étais là, en prière, ne soupçonnant point sa présence?

Et son regard perçant fouillait les yeux de la bonne dame pour voir si elle ne mentait point.

—Je vous dis que c'est vrai, madame! Il vous regardait comme on fait quand on aime sincèrement. Je sais comment regardent les hommes qui aiment, et comment regardent aussi ceux qui mentent en prétendant aimer. Je ne m'y laissais pas prendre quand j'étais la charmante Joséphine.

—*Ave Maria!* fit Caroline avec dévotion, sans s'occuper des réminiscences de la belle du lac Beauport. Le ciel a écouté mes prières, je puis mourir heureuse!

—Que le ciel vous préserve de la mort, madame! Vous mourir? L'intendant vous aime. Il n'épousera jamais Angélique Des Meloises. Il se mariera peut-être avec quelque riche marquis, pour avoir de l'or et des châteaux... Cela, si le roi le lui ordonne. C'est ainsi que se font les mariages des grands. Ils épousent une position et adorent une beauté. Le cœur d'un côté, la main de l'autre! Je ne ferais pas autrement si j'étais un homme. Si une fille ne se marie pas par amour, elle se marie par dépit. C'est ce que j'ai fait quand j'étais la charmante Joséphine.

—C'est une honte et c'est un crime que de se marier sans aimer! s'écria Caroline avec chaleur.

—C'est mieux que rien, toujours, reprit dame Tremblay, qui regrettait cependant ce qu'elle venait de dire à cause de l'indignation de mademoiselle de St Castin. Quand j'étais la charmante Joséphine, continua-t-elle, j'avais maints adorateurs, comme je vous l'ai dit, et pas un n'a demandé ma main, comme je vous l'ai dit aussi. Que faire alors? Prendre une main ou aimer et languir, comme on dit à Alençon, où je suis née.

—On ne parle pas ainsi! répliqua mademoiselle de St Castin, en lui jetant un regard de reproche.

Et elle se mit à songer aux paroles de Bigot. Elle les répétait tout bas, tout bas, et son âme exaltée tressaillait comme aux accords d'une mélodie céleste.

IX

—Il m'a béni? Il a maudit la Pompadour? demanda encore Caroline.

Elle n'en doutait pas, mais elle se plaisait à l'entendre affirmer.

—C'est comme je vous le dis! répéta dame Tremblay.

Puis elle ajouta :

—Mais pourquoi l'Intendant n'écoute-t-il pas son cœur? cette grande dame de France écoute bien le sien! j'aurais bien voulu que quelqu'un se serait avisé de m'empêcher d'épouser le sieur Tremblay! je m'en souciais comme d'une épingle, du sieur Tremblay! et je me serais mariée avec lui par malice et sur la branche, comme les corbeaux, s'il l'eut fallu!...

—Mais personne ne vous forçait, ni d'une façon ni de l'autre. Vous étiez libre. Vous étiez heureuse de pouvoir aller où votre cœur vous conduisait, observa Caroline.

Dame Tremblay éclata de rire :

—Pauvre Gile Tremblay! le désir de mon cœur! fit-elle en souriant d'une manière ironique. Tenez, madame, écoutez : il faut que je vous fasse des confidences, moi aussi. Quand j'étais la charmante Joséphine, j'aimais quelqu'un, un seul de tout le troupeau. Malheureusement, ce quelqu'un avait une femme déjà. Alors, de désespoir, je jetai ma ligne à tout hasard, en eau trouble, et je pêchai ce pauvre Tremblay. Je l'épousai. Je l'enterrai presque aussitôt, gaiement et profondément. Pour l'empêcher de se relever, je fis mettre sur sa tombe une pierre pesante avec cette inscription que vous pouvez lire encore :

Le bonheur est, dit-on, fragile.

Je ne le trouve pas ainsi

Depuis que mon cher mari Gile

S'en est venu dormir ici.

Les hommes sont comme les chats; aimez-les comme ils veulent l'être, et ils vous feront mille gentillesses; caressez-les à rebours, ils vous égratigneront et se sauveront par la fenêtre. Quand j'étais...

—O bonne dame, merci! c'est assez! merci du bien que vous m'avez fait! interrompit Caroline. Laissez-moi, maintenant, je vous en prie! j'ai besoin de repos, ajouta-t-elle, en fermant les paupières, et s'appuyant la tête au dossier de son fauteuil.

—Le château est paisible maintenant, et les serviteurs fatigués sont tous plongés dans le sommeil, observa la gouvernante. Madame pourrait entrer dans son appartement qui est plus clair et mieux aéré. Elle y sera mieux qu'ici, dans cette lugubre chambre.

—C'est vrai, je n'aime guère cette chambre secrète. Elle convient, pourtant, à ma tristesse, mais j'ai besoin d'air et de soleil.

Elle suivit la vieille femme. Toutes deux montèrent l'escalier tournant. Caroline entra

dans sa chambre et s'assit à la fenêtre. Le parc et les jardins se déroulaient avec magnificence devant elle. Plus loin, sur le flanc de la montagne, la forêt profonde décrivait une ligne sombre sur l'azur du ciel.

X

Dame Tremblay laissa mademoiselle de St Castin seule avec ses pensées, et s'en alla pour réveiller les serviteurs, afin qu'ils remissent tout en ordre dans le château.

Sur le grand escalier, elle rencontra le valet de l'Intendant, Froumois, un babillard qu'elle aimait bien, qu'elle régalaient souvent d'une tasse de thé et d'un biscuit; souvent d'un verre de vin, ou d'une goutte de cognac Froumois lui racontait des histoires de la vie parisienne, les aventures de son maître et les siennes.

Un valet en livrée a ses prétentions. Elles ne dépassent pas l'antichambre, quelquefois la cuisine; mais elles existent.

Elle l'invita à entrer chez elle. Il accepta.

Ils se mirent à parler, à qui mieux mieux, des faits et gestes de la société québécoise. Tout en parlant ils prirent le thé.

Elle tenait entre ses doigts une coupe de porcelaine chinoise remplie.

—Je l'agrémente, dit-elle.

Et elle y versa du cognac. Elle appelait cela agrémenter son thé.

—C'est une vraie chasse à l'Intendant, Froumois, reprit-elle. Depuis que les jeunes filles savent qu'il admire un pied mignon, il n'y en a pas qui ne pousse jusqu'à la folie le soin de sa chaussure... j'avais moi aussi un pied fort gentil quand j'étais la charmante Joséphine.

—Et vous l'avez encore; je m'y connais, riposta Froumois en regardant sur le parquet.

—Vous devez être bon juge, en effet, Froumois. Un gentilhomme ne vit pas comme vous l'avez fait à la cour, sans rien apprendre...

XI

La vieille était encore sensible aux compliments, tout comme aux beaux jours de sa jeunesse.

—Mais que pensez-vous de nos beautés de Québec? Ne sont-elles point une bonne copie des beautés de Versailles? demanda-t-elle.

—Une copie? Mieux que cela! Elles n'ont de supérieures nulle part. C'est l'opinion de l'Intendant et c'est aussi la mienne, répondit le loquace valet. Et comment! continua-t-il, en ouvrant sa main chargée de bijoux, elles nous donnent des espérances sans fin, ici. Nous n'avons qu'à étendre les dix doigts, et dix de ces gentils oiseaux viennent s'y percher. C'est comme à Versailles.

—C'est ce qui rend jalouses les dames de Ville-Marie, observa la gouvernante. Tous les personnalités qui viennent de France s'arrêtent ici d'abord, et nous les enchaînon. Quand ils partent, ils portent leur servitude écrite sur leur front. Les dames de Ville-Marie voient cela et meurent de dépit.

Je dis : nous. Vous comprenez que je parle du temps où j'étais la charmante Joséphine. Ma seule consolation maintenant, c'est de rappeler mes triomphes de jadis.

—Oh! je ne sais pas... Vous êtes encore superbe, dame Tremblay!... Mais, dites donc, le maître a-t-il quelque chose aujourd'hui? la belle inconnue s'est-elle montrée maussade? Il n'était pas de bonne humeur, j'en suis sûr.

—Je ne saurais dire, Froumois: les femmes ont des mystères qu'il faut respecter.

La confidence de Caroline l'avait touchée, et elle n'aurait pas voulu commettre une indiscretion, même pour Froumois.

XII

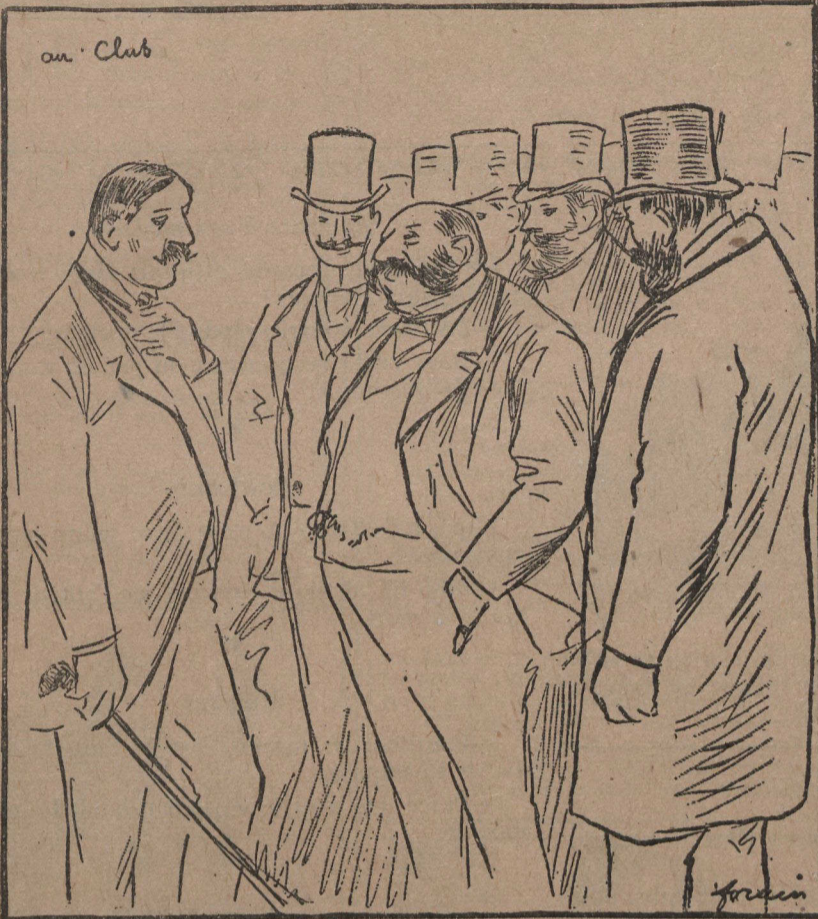
Caroline était assise les mains jointes, dans sa chambre solitaire. Les pensées se pressaient dans son imagination malade. Elle ne voyait pas le magnifique spectacle que la nature déployait devant elle.

Elle était contente de pleurer et de souffrir pour expier sa faute.

—Je ne mérite pas que le regard des hommes se repose sur moi! murmura-t-elle.

(A suivre)

G. L. FORAIN



—Oui... c'est une épingle assez rare, en lapis; ça été trouvé dans les fouilles de...
 —Je sais, je sais, j'ai une cheminée comme ça!



—Enfin! moi, tout le monde, nous te l'avions dit, que c'était un greudin.
 —C'est vrai, mais je m' croyais d'force!

BENJAMIN RABIER



Intérieur d'une famille d'acrobates

POUR RIRE



En consultation chez le docteur

—Un goutteux doit-il prendre des bains de mer?

—Je n'y vois pas d'inconvénient. Que voulez-vous que fasse dans l'Océan une goutte de plus?

Un duel au pistolet, dans le bois de Vincennes.

—Pan!

—Pan!

Une des deux balles est allée se perdre dans les profondeurs du paysage.

—Vous êtes blessé? crient les témoins très émus.

—Je ne sais pas... Pourtant je crois avoir senti... Mais non, pas de sang!... Ach! c'est cette pièce de cent sous, oubliée dans le gousset de mon pantalon, qui m'aura servi de cuirasse.

—Allons, fait un des témoins, voilà ce qu'on peut appeler de l'argent bien placé.

Neuf

Ah! mon cher ami, que je suis aise de vous rencontrer. Savez-vous ce qu'on dit de neuf?

—Non, eh bien?

—Eh bien, on dit que c'est la moitié de dix-huit.



—Le docteur m'a défendu de ne rien prendre entre mes repas, alors, j'ai trouvé un truc, je reste toute la journée à table...

A la musique militaire

Un amateur s'avance vers l'un des musiciens:

—Seriez-vous assez aimable, mon ami, pour me dire quel est le morceau qu'on vient de jouer?

Le musicien consultant son carton:

—C'est le numéro neuf, monsieur.

Nos domestiques

Mme X., rencontrant son ancienne bonne.

—Hé bien! Mélanie, j'espère que vos gages sont plus élevés dans votre nouvelle place?...

La bonne. — Non, madame... je travaille pour rien à présent... je suis mariée!...

Deux pochards déambulent de zinc en zinc.

L'un d'eux, plus raisonnable, prêche à son camarade:

—Viens nous-en, tu as assez bu comme ça.

—Assez bu, moi? dit l'autre en se redressant d'un air digne. Moi, ma vieille je peux avoir quelquefois trop bu, mais jamais assez!

Un professeur de droit vient d'épouser une veuve riche, mais un peu mûre. Le lendemain, il ouvre par hasard son cours par ces mots:

—Le sujet, messieurs, dans lequel nous venons d'entrer n'est ni bien neuf, ni bien attrayant.

Un tel fou rire s'empara aussitôt de toute l'assistance que le professeur fut obligé de descendre de chaire et ne put reprendre son cours ce jour-là.

Un de nos snobs du mécénat courant, vient de faire l'acquisition d'un tableau.

—Vous allez mettre votre signature? dit-il au peintre.

—Mais certainement, répond l'artiste.

—Et il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'elle doit être authentique!

Le ménage Chalumeau, très étroitement logé, réclame en vain depuis longtemps des réparations. Le propriétaire ne veut rien entendre.

—Je crois, bobonne, dit Chalumeau, que nous serons obligés de faire coller à nos frais du papier neuf sur l'ancien.

—C'est ça! pour rapetisser encore les pièces!...

Naïvetés

Dis, maman, le déluge, c'est vieux?

—Oh! très vieux, très vieux!

—Alors, grand'mère y était?

Un avare à son médecin

—Comment, docteur, ai-je pu vivre trois semaines sans manger?

—La fièvre nourrit, répond le docteur.

—Bien vrai? ne pourrait-on pas en donner à mes domestiques?

Posthume

Papa, qu'est-ce que c'est donc qu'un ouvrage posthume?

—Mon fils, c'est un ouvrage que l'auteur publie après sa mort.

Mousses

—Pourquoi les marins font-ils tant de cas du vin de Champagne.

—Parce que c'est le vin qui produit le plus de mousse.

Naïveté

On recommandait à une dame malade de boire de l'eau de sedlitz, et on lui disait: "Il n'y a que le premier verre qui coûte à boire".

—Eh bien! dit la malade, je ne prendrai que le second".



—Dire que je vais, pour la première fois, assister à la réception d'un académicien!... Je n'en ai pas dormi de la nuit!

—Rassurez-vous, belle dame; vous allez pouvoir vous rattraper!

Une pendule bruyante

On parle d'une pendule exposée à l'exposition de Paris, qui tire un coup de pistolet toutes les heures.

—C'est pour tuer le temps probablement!

On cause peinture chez Calino

Ce qu'il y a de plus ennuyeux, dit un jeune peintre, c'est le vernissage!

—Ah! je crois bien, fait le bon gâteux.

—Tiens! vous peignez aussi! lui demande-t-on.

—Non, mais je vois ça rien que pour les souliers!

—Mais enfin, disait une dame à son mari qui critiquait sa toilette, que peut connaître un homme aux vêtements de sa femme?

Le mari d'une voix creuse:

—Le prix, madame!

Un mendiant comparait en police correctionnelle sous la prévention de délit pour vagabondage.

—Alors, lui dit le juge, vous ne faites rien?

—Pardon! pardon! je fais l'aveugle.



—Vous êtes certain que je suis le premier être vivant qui grimpe sur cette cime?

—Sûrement... il n'y est monté qu'une voiture automobile avant vous.

Joueur

—Quatre joueurs ont joué toute une nuit dans une société, disait-on à une dame, et le matin chaque joueur avait gagné dix francs. La dame ne pouvait comprendre un tel fait pourtant bien simple; les quatre joueurs étaient quatre joueurs de violon.

Entre chasseurs

—Votre chien est superbe; c'est un St Germain, n'est-ce pas?

—Oui et de pure race.

—Rapporte-t-il?

—Certainement!... Je l'avais perdu l'été dernier, et il a rapporté cent francs à un paysan qui me l'a ramené.

Madame Prudhomme s'aperçoit que la redingote de son mari est pleine de taches.

—Je vais nettoyer ça, lui dit-elle; dans quelques instants il n'y paraîtra plus.

—Avec quoi?

—Avec du bois de Panama, parbleu!

Et Prudhomme, très digne:

—Pour me compromettre, alors?

LES CADEAUX UTILES sont toujours appréciés

POUR MADAME

Une balayeuse de Tapis Bissels, la plus perfectionnée, prix... \$3.00

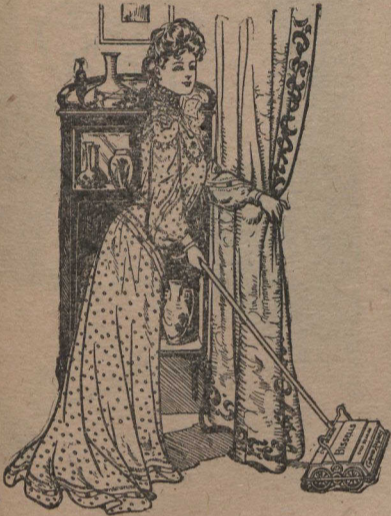
Une douzaine de couteaux de table en argent, \$2.00 \$3.00 et \$5.00

Une douzaine de cuillers à soupe à dessert et à thé, \$3.00, \$5.00 et \$6.50

Une Théière ou une Cafetière en cuivre nickelé, prix... \$1.25 à \$7.00

Une machine à hacher les viandes et les légumes, prix \$1.50 à \$4.50

Moules français, pour gelées, pour gâteaux, pour pâtés etc., prix... 25c à \$4.00



POUR MONSIEUR

Un rasoir de Sûreté Star, prix \$2.00

Un service de Sûreté Star complet, avec cuir spécial et machine à repasser, en boîte de luxe, prix... \$5.00 à \$16.00

Un rasoir Carbo Magnetic avec manche de fantaisie... \$2.00 à \$2.75

Un miroir ajustable pour se raser confortablement, prix... \$2.00

Canifs en nacre de perle, un grand choix, genres nouveaux, prix... 50c à \$5.50

Une foule d'autres articles pour cadeaux qui joignent l'utile à l'agréable.

L. J. A. Surveyer,

IMPORTATEUR EN FERRONNERIE

52, Boulevard Saint-Laurent

2e porte de la rue Craig

MONTREAL

Madame,

SI Vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer, quelque soit la condition de l'article, je lui donnerai sa couleur primitive ainsi que tout l'éclat du neuf.

Spécialité de Teintures de Soiries et Rideaux

NETTOYAGE A SEC PERFECTIONNE . . .

A. F. DECHAUX

No 62, rue Ste-Catherine E

Tel. Bell Est 51

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adresse: B. P. 7, St Sauveur, Québec, Canada.

POUR RIRE

Le ménage Calino

Monsieur — Rien de nouveau dans le journal?

Madame — Je suis en train de lire les "naissances" pour voir s'il est venu au monde quelqu'un que je connais.

Je ne sais si je me trompe, docteur, mais il me semble que je perds la mémoire.

—Cela est certain pour moi, car vous oubliez depuis longtemps de régler ma note.

Monsieur veut être fixé sur le temps probable; il appelle sa bonne:

- Clémentine!
—Oui, monsieur.
—Le baromètre a-t-il baissé?
—Oui, Monsieur.
—De combien de degrés?
—Ah! monsieur.
—De combien de degrés?
—De tout l'escalier... Je l'ai laissé tomber dans la cour!

—Devant un poivrot, on parlait de tous les calculs que dut faire Galilée pour arriver à démontrer la rotation de la terre.

—Un imbécile, ce Galilée! murmura le bon ivrogne. Tant de calculs pour savoir que la terre tourne? Une bonne bouteille, et j'en suis tout de suite convaincu, moi!

X... est criblé de dettes. Dernièrement, un de ses créanciers, dans un accès de générosité, lui écrit:

"Voici trois ans que vous me devez mille piastres. Je vais vous faire une proposition. Payez-moi tout de suite, et je vous fais une réduction de 50 p. c."

X... lui répond par le courrier suivant: "Quoique votre proposition soit très acceptable, je vous en ferai une autre. Attendez encore trois ans, et nous serons quittes."

Taupin a dîné chez la marquise Z... On est à la fin du repas. Taupin est un peu gris. La conversation roule sur les luttes, les hercules, la force physique, etc. Soudain Taupin se lève et se met à faire des tours de force avec sa chaise. Vainement il essaye de la mettre à bras tendu.

Dans un faux mouvement, la chaise dégringole sur la tête de sa voisine; heureusement, le chignon amortit le choc. Alors, Taupin, en manière d'excuse: —Ben vrai, v'savez, baronne, vous avez la "cafetière" solide!

Quelle est la note de musique la plus faible au point de vue de la constitution? C'est le "fa" bémol, puisqu'il "vaut mi" toujours!



Chez le brocanteur

L'amateur, méfiant — Alors vous me dites que cette glace est bien réellement une glace de Venise? Le marchand, persuasif. — Vous le voyez bien, Monsieur puisqu'elle gondole!...

Au petit collège

—Rappelez-vous, élève Toto, que l'adjectif et le verbe ne s'accordent jamais ensemble.

Ah!... alors, c'est comme papa et maman.

Dans le cabinet du président du tribunal, deux époux sont cités en conciliation.

—Voyons, madame, dit le président, lorsque votre mari vous a épousé, il vous aimait.

—Oh! oui, monsieur, et je vous assure que son cœur battait fort.

—Et maintenant? —Maintenant, c'est sa canne.

A la campagne: —Alors, votre vache est malade?

—Oui... ne m'en parlez pas... c'est bien ennuyeux pour les enfants et pour nous tous... Depuis deux jours, je suis obligé d'envoyer vendre tout le lait à la ville!

Un gardien de la paix arrête un désespéré au moment où il enjambe un parapet pour se jeter dans la Seine.

—Alors, on n'a même pas le droit de se noyer? proteste le malheureux.

—Si, répond l'agent, mais à domicile... pas sur la voie publique!

Un bohème qui attend une invraisemblable lettre chargée guette, du haut de sa mansarde, l'arrivée du facteur.

L'homme des postes paraît enfin, mais il n'est porteur d'aucun mandat à l'adresse du pauvre hère qui murmure avec découragement en refermant sa fenêtre:

—Décidément, il n'y a qu'à moi que ces choses-là... n'arrivent pas!

Kelfumiste à un frère. Hier, après avoir longtemps réfléchi, il lui soumet ce calcul: —Suppose que nous nous marions tous deux; cela ferait dix personnes de plus se tutoyant.

—C'est bien simple, toi et ta femme, deux; moi et ma femme, quatre; ta femme et moi, six; ma femme et toi, huit; et nos deux femmes, dix.

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

—Vous devez avoir joliment eu peur? dit quelqu'un.

—Peur, oui, sans doute, mais la terre tremblait encore plus que nous!

Les enseignes

Lu au-dessus de la porte d'un cabaret: Vin blanc nouveau bon pour les huitres. C'est extrêmement flatteur pour les clients.

Et cette autre, recueillie sur la devanture d'un magasin d'habillements: N'allez pas vous faire voler ailleurs: Venez ici!

Les fins d'histoires

—Chose est tombé d'une échelle de 30 pieds et il ne s'est pas fait le moindre mal.

—C'est impossible à croire. —Attendez!... c'est du premier échelon seulement qui est tombé!



Soirée musicale

—Aimez-vous le piano, cher vicomte?

—Mon Dieu, baronne, comme "scie" comme ça!

Souffrez-vous du Catarrhe?

Apprenez comment vous en guérir.

Avez-vous des gargouillements dans le fond de la gorge? Votre nez est-il bouché et éprouvez-vous une sensation désagréable dans la tête? Vous mouchez-vous beaucoup? Votre haleine est-elle fétide et dégoûtante? Alors vous avez le Catarrhe et si vous ne l'enrayez, il pourrait bientôt avoir gâté et empoisonné toutes les parties de votre système.



Où commence le catarrhe

N'ayez pas le Catarrhe — c'est une terrible maladie. Ce qui est pire encore, il est toujours dangereux qu'il amène la Consommation. Le Catarrhe, une fois qu'il a atteint les poumons, détermine en Consommation. Alors il est TROP TARD pour essayer de le guérir.

Guérissez votre Catarrhe dès maintenant, absolument et permanently. Le docteur Sproule, le grand spécialiste du Catarrhe, est prêt à vous aider, vous n'avez qu'à le lui demander. Écrivez lui, dites lui tous vos malaises et il vous donnera

Une consultation gratuite

vous enseignant comment vous guérir. Il diagnostiquera soigneusement votre cas sans vous demander un sou et vous dira ce que vous devez faire. N'hésitez pas — acceptez cette offre aujourd'hui. Répondez oui ou non au questionnaire, écrivez votre nom et votre adresse en entier sur les lignes pointillées, détachez le Coupon de Consultation Gratuite et adressez-le à "Sproule, Spécialiste du Catarrhe, 409 Trade Building, Boston."

Coupon de Consultation Médicale Gratuite

Votre haleine est-elle forte? Vous enrhumiez-vous facilement? Votre nez est-il obstrué? Crachez-vous souvent? Avez-vous de mauvais goûts à la bouche le matin? Votre tête est-elle lourde? Sentez-vous des titillations à la gorge? Mouchez-vous désagréablement? Est-ce qu'il vous descend dans la gorge du mucus provenant du nez?

NOM.....

ADRESSE.....

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE 87, rue St-Christophe MONTREAL LTEE



DIAMANTS

Notre maison est reconnue comme celle qui offre les plus beaux diamants aux prix les plus raisonnables. Vous êtes sûrs de ce que vous achetez d'une "Maison de confiance."

MARCISSÉ BEAUDRY & FILS JOUILLERS, HORLOGERS, OPTICIENS 212, rue St-Laurent, MONTREAL

POUR NOS JEUNES AMIS

AI-JE REVE ?

(Compliment pour le Jour de l'An)

Mon papa chéri, pendant la nuit sombre, J'ai cru voir briller comme une lueur, Sur mon petit lit se pencher une ombre; Pour crier, la voix manque à ma frayeur.

Mais je sens au front la douce caresse Qui, chaque matin, berce ma paresse. Et, légèrement, on me soulevait; Je montais au ciel... Bien sûr, j'ai rêvé!

Une voix disait, près de mon oreille: "Dors, ô mon amour, cher enfant; Après cette année une autre pareille, Puis d'autres encore; dors, tendre agnelet. Pour tisser tes jours, ô ma Toute-joie, Que l'or le plus pur se croise à la soie..." Ce songe... comment s'est-il achevé?... Maman, dis-le moi... Bien sûr, j'ai rêvé!

Papa, tu souris?... et Mémère pleure?... C'est vous qui venez, si légers, sans bruit, Poser sur mon front, que la lèvre effleure, Un tiède baiser quand sonnait minuit. C'était mon papa, maman elle-même!... Que vous êtes bons, et que je vous aime! C'est vous qui venez à mon blanc chevet, Oh! papa, maman... Je n'ai pas rêvé!

A. J. VERRIER.

Billy s'arrêta, et regarda son ennemi accroché aux épines. Il avait l'air d'un diable, et il semblait rire.

Georges fit tout son possible pour se dégager; mais plus il faisait d'efforts, plus il s'empêtrait. Il prit le parti de rester tranquille. Et Billy, qui voulait seulement lui faire peur, sans lui faire du mal, resta aussi tranquille. Il se contentait de monter la garde, pour empêcher Georges de partir.

III

C'était justement l'heure du déjeuner; et Georges savait que ses parents avaient acheté pour le dessert un excellent gâteau. Billy, qui paraissait ne pas avoir faim, restait toujours là.

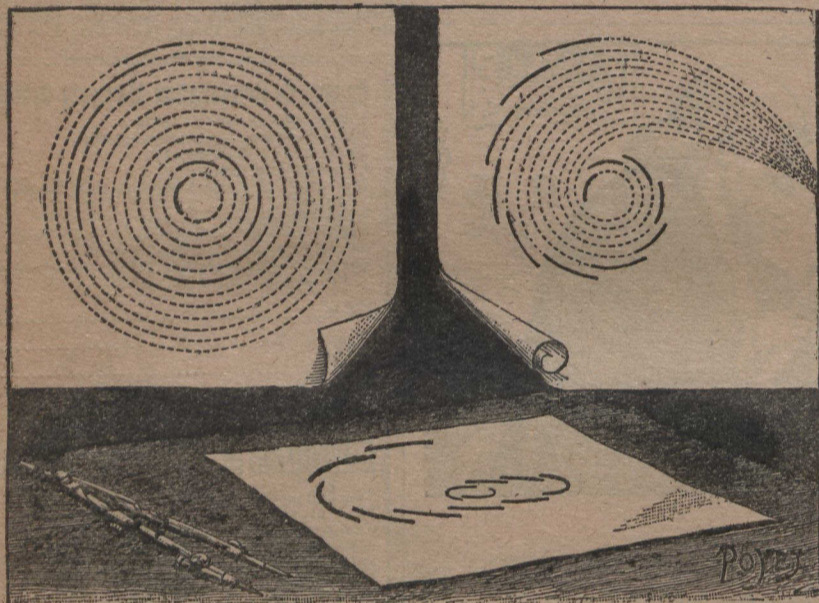
Bien du temps se passa encore. Et maintenant la cloche de l'école allait bientôt sonner. Déjà on voyait passer les autres petits garçons, qui se rendaient en classe.

Et au moment même où la cloche sonna, Billy trouva que la punition avait assez duré, et il s'en alla.

IV

Georges n'avait pas mangé. Il arriva en retard à l'école, et il fut puni. Ce qui l'ennuyait plus que tout le reste, c'est qu'il était persuadé que le bouc s'était moqué de

RECREATION



Les Arcs convergents

Décrivez, avec un compas et un crayon, une série de cercles concentriques, mais en ne faisant appuyer le crayon que sur une partie de chaque cercle, de façon à obtenir des arcs de cercle qui semblent mis les uns au bout des autres, mais sur des cercles différents.

En regardant un dessin de ce genre, il vous semble, comme l'indiquent les lignes pointillées de notre figure de droite, que si vous prolongiez ces arcs, tous du même côté, ils viendraient se réunir en un même point. Cette illusion d'optique, très curieuse, est d'autant plus forte que le dessin aura été tracé à une échelle plus grande. Pour la rectifier aux yeux des spectateurs, il vous faudra reprendre le compas et terminer entièrement chaque cercle, comme le montre le tracé en pointillé de la figure de gauche; le public verra alors que tous ces arcs étaient bien parallèles et non convergents.

LE BOUC ET L'ENFANT

I

Billy était un joli bouc. (Vous savez que monsieur le bouc est le mari de madame la chèvre). Il était si gentil, ce petit bouc, avec sa barbiche naissante, qu'on le laissait se promener en liberté à travers le village.

Tous les enfants l'aimaient, car il était caressant et très doux. Il fallait vraiment qu'il fût bien tourmenté pour se montrer méchant.

Pourtant il y avait un petit garçon, nommé Georges, qui ne pouvait pas rencontrer Billy sans lui donner un coup de bâton ou lui lancer une pierre. Et il avait l'adresse de se sauver à temps pour ne pas recevoir un ou deux coups de cornes, pour sa punition.

Pauvre Billy!... il avait beau faire! On aurait dit que son ennemi était protégé par une fée ou par un enchanteur.

II

Or il arriva, un matin, à l'heure de la sortie de l'école, que Georges trouva Billy qui dormait tranquillement à l'ombre d'un noyer. Le mauvais enfant s'approcha, et frappa le bouc, selon son habitude. Mais cette fois, il avait mal pris ses précautions, et tout à coup il vit à deux pas de lui les cornes de l'animal.

Son seul moyen de fuir était de sauter par-dessus une haie d'épines, qui était près de là. Il prit si mal son élan qu'au lieu de tomber de l'autre côté de la haie, il s'enfonça dedans.

lui. Et puis le gâteau, le bon gâteau du dessert lui avait passé devant le nez!

Cela lui fit faire des réflexions, et il se corrigea. Jamais plus il ne frappa Billy. Il finit même par lui apporter un morceau de biscuit et par le caresser.

DEVINETTES

No 92

Combien de côtés a un pâté carré?

No 93

Pourquoi le vin de Champagne ne faisait-il jamais mal en Amérique autrefois?

No 94

Pourquoi le vin de Bordeaux ferait-il un mauvais layetier emballer?

No 95

Où trouve-t-on le plus grand nombre d'épiciers?

Solution des devinettes publiées dans le No 1182 de l'Album Universel

No 88 — Parce que ceux-ci ont toujours le verre à la main.

No 89 — Ce sont les hivers chauds, parce qu'il n'y a point de glace.

No 90 — Parce qu'au fort de la tempête, il faut toujours un peu plier.

No 91 — Ce sont les forts détachés.

CADEAUX POUR MUSICIENS

Les amateurs de musique sont invités à venir voir mon assortiment complet d'instruments de musique des meilleures maisons d'Europe et d'Amérique.



Pupitres en fer - - - 75c.
Pupitres nickelés, \$1.50 à \$2.50
Porte-musique, - - de \$1.00
Métronomie Maëtzl, de \$3.00

de Manufacture Française

MUSIQUE EN FEUILLE, une spécialité

FOURNISSEURS DES MAISONS D'EDUCATION

Seul agent pour Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jérôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris, etc.

ATTENTION SPECIALE aux COMMANDES PAR LA POSTE.

Violons, - - de \$3.00 en montant
Mandolines, - " 3.00 "
Guitares, - - " 6.00 "
Cornets, - - " 10.00 "

Autres Instruments à des prix proportionnellement bas

REPARATIONS DE TOUS GENRES

Edmond Hardy

38, Notre-Dame Ouest

TEL. MAIN 2446

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

GRATIS — Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE

CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 56 POUCHES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York, en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en marbre noir, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de soie. Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connaître rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellence contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion, le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la maladie des reins, le catarrhe et les faiblesses particulières aux femmes, parfait novateur des forces vitales), nous désirons quelques agents sérieux dans chaque localité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent — Nous nous fions à vous. Envoyez seulement que votre nom et votre adresse et venez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte, et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Chaque client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'argent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MATURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.

La princesse aimée

CONTE POUR LES
PETITS

Il était, une fois (telle est du conte la formule consacrée), une jeune princesse si bonne, si bonne, que tout le monde l'adorait et qu'à la cour du roi son père on ne l'appelait plus que la princesse Aimée. La reine était morte peu de temps après la naissance de sa fille, et la fée Aurore, qui faisait à la cour de fréquentes visites, avait promis de veiller sur la jeune princesse; celle-ci était donc en bonnes mains. Sa marraine lui avait fait don d'un petit char, formé d'une conque de nacre, et traîné par des gazelles. Chaque matin, Aimée montait dans son char léger, s'asseyait sur les coussins moelleux, et partait visiter les pauvres de son royaume. Le roi, qui était très riche et très puissant, lui permettait de leur donner beaucoup d'or; la jeune princesse distribuait ses aumônes avec tant de grâce qu'elle faisait plaisir à voir. Les courtisans, dans ce pays-là comme en tant d'autres, flattaient leur souverain et leur souveraine; ils vantaient les charmes de la petite princesse; en effet, la beauté d'Aimée n'avait égale que la finesse de son esprit et la bonté de son coeur; ses cheveux bouclés étaient blonds comme les épis mûrs, ses grands yeux bleus plus brillants que des saphirs, ses joues fraîches comme les roses naissantes; et quand ses lèvres s'entr'ouvraient dans le sourire, laissant voir ses dents de perle, rien n'était si charmant que son coquet visage.

Aimée aurait pu prêter l'oreille aux compliments qu'on lui adressait sans cesse, mais elle n'était point vaine comme bien des jeunes filles et ne s'en souciait aucunement; les princesses portent d'ordinaire des bijoux enrichis de pierreries, des costumes pompeux. Aimée, à part les jours de cérémonie où le roi assemblait ses ministres et qu'elle siégeait sur le trône avec son père, était vêtue d'une simple robe de gaze blanche qu'elle ornait de petites violettes ou de marguerites des champs. La princesse Aimée avait une jolie colombe au plumage couleur de neige qui portait ses messages à la fée Aurore; le télégraphe n'existait pas encore; du reste, il n'en était nul besoin pour Aimée, sa jolie colombe allait si vite...

Vous allez dire peut-être, mes enfants, que ça ne lui était pas difficile d'être bonne à la petite princesse, chacun lui obéissait, voilà une objection difficile à réfuter! Supposez-vous, mes enfants, dans une situation semblable à celle d'Aimée, vous auriez bien souvent des fantaisies, sinon blâmables, du moins passablement extravagantes. Aimée en avait sans doute aussi de temps à autre, mais elle se disait que si elle souhaitait toujours et demandait sans cesse on n'oserait pas lui refuser, et que ce serait très mal à elle de fatiguer son entourage par ses caprices, alors elle y renonçait; pour cela il fallait qu'elle fit des efforts, vous voyez donc que ce ne lui était pas si facile d'être bonne.

A cette époque, il y avait à la cour du roi un homme venant on ne sait d'où, qui, à force d'intrigues, était parvenu à devenir premier ministre, et à qui on avait donné le surnom de marquis Noir parce qu'il était toujours uniformément vêtu de velours noir. Un homme d'esprit, dont je ne me rappelle plus le nom, a dit: "que la politique est pour beaucoup l'art de se faire des revenus sans mise de fonds"; cela, vous ne le comprenez sans doute pas encore, mes enfants, mais c'est comme ça dans notre beau pays de France et c'était déjà ainsi au pays dont je vous parle, car le marquis Noir qui était arrivé à la cour sans sou ni maille, ayant, grâce à ses habiles manoeuvres, réussi à capter les bonnes grâces du roi, trouvait de quoi vivre en grand seigneur. Le favori qui avait plein pouvoir sur son maître, puissant, admiré, songeait à part lui qu'un autre pourrait venir le supplanter, et que l'édifice de sa fortune si péniblement élevé serait soudainement détruit; cette pensée, lorsqu'il s'y arrêtait, le remplissait de trouble; il chercha tous les moyens de se donner une puissance que personne ne pût lui ravir. Peut-être vous demandez-vous, mes enfants, pourquoi je vous entretiens si longtemps de ce soi-disant marquis Noir? C'est que son histoire est liée intimement à celle de la petite princesse. Le marquis Noir, vous disais-je, aspirait à une position dans laquelle il n'eût plus rien à redouter, or, voici à quoi aboutirent toutes ses réflexions. Il était jeune encore, trente ans à peine, il avait une belle tournure, un visage aux traits réguliers, de l'élégance et du savoir, il pensa qu'avec ces qualités il pourrait se faire accepter comme gendre par le roi; ce n'était pas trop mal imaginé, n'est-ce pas? Il s'agissait de mettre ce projet à exécution; en conséquence, le marquis Noir se mit à l'oeuvre; par ce, les adroites insinuations il sut persuader au roi qui avait un caractère faible, qu'en donnant un époux à sa fille il se donnerait à lui-même un aide qui partagerait avec lui les soucis qu'entraîne le gouvernement d'un royaume; il fit à son maître mille protes-

tations de dévouement, puis, à la fin, un jour qu'il crut le moment propice, il demanda directement au roi la main de la jeune princesse.

Le roi, qui aimait tendrement sa fille et ne voulait que son bonheur, répondit qu'il consentait à cette union si Aimée n'y voyait pas d'obstacle. Celle-ci interrogée à ce sujet, déclara qu'elle ne se prononcerait qu'après avoir consulté la fée Aurore, et partit aussitôt pour le palais de sa marraine. La jeune fille avait toujours eu pour le marquis Noir une antipathie irraisonnée; de plus, dans le regard de cet homme elle lisait la duplicité, dans ses paroles, elle ne rencontrait pas la franchise; Aimée aurait souhaité, à tout prix, éviter cet odieux mariage, mais elle craignait de faire de la peine au roi qui semblait le désirer vivement. Cependant, la jeune princesse, tandis que son carrosse l'emportait vers la résidence de sa marraine, caressait l'espérance que celle-ci saurait mettre fin à son ennui, quand elle aperçut tout à coup, sur le bord du chemin, un malheureux en haillons et tout couvert de plaies. A cette vue, Aimée oublia tout pour le secourir; elle lui parla de sa douce voix, le fit placer auprès d'elle, puis continua sa route le coeur plein de joie d'avoir accompli cette bonne action.

Arrivée auprès de la fée, elle fit connaître le but de sa venue et raconta à sa marraine qu'elle venait de recueillir un malheureux, presque sans vie, la priant de le soulager. La fée Aurore répondit d'abord à Aimée que sa filleule ne pouvait épouser un homme fourbe et dissimulé comme le marquis Noir, qu'elle allait promptement dépêcher un courrier intimant à l'audacieux ministre d'avoir à se désister de ses prétentions. Aimée, satisfaite de cet arrêt, conduisit sa protectrice auprès du mendiant. Celui-ci, qui avait repris ses sens, tressaillit de joie en voyant la fée Aurore: "Bonne fée, lui dit-il, voilà bientôt un an que je suis à votre recherche, je suis le prince Zéphyr, un méchant génie m'a réduit dans cet état, ayez pitié de moi, bonne fée, et me rendez ma première forme." La fée prononça des paroles mystérieuses, en étendant par trois fois sa baguette d'or sur la tête du prince; immédiatement, le malheureux disparut faisant place à un jeune homme resplendissant de jeunesse et de beauté qui exprima toute sa reconnaissance à la fée et remercia la princesse dans les termes les plus courtois. La fée Aurore proposa ensuite au prince Zéphyr et à sa filleule de séjourner quelque temps dans son palais, ce que tous deux acceptèrent. En leur honneur, la fée donna des fêtes brillantes auxquelles on convia toutes les personnes illustres de la contrée; peu de temps après, le prince, charmé des grâces et du bon coeur de la princesse Aimée, lui offrit de partager sa couronne, elle y consentit à la grande joie du roi et de la fée Aurore, qui n'avait pu voir le jeune prince sans apprécier ses nombreuses qualités. Les noces furent célébrées en grande pompe au palais de la fée et l'on fit largesse à tous les infortunés du royaume qui combèrent de bénédictions le prince Zéphyr et la princesse Aimée. Quant au marquis Noir, furieux d'avoir été éconduit, il quitta la cour, emportant avec lui de grandes richesses et se retira dans une province éloignée où il se fit détester de tous. Quelque temps plus tard, on apprit qu'un duel avait mis fin à ses jours; sa mort n'excita pas un regret, car les méchants on ne les aime point. Soyez bons, mes enfants; car, retenez-le bien, ce n'est que la vertu qui donne le vrai bonheur.

RAPHAEL.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 1er décembre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire — Général Bourelly: De la réforme de la justice militaire en temps de paix. E. Le Canuet: Le parti républicain et l'Eglise avant 1870. Henry Bordeaux: Les Charmettes. Maurice Prax: Nouvelle: L'idiot. Jules Bertaut: Les livres nouveaux. François de Nion: Roman: Histoire d'Aurore de Moncontour, VII. Per-vinquier: Chronique scientifique: Après la catastrophe du "Lutin". Ch. Levif: Les idées au théâtre: "Les Mouettes" de Paul Adam. Les faits de la semaine. Les miettes de la vie. La revue des revues françaises et étrangères. La vie sportive. La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Napoléon III. Correspondance inédite, publiée par le comte Fleury; Les progrès de la télégraphie sans fil, par le professeur Branly.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 20 francs par an au lieu de 25, payables en deux semestres de 10 frs.

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Notre assortiment de fourrures n'est pas le plus grand, mais nos prix sont justes.

Casques P. L., \$5.00 à \$15.00.

Collets, \$7.00 à \$20.00.

Gantelets, \$7.00 à \$25.00.

Casquettes Hockey SPECIALES pour toute la gente écolière et membres de clubs, 50c chacune.

Jerseys et sweaters vendus à des prix de club.

Sous-vêtements pour Hommes

Nous avons un grand assortiment de sous-vêtements dans les produits Anglais, Ecosseis et Canadiens, nos prix sont très raisonnables.

Nous offrons actuellement un lot de sous-vêtements en Laine Naturelle Anglaise, ne rétrécissant pas, valeur régulière de \$2.25, pour \$1.50 chacun.

Demi-bas, tricot irlandais, à 25c la paire.

Département des Valises et Sacs

Un cadeau de Noël très acceptable.

Nous avons un grand assortiment de valises pour complets et sacs; prix: \$16.00 à \$150.00.

Département des Machines à Coudre

Un Cadeau convenable pour Noël et le Jour de l'An

Petite machine à mains pour les enfants, \$1.50 et \$3.00.

Une plus grande pour \$8.00.

Machine à mains parfaite sous tous les rapports d'après le modèle Wilcox & Gibbs; point fermé et machine sur base en fer, prix \$14.00, avec base en bois et couvercle, \$17.00, avec instruments en acier, au grand complet.

New Leader sur pied, prix \$22.00.

New Leader, avec tête qui se penche, prix \$25.00.

Quelque chose de neuf dans la ligne de machine à Coudre Combinée, une table de Librairie et une Machine à Coudre; quand on ne se sert pas de la machine, la tête, le fil et la roue sont complètement cachés, et vous avez une très jolie Table à Cartes.

Le Clavigraphe Blickensderfer

L'unique machine qui soit transportable.

Le No. 5, \$40.00, pesant 5 livres.

Le No. 7, \$55.00, pesant 7 livres.

Un Remington, No. 6, garanti être en condition de première classe, pour \$45.00.

Nouveautés dans les Mouchoirs de Noël

Mouchoirs en Toile Irlandaise avec ourlet de ¼ pouce, depuis \$1.10 à \$8.50 la douzaine.

Mouchoirs à Initiales, à \$3.00 la douzaine.

Grande variété de mouchoirs en toile brodée avec ourlet.

Grand assortiment de mouchoirs brodés à la main.

Mouchoirs en véritable dentelle Matlese.

Mouchoirs en véritable valencienne.

Grand assortiment de mouchoirs en dentelle Pointe de Gemmes.

Dernières nouveautés dans les mouchoirs Duchesse et Rose Point.

5 pour cent de réduction pour les achats au comptant, et attention spéciale aux commandes envoyées par la poste.

Henry Morgan & Co., Ltd

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

Les Extraits Culinaires DE **Jonas**



Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ÉCONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.

La Chanson du Pauvre

— J'avais douze ans, commença notre vieux professeur de musique Frantz Hirtemann, lorsque je devins l'élève du célèbre violoniste Wilhem Rosarius — et du même coup son domestique.

Cela vous fait sourire?

Sachez donc que si maître Rosarius était le plus grand musicien de l'Alsace, il en était bien aussi le plus avare. Pas un air de son violon, pas une note de sa musique — car il était aussi compositeur — qui ne lui rapportât quelque argent. Rien pour rien, telle aurait pu être sa devise.

Or, nous n'étions pas riches à la maison. Mon père jouait de la clarinette dans les bals le dimanche, et travaillait le reste de la semaine, de son métier de sabotier. Il aurait voulu faire de moi un simple ménager de village. Mais il paraît que j'avais de telles dispositions pour la musique, qu'il eut le scrupule d'entraver ce qu'on appelait "ma vocation". Aussi ne pouvant payer les leçons de maître Rosarius, il consentit, non sans peine, à me laisser devenir son valet, en retour de ses enseignements.

Ma nouvelle existence n'était pas toujours agréable.

Maître Rosarius était très matinal, et je devais être levé bien avant lui, pour qu'à son réveil il put trouver ses habits soigneusement brossés et ses souliers reluisants. Puis il me fallait allumer le feu, balayer, fourbir, moucher les lampes, que sais-je encore.

Mais aussi quand venait l'heure de la leçon, quelle revanche! Dès que j'avais le violon entre les mains, j'oubliais tout. J'étais seulement l'élève de maître Rosarius et le domestique me semblait être un autre Frantz.

Ainsi passait le temps.

Un jour d'hiver assis à sa table de travail, maître Rosarius composait un morceau de musique. Il chantonnait, battait la mesure avec sa plume; puis, dès qu'une phrase musicale était de son goût, rapidement il l'écrivait.

Il était dans tout le feu de l'improvisation lorsqu'on frappa à la porte de la maison.

— Bon, fit-il en grommelant, qui vient encore me déranger? Va donc voir, Frantz. C'était Madame la Bourgmestre.

Aussitôt empressé, maître Rosarius se confondit en salutations.

— Je vous importune peut-être, fit la visiteuse.

— Au contraire, Madame la Bourgmestre, répondit Rosarius avec le plus gracieux de ses sourires.

— Si, si, continua-t-elle. Vos instants sont précieux et je vais vous dire en deux mots ce qui m'amène.

Voici: l'hiver est très rude; les pauvres gens — hélas! ils sont nombreux — souffrent beaucoup. Plusieurs dames de la ville et moi-même avons déjà essayé de soulager quelques misères. Mais nos ressources sont minimes, et nous n'avons pu parer à tout.

A ce préambule, maître Rosarius avait dressé l'oreille.

— Nous avons donc pris le parti, continua Madame la Bourgmestre, de nous adresser aux personnes aisées et charitables de la ville pour les prier de nous aider, et je suis venue, Monsieur Rosarius, vous demander votre obole pour nos pauvres.

Maître Rosarius était devenu subitement grave.

— Hélas! Madame, fit-il d'un air contrit, je suis bien pauvre moi-même. Je suis vieux, j'ai besoin de soins et je suis à peine. Les éditeurs ne veulent plus de ma musique démodée...

— Alors, interrompit Madame la Bourgmestre.

— Alors, Madame, ce que je pourrais vous donner, tout en me privant beaucoup, croyez-le, serait si peu de chose que... que j'aime mieux... qu'il est préférable que je ne vous donne rien.

— Mon Dieu, reprit ironiquement Madame la Bourgmestre, je n'oserais pas vous proposer de vous mettre sur la liste de nos pauvres...

— Oh! Madame, je ne demande pas cela, répliqua maître Rosarius avec une feinte bonhomie.

Le vilain ladre, pensais-je en reconduisant Madame la Bourgmestre. Et dire que l'éditeur Ullmann a remis hier à mon maître cent marks pour un "concerto", et que cet argent était là dans son bureau, sous sa main.

Alors, je ne sais comment j'osai:

— Madame la Bourgmestre, fis-je, accepteriez-vous la petite offrande que je pourrais vous faire?


— Certainement, mon ami, me répondit-elle avec bonté.

J'étais au comble de la joie. J'avais dans une bourse quelques marks que mon père m'avait donnés pour mes menues dépenses, je courus les chercher et je les glissai dans la main de la quêtuse.

Quant je me retournai après avoir salué une dernière fois Madame la Bourgmestre, j'aperçus maître Rosarius sur la porte du salon.

— Frantz, que viens-tu de faire? me dit-il.

LA 'LOTION PERSIENNE'



est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irrptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousseurs et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE **Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE **RACSO**

Le contenu d'un paquet de **5 cts** suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

Votre Buste



Développé de 2 pouces dans un mois avec le **BUSTINOL**

du Dr. SIMON de Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: L. Après et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

Clubs de Hockey

ASSORTIMENT COMPLET

Hockey, Patins et Chaussures

Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS

Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
Patins de 50c à \$5.00 la paire.
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPECIAL — Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue.

A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est

Belle Montre Gratis



Une montre en or solide pour Monsieur ou pour Dame coûte de \$25 à \$50. Ne dépensez pas votre argent inutilement. Si vous désirez une Montre pour tenir le temps qui sera égale à n'importe quelle Montre en or solide, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement et convenez de vendre 10 boîtes, seulement à 25c la boîte des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin qui sont un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les dérangements d'estomac, maux de tête, constipation, désordres nerveux, rhumatisme, maladies particulières aux femmes, laxatif doux, puissant tonique parfait rénovateur des forces. Elles se vendent facilement. Ne manquez pas cette grande chance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons les 10 boîtes, franco, par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.50 et nous vous enverrons une Montre

POUR DAME OU POUR MONSIEUR

la journée même de la réception de l'argent. Nous donnons ces montres pour faire connaître nos Remèdes rapidement, et tout ce que nous vous demandons, quand vous recevrez la montre, c'est de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de nos montres et en sont plus qu'enchantées. C'est une grande occasion d'obtenir une belle MONTRE sans avoir à déboursier un sou. Faites demander nos pilules aujourd'hui.

DR. MATORIN MEDICINE CO.,
Watch Dept., 65, TORONTO, ONT.

Confus de cette leçon que je venais de donner involontairement à mon maître, je balbutiai des excuses embrouillées.

— Ne cherche pas à te disculper, continua maître Rosarius avec une douceur que je ne lui connaissais pas. Je t'ai vu. Tu m'as montré la laideur de ma conduite.

Tiens, prends cette bourse. Tu as de bonnes jambes et tu auras bientôt rattrapé Madame la Bourgmestre. Tu lui diras que c'est là la modeste aumône de Rosarius repentant.

... Lorsque je revins à la maison, maître Wilhem jouait du violon. Il improvisait, et jamais son inspiration n'avait été plus élevée. C'était d'un rythme pénétrant et doux qui me prenait aux entrailles et me mettait les larmes aux yeux.

J'écoutais dans un silence extasié.

— Maître! maître! m'écriai-je quand il eut fini, vous n'avez jamais fait de plus belle musique.

— Je le crois, Frantz, car jusqu'ici j'ignorais la douceur d'être miséricordieux. Grâce à toi, je comprends maintenant qu'un véritable artiste doit avoir le cœur généreux. Viens, Frantz, viens que je t'embrasse... Et maintenant, continua-t-il après m'avoir longuement serré dans ses bras, au travail; je vais écrire ce que j'ai composé...

— Et comment appellerez-vous ce morceau? demandai-je.

— La "Chanson du Pauvre", répondit gravement maître Rosarius.

Et, de ce jour, conclut gaîment le vieux Frantz Hirtemann, je cessai de brosser les habits et de décroter les chaussures du bon maître Wilhem Rosarius, devenu le bienfaiteur des malheureux.

ARY FABERT.

HEUREUX ENFIN

Son mari ne boit plus. Le remède sans goût "Samaria" l'a guéri.

Cette dame écrit: "Pour le première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer.

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: **THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.**



Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus **Nouveau et de plus Chic**

EN FAIT DE **Merceries** à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

Incandescence par le Pétrole



Le bec Peerless à incandescence par le Pétrole se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile: plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation: une pinte de pétrole en 19 heures. Même intensité que le Gaz à incandescence.

Prix du Bec complet avec verre, manchon et mèche **\$3.00.** Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gaz Light Co. Ltd.
319 Boulevard St-Laurent, MONTREAL

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc

PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux. Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez **L'Antikor Laurence**

En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

UNE PERIODE CRITIQUE

Les femmes intelligentes s'y préparent

Les dangers et les souffrances de cette Période Critique évités par l'emploi du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.



Combien de femmes comprennent que la période la plus critique de la vie d'une femme est le changement de vie et que l'anxiété qu'éprouvent les femmes à l'approche de cette époque n'est pas sans motif?

Si son système est en mauvaise condition ou si elle est prédisposée à l'apoplexie ou à la congestion d'un organe quelconque, c'est probablement à ce moment que le danger deviendra plus imminent, accompagné d'irritations nerveuses, et rendra la vie un fardeau.

Alors, aussi, les cancers et les tumeurs commencent vraisemblablement leur œuvre destructrice. Des symptômes tels que la suffocation, chaleurs, éblouissements, migraines, craintes injustifiées, bourdonnements dans les oreilles, timidité, palpitation de cœur, irrégularité, constipation, appétit capricieux, faiblesse et inquiétude sont promptement remarqués par les femmes intelligentes qui sont près de cette époque de la vie ou un grand changement est sur le point de se produire. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est le plus grand remède pour les femmes au retour de l'âge.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham renforce l'organisme féminin et reconstitue le système nerveux épuisé mieux que n'importe quel autre remède.

Madame Louis Belleau, 17 rue Ramsay, Québec, Qué., écrit:

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a aidé à passer la période du retour de l'âge avec très peu de souffrances et maladie, et je suis heureuse de lui donner mon témoignage, car je considère que c'est le remède que toutes les femmes devraient prendre. Je suis mère de trois enfants et quand j'eus atteint l'âge de cinquante ans ma santé n'était réellement pas trop bonne, et je suis certaine que si je n'avais pas pris votre Composé Végétal je n'aurais pas traversé cette crise sûrement. J'en pris de temps à autre, pendant deux ans et je constate que j'ai maintenant une santé et une force splendides et je me sens plus jeune et mieux qu'il y a dix ans. Gloire à votre remède et puissent toutes les femmes apprendre sa valeur."

Pour conseils spéciaux concernant cette importante période les femmes sont invitées à écrire à Mme Pinkham, Lynn, Mass. Elle est la bru de Lydia E. Pinkham, et pendant vingt-cinq ans elle a donné ses conseils gratuits aux femmes malades. Ses conseils sont gratuits et toujours utiles.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangaisons j'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT
Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité.

Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

Propos du Docteur

Constipation chronique des enfants. — Un moyen de la guérir.

Pour combattre la constipation chronique chez les enfants, on n'ose, généralement avec raison, leur appliquer les traitements utilisés chez les adultes.

C'est ainsi qu'on sait, depuis fort longtemps déjà, que les lavements d'huile d'olive sont excellents, chez les grandes personnes pour combattre le constipation chronique.

Or, on les a essayés chez les nourrissons constipés, à dose moindre évidemment, et ils ont donné de très bons résultats.

Un enfant de deux mois et demi souffrait d'une constipation constante depuis sa naissance; on avait essayé les lavements ordinaires, les légères purgations, même les suppositoires au savon sans grand succès. Or la constipation disparut entièrement après huit jours de lavements à l'huile d'olive, et l'enfant a, depuis, une selle régulière. Ce traitement si simple mérite donc d'être connu de toutes les mères de famille.

La contagion de la scarlatine

Le Dr Aubinière n'a pas assez insisté sur la nécessité absolue de l'isolement complet: voici un cas observé à Constantinople par MM. Remlinger et Osman Nouri: une jeune scarlatineuse est isolée dans un petit pavillon avec un personnel exclusivement attaché à son service. Il semblait que toutes les précautions fussent prises pour que la maladie s'éteignît sur place, lorsqu'une jeune soeur, qui avait été d'abord éloignée, puis était rentrée au domicile paternel, la contracta sans avoir eu aucun contact avec la malade.

On s'aperçut, en cherchant bien, que le chat de la maison avait été l'intermédiaire par ses fréquentes allées et venues. Il avait été oublié dans l'isolement.

Les émotions chez l'homme et les animaux

A l'Institut général psychologique, mon professeur, M. François Franck, membre de l'Académie de médecine, a fait une conférence sur quelques expressions des émotions chez l'homme et chez les animaux.

Il a fait voir tour à tour, par des projections, l'expression émotive de l'homme normal, celle de l'aliéné à l'idée fixe, caractérisée par ce fait que le sujet rend avec énergie, et sans modification, sans mélange, l'impression qu'il éprouve; chez l'enfant, qui réagit un peu à la façon de l'aliéné; chez l'aveugle et chez le sourd-muet. Il a interrogé aussi des acteurs, des animaux, se documentant de la façon la plus variée. L'expérimentation, d'autre part, fait voir que toutes les manifestations extérieures de l'émotivité peuvent être provoquées par l'excitation de parties localisées de l'écorce du cerveau.

La physiologie fait voir aussi — et c'est là un point sur lequel M. François Franck a beaucoup insisté — qu'autant les manifestations extérieures de l'émotion, expressions et jeux de physionomie, attitudes, gestes, etc., sont variées, autant par contre, les modifications profondes, organiques de l'émotion, les modifications dans les fonctions respiratoires, circulatoires, digestives, sécrétoires, etc., sont uniformes. Ceci amène M. François Franck à la critique de la théorie dite physiologique des émotions, dans laquelle l'état cérébral serait subordonné aux variations circulatoires qui le conditionneraient.

L'écorce cérébrale doit être considérée comme une surface sensible qui élaborerait par elle-même les états émotifs et constituerait le point de départ des réactions nombreuses, tant extérieures que profondes, qui leur correspondent.

M. François Franck a encore indiqué les applications pathologiques auxquelles conduit sa manière de voir, en parlant particulièrement des troubles produits sur le cœur par des chocs émotifs.

Du "Journal de la santé".

NOUVEL APPAREIL DE SAUVETAGE

Voici que M. Jack Fochetyn, d'Anvers, vient d'inventer un insubmersible d'un nouveau genre, dont les essais ont été tout à fait décisifs.

Ce nouvel appareil ne ressemble en rien aux ceintures de sauvetage: c'est plutôt une sorte d'oreiller dont l'équipage et les passagers d'un navire peuvent se servir comme tel, ce qui permet de l'avoir toujours à sa portée.

Fixé au corps, il le maintient dans une position verticale, la tête hors de l'eau, quelque agités que soient les flots. Il possède, en outre, de nombreux compartiments où l'on peut emmagasiner: de l'eau potable, une corde, un couteau, des valeurs, du numéraire; de plus, il est muni d'une forte lampe à incandescence, sa puissance de flottabilité est telle qu'une forte déchirure ne pourrait diminuer ses qualités d'insubmersibilité.

L'appareil individuel, qui ne pèse que deux kilos, peut supporter un poids de 90 kilos.

C'est là un invention vraiment pratique. D'après l'"Actualité".

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

John B. Lemay, 68 Daniels st., Fitchburg, Mass., échangera fantaisies, sous enveloppe. — M. Fernand Bobey, 4 rue Brulard, Dijon, Côte d'Or, France. — Mlle L. Gauthier, Mlle R. Gauthier, 990a Cadieux, Montréal, tous genres. — Mlle Arcélia Provost, Box 299, Mittineague, Mass., avec monde entier, correspondance anglaise. — Mlle Olivine Doury, Mittineague, Mass., Box 312, fantaisies et séries seulement, réponse assurée, correspondance française. — Mlle Alma Viens, Mittineague, Mass., Box 268, fantaisies et séries seulement, correspondance anglaise et française, réponse assurée. — Mlle Anna Bourdeau, 354 rue Labelle, Mont., avec monde entier, fantaisies. — Mlle Blanche Desroches, 518 Merrimack st., room 2, Lowell, Mass., avec monde entier, cartes en cuir, vues et fantaisies. — Henri Rouillard, 55 rue Sous-le-Fort, Québec, séries seulement. — Mlle M. S. Collin, Rocher de la Chapelle, Co. Montmagny, Qué., avec monde entier, vues préférées. — L. Le Gorre, 142 Bleury, Montréal. — Mlle Dorila Villemure, Grand-Mère, Co. Champlain. — Mlle Blanche Amoureuse, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — Mlle Dorina Larocque et Mlle Maria Larocque, St André, Co. Argenteuil, Qué., avec monde entier, correspondance française, sténographie du prof. Elie. — Mlle Albertine Trudel, 105 Richelieu, Québec, fantaisie seulement. — Mlle Rolande Martel, 78 Boulevard Langelier, Québec, fantaisies seulement, réponse assurée. — Mlle E. Maheux, 42 1/2 Ste Ursule, Québec, avec monde entier, vues préférées. — Charles Simonnot, 17 rue Prieur de la Côte d'Or, Dijon, Côte d'Or, France, désire échanger cartes vues de France avec cartes vues de tous pays, timbre côté vue. — J. Louis Philippe Bouchard, portier, Petit Séminaire, Rimouski, Qué. — Mlle Valentine Boileau, 303 rue Alma, Hull, Qué. — Armand D'Arrioules, marchand, Cacoua, avec monde entier; anglais et français, vues et fantaisies, réponse immédiate. — Mlle Blanche Fiset, Trois-Pistoles, Co. Témiscouata, avec monde entier, cartes en cuir préférées, réponse assurée. — Mlle Yvonne Aubry, Louiseville, Qué. — Arthur Terroux, Leeds Village, Co. Mégantic, vues et fantaisies morales. — Mlle Flora Huot, 119 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — J. Ed. Ouellet, St Fabien, Co. Rimouski, Qué., avec monde entier, fantaisies préférées, réponse assurée. — Mlle Marcelle L'esperance et Gaston Desrivieres, Rivière-Ouelle, Co. Kamouraska. — Mlle M. Louise Grandmont, Champlain, Qué., tous genres avec monde entier, timbre et signature côté vue. — Mlle Aurore Arcand, Champlain, Co. Champlain. — Mlle Béatrice Toupin, Champlain, Co. Champlain, avec monde entier, tous genres. — Gaston Gilbert, 47 rue du Pont, Québec, avec tous les pays, tous genres. — Mlle Poméla Thibault, Cacoua, Co. Témiscouata, fantaisies seulement. — Albert Charbonneau, 21 Roy, Montréal, avec tous les pays, fantaisies, cartes en cuir préférées, réponse assurée. — Mlle J. Beaudoin, 640 de Montigny Est, fantaisies ou séries glacées et brumure. — F. Beaudoin, 644 de Montigny Est, Montréal, fantaisies glacées. — Mlle Béatrice Lambert, St Basile le Grand, Qué. — Mlle Marguerite Raymond, L'Île Verte, Co. Témiscouata, fantaisies préférées, bromure ou ivoirine, réponse assurée. — Eléodore Fradette, Scott Junction, Qué. — Mlle Marie Louise Comtois, St Jean de Matha, Co. Joliette, Qué. — Mlle Aurore Gaité, No 11 Hébertville, Lac St Jean, Qué., fantaisies morales et vues, réponse assurée. — Mme Alfred Desmarais, Pierreville, Qué. — M. Dumoulin, 12 Lombard st., Ashmont, Boston, Mass., fantaisies à l'intérieur, vues avec l'étranger, anglais, français. — Mlle Ethel Macdonald, Manoir de Rigaud, Qué., séries et fantaisies seulement. — Auguste Duperré, B. P. 104 Rimouski, Qué. — Mlle Madeleine De Lauriot, 164 rue St Jean, Québec, avec monde entier. — D. F. de Fremaudan, Manor, Sask., vues seulement avec monde entier, réponse assurée, timbre côté vue. — Jos. Rhéaume, 123 rue Colombe, Québec, avec monde entier, fantaisies seulement.

DEMANDEZ LA LIQUEUR

ANGÉLICA

Liqueur Stimulante à base de

Fine Champagne

Authentique de la Distillerie de Matha

"S'il veut s'en aller confortable Après la tasse de Moka, Nul dîneur ne quitte la table Sans un verre d'Angélica." L'HERMINE

L'Angélica se trouve dans toutes les bonnes épiceries. Ainsi que dans les Hôtels et Restaurants de 1ère classe.

Essence Concentrée

POUR

Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coustant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

Demandez-à à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous le ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon

25 Cents

DÉPOSITAIRES :

La Cie des Laboratoires S. LACHANCE,
LIMITÉE
87, Saint - Christophe, Montréal

Vaut mieux être certain que dans le doute au sujet du remède à donner au bébé

Le fait qu'un remède a été employé et prescrit pendant un demi-siècle par les médecins, est une garantie suffisante de la valeur de ce remède. Vous pouvez avoir pleine confiance dans le

Tresor des Mères et des Nourrices

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.25

National Drug & Chemical Co., Ltd.
Seuls propriétaires, MONTREAL.

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co. of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE ?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, ingénieurs-Conseils, — Bureaux: 1 Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES **POUDRES ORIENTALES**

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Solution de Biphosphate de Chaux
DES FRERES MARISTES
32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de **MEUBLES DE BUREAUX**

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

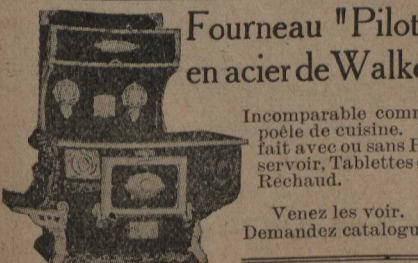
CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

RAZORINE
ENLEVE



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent **LUDGER GRAVEL,**
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 964

QUAND VIENT LE SOIR

(Inédit)

Dédié à Mlle Corinne B.

Quand vient le soir, le soir d'automne
Où tout est calme et presque mort,
Quand seul, dans ma chambre, bourdonne
Le gaz sous son papillon d'or;

Un peu morose, je songe,
Sans guider mon rêve, au hasard;
Et pour peu qu'il se prolonge,
Je crois rencontrer ton regard!

Ce regard limpide, à fleur d'âme,
Où je surprends plus d'un secret,
Que l'amour nourrit de sa flamme
Sans amertume ni regret;

Sais-tu bien que je l'adore?
Sais-tu que mes yeux éblouis
Comme aux lueurs d'une aurore
Sur toi se reposent ravis?

Oh! ce pur rayon de lumière
Qui vient de ton âme à tes yeux,
Et qui sous ta blanche paupière
Peut-être rend jaloux les cieux;

Quand il brille dans ma vie,
Je sens naître l'espoir en moi;
Et de mon âme ravie
Monte un aveu d'amour pour toi!...

Quand vient le soir, le soir d'automne,
Où tout est calme et presque mort,
Quand, seul, dans ma chambre, bourdonne
Le gaz sous son papillon d'or,

Toujours accoudé je songe,
Guidant mon rêve, fort tard:
Aussi longtemps qu'il se prolonge
J'adore et j'aime ton regard.

GASTON LUYRE.

L'ALMANACH DU PEUPLE POUR 1907

Nous avons sous les yeux le nouvel Almanach du Peuple pour 1907. C'est le 38e volume annuel de ce genre qu'édite la librairie Beauchemin Limitée, de Montréal, 256 rue St Paul, depuis qu'elle a fondé ce remarquable almanach.

Avec ses 384 pages in-18, et un tirage de 80 mille exemplaires, l'Almanach du Peuple pour 1907, est une des publications les plus utiles et les plus intéressantes que puisse se procurer le public canadien-français. Nous sommes même persuadé que tous ceux qui ont conscience de vivre, et qui veulent savoir mille détails importants touchant ce pays, ne peuvent se dispenser de posséder cet Almanach; qui par son prix modique de 15 cents, est à la portée de toutes les bourses; et, par son contenu, égale et même surpasse nombre d'almanachs exotiques, plus ou moins bien faits, remplis parfois de pages dont nous n'avons que faire.

A part des nombreuses informations d'ordre météorologique, social, politique, religieux, que l'on peut s'attendre à trouver dans un almanach absolument canadien, l'Almanach du Peuple contient des pages littéraires d'une haute valeur, touchant l'hygiène, l'alcoolisme, l'économie sociale, l'âme populaire canadienne. Pour ne citer que deux ou trois de ces articles, entre bien d'autres, nous dirons que: "L'hygiène", traitée par le Dr Panneton; "Le danger des énormes fortunes aux Etats-Unis", traduit de l'oeuvre de M. Cleveland Moffett (étude sociale absolument édifiante) et, "La Hère", superbe récit populaire de Jos Violon, par notre poète lauréat M. Louis Fréchette; suffisent amplement à donner tout l'attrait de délasserment voulu à l'Almanach du Peuple. Et nous ne parlons pas de l'A. B. C. Canadien, compilation de données récentes concernant le Canada, et indispensable à consulter, ni non plus d'une partie récréative qui sera aimée, parce qu'elle touche à un petit côté de la faiblesse des masses; nous voulons parler d'horoscopes, de chiromancie, etc. Bref, la dernière édition de l'Almanach du Peuple aura le plus grand succès; succès que mérite amplement du reste cette publication locale, pour laquelle nous adressons nos sincères félicitations à ses éditeurs.

Pensées choisies

Pour pardonner, il faut avoir souffert.
TOLSTOI.

Le peuple est, en matière de langue, un très excellent maître.
PLATON.

Il est triste qu'en fait de langues comme d'autres usages importants, ce soit la population qui dirige les premiers pas d'une nation.
VOLTAIRE.

Il est plus aisé de bâtir un édifice, que d'en restaurer un dont les ruines seraient respectées.

Les petites considérations sont le tombeau des grandes choses.
VOLTAIRE.

Grand choix de nouveaux modèles de Bandeaux et Transformations invisibles.

Frisure naturelle garantie. Spécialité de cheveux blancs. Grand choix de modèles à essayer.

Essais gratuits. Prix modérés.

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRÉ—Envoi Franco.

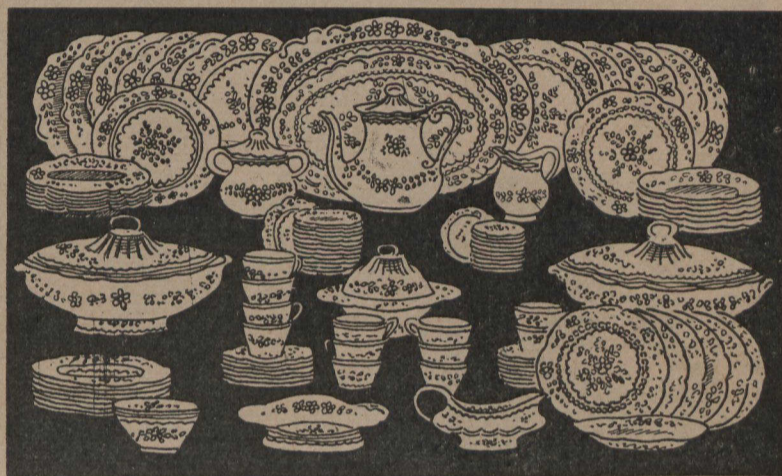


PALMER & SON

Coiffeurs de Dames

1745, RUE NOTRE-DAME

Téléphone Bell Main 391



GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout à fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des fameuses Pilules Végétales du Dr Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les fameuses Pilules du Dr Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Appelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.

APRÈS LE THÉÂTRE OU LE BAL

Banissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de **EAGLE BRAND**

Gin Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et préviendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Suls agents pour Canada, MONTREAL



Notre Surface de Glace est la Plus Belle qui existe

Ayant comme Fondation la solide plancher de la roulette,

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jendis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédies par
Express franc
de port sur ré-
ception du prix



Brochure des-
criptive sur de-
mande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Tout ce qu'il faut pour la Table



NOUS INVITONS
LES LECTEURS
DE L'Album Universel
A VISITER NOS
SUPERBES ÉTALAGES DE

Services à Diner
Services à Thé
Plats à Gâteaux

ARTICLES EN
Faïence et
en Porcelaine
Verrerie et Coutellerie

SPÉCIAL

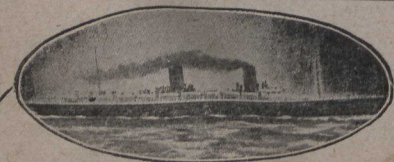
Service à Diner Complet

97 morceaux, valant \$8.00. Blanc avec
bordure double et trèfle
doré.....PRIX SPÉCIAL \$4.80

Durant le mois de Décembre, Tapiserie
à moitié prix.

H. C. GRÉGOIRE,

775, Rue Ste-Catherine Est,
Phone Bell Est 2078 (Bloc Barsolou)
Aussi 1593, Rue Ste-Catherine Est
HOCHELAGA



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

* LA PROVENCE. déc. 27
* LA LORRAINE. jan. 3
* LA TOURAINE. jan. 10
* LA SAVOIE. jan. 17
* LA TOURAINE. jan. 24
* LA LORRAINE. jan. 31

* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux
pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-
Ouest, Montréal.

LA CODILINE pour l'extraction des
dents sans douleurs,
pour plus amples informations s'adresser au

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que
la rue Rachel.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Meyerbeer (Giacomo) 1791-1864, né à
Berlin.

C'est à Darmstadt, vers 1810, à l'école de
l'abbé Vogler, où l'on ne s'occupait guère
que de musique scientifique et religieuse,
qu'il fit ses premières études sérieuses de
composition. Jusque-là ce n'était qu'un
habile pianiste, ayant travaillé avec Cle-
menti, et déjà renommé malgré sa jeunes-
se, doué aussi d'une remarquable faculté
d'improvisation. Sous l'abbé Vogler, il ap-
prit le contrepoint et la fugue, et les règles
de la composition dans le style allemand.
Il n'est rien resté, sauf le titre de quelques-
unes "la Fille de Jephté", oratorio; "les
Amours de Thélélinde", monodrame; "Abi-
meleck", opéra-comique, des oeuvres dra-
matiques ou instrumentales de cette pre-
mière période de production, 1813 et années
suivantes.

Après avoir, par sa propre nature et par
la direction de ses études, éprouvé la plus
grande répugnance pour tout ce qui était
étranger à l'art allemand, il entreprit, sur
les conseils de Salieri, un voyage à Venise
pour y étudier la façon de traiter les voix;
il s'éprit alors complètement de l'école de
Rossini, et abandonna son premier style
pour écrire dorénavant dans la manière ita-
lienne; parmi les ouvrages de cette deuxi-
me période, au nombre de six ou huit, il n'y
a à retenir que "Marguerite d'Anjou" 1820,
l'"Exilé de Grenade" 1822, et le "Crociano"
1824, Venise, qui établit définitivement sa
réputation en Italie.

Une deuxième et glorieuse métamorpho-
se eut lieu lorsque, en 1831, il fit jouer à
l'Opéra de Paris "Robert le Diable", dans
le style français, suivant encore Rossini,
devenu son ami intime, dans cette nouvel-
le évolution; vinrent alors, dans l'ordre:
"les Huguenots" 1836; "le Camp de Silé-
sie" 1844, devenu en 1854 "l'Étoile du
nord, le Prophète" 1849, "le Pardon de
Ploerme" 1859, et enfin "l'Africaine", qui
n'a été jouée et gravée qu'après la mort de
l'auteur, en 1865, et à laquelle il est permis
de supposer qu'il eût introduit quelques mo-
difications aux répétitions, selon son habi-
tude constante.

A ces immortels chefs-d'oeuvre, encore
pour longtemps au répertoire, il convient
d'ajouter la musique de scène écrite pour le
drame de "Struensee", de son frère Michel
Beer, les trois grandes "Marches aux flam-
beaux", la "Schiller-Marsch", un admirable
recueil de "Quarante mélodies", de la mu-
sique religieuse, etc.

Le vrai nom de Meyerbeer est Beer; les
deux premières syllabes ont été ajoutées en
souvenir d'un ami de sa famille, Meyer, qui
lui légua, dans sa jeunesse, et sous cette
condition, une fortune considérable; cette
circonstance fut très heureuse, car Meyer-
beer, surtout dans sa dernière manière,
avait le travail lent, et il paraît douteux
qu'il fût jamais parvenu au complet épa-
nouissement de son génie si, comme tant
d'autres, il avait eu à lutter contre les dif-
ficultés matérielles de la vie.

Il fut élu membre associé de l'Institut
en 1834.

Nous avons déjà signalé la curieuse si-
militude des voies parcourues par Gluck et
Meyerbeer; peut-être pourrait-on en con-
clure que la fréquentation d'écoles diverses
est favorable au développement des grands
génies. Les exemples en sont nombreux.

Halévy (Fromental) 1799-1862, né à
Paris.

Elève de Berton et de Cherubini, 1er prix
de Rome en 1819.

Ses ouvrages les plus importants sont:
la Juive, l'Éclair, Guido et Ginevra, la Rei-
ne de Chypre; mais il ne faut pas oublier:
les Mousquetaires de la Reine, la Fée aux
Roses, la Magicienne, Jaguarita, ouvrages
qui eurent leur temps de succès, et le mé-
ritaient largement. Actuellement, on ne se
souvient que de "la Juive", restée au ré-
pertoire de l'Opéra, et de quelques frag-
ment de "Guido", de "l'Éclair".

Halévy fut professeur au Conservatoire,
d'abord pour l'harmonie et l'accompagnement,
en 1827; puis, en 1833, pour le contre-
point, la fugue et la composition; ses prin-
cipaux élèves furent alors: Gounod, Victor
Massé, Bazin, Deldevez, Deffès, Gastinel,
Bizet, qui devait devenir son gendre, etc.

Il fut nommé membre de l'Institut en
1836, puis secrétaire perpétuel en 1854.

Niedermeyer, 1802-1861, né à Nyon,
Suisse.

Musicien très distingué, dont le style est
toujours pur et élevé. Deux de ses opéras
eurent un certain succès, Stradella et Marie
Stuart; dans ce dernier se trouve la célèbre
romance: "les Adieux de Marie Stuart". Il
a écrit aussi de fort belles Mélodies sur des
vers de Lamartine et de Victor Hugo, tou-
jours empreintes de noblesse et de poésie.

Il a fondé à Paris l'École de musique reli-
gieuse, qui forme de remarquables orga-
nistes et maitres de chapelle.

(A suivre)



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la
forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à
toute femme qui nous le demandera par lettre con-
tenant trois timbres poste de 2 cents. Le système fran-
çais du développement du buste inventé par Madame
Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pou-
voir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des
femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent
secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom.
Notre livre est admirablement illustré de portraits sur
le vif montrant les femmes avant et après l'emploi du
système corsine.

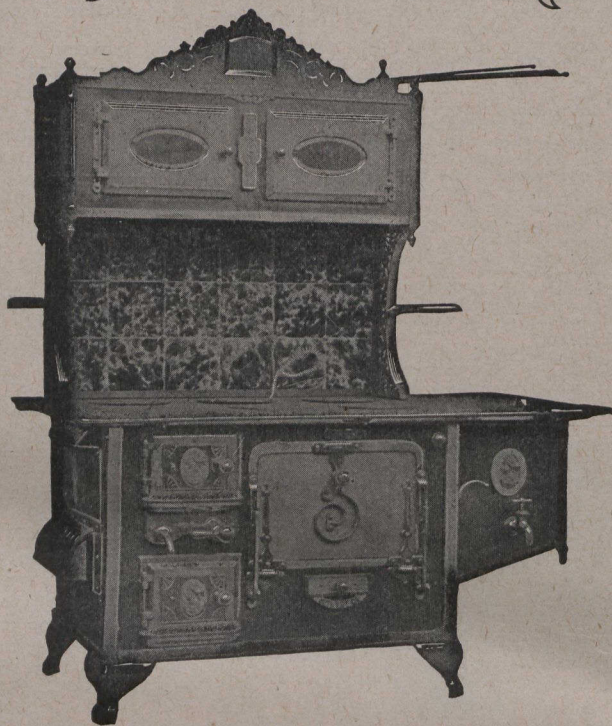
Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous
faisons parvenir nos traitements à nos clientes améri-
caines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les
plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la
chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le
NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède
liquide de la famille, qui se boit toujours à
plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX.
Que de santés protégées durant les chaleurs
de l'été! Combien fortifiante elle sera, du-
rant les froides saisons qui approchent, si
l'on conserve ou reprend la bonne habitude
d'en avoir toujours à la maison, et la boire
à plein verre avant ou après les repas, et
même avant de se mettre au lit. Elle aide
à la digestion, repose les nerfs, chasse la
constipation, maladie si commune en autom-
ne et en hiver, après les chaleurs de l'été.
Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la
main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,
PRES COTE ST-LAMBERT

LE CORSET

D & A

Conserve
Très bien
Sa forme

Le modèle **D. & A.** est façonné d'après les données d'une femme ; donc, quel qu'en soit le prix, il est toujours bien à la Mode, mais avant tout, il est confortable, de plus il conserve admirablement sa forme artistique et élégante, laquelle contribue beaucoup au confort, au bien-être, et à l'apparence de nos jolies Canadiennes.

L'ESSAYER,
C'EST L'ADOPTER

PRIX:
\$ 1.00
à \$5.00



Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hôpitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie**, 18, Place Jacques-Cartier



CADEAUX POUR LES FETES

Plume-Fontaine Sir Wilfrid Laurier

Marque enregistrée par
permission spéciale . . .



SATISFACTION
ABSOLUE OU
ARGENT REM-
BOURSE . . .

GARANTIE
EN OR DE
14 KARATS

Prix : No 3, - - \$2.25

Nous fabriquons ces plumes dans différents modèles,
depuis \$1.50 à \$7.50 chacune

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Franco par la poste sur réception du prix par la

Librairie Beauchemin Limitée, Fabricants

256, rue Saint-Paul, MONTREAL



Vêtements de Toilette pour Messieurs

Si au dernier moment vous vous trouvez dépourvu de vêtement que requiert l'étiquette; souvenez-vous que nous avons à votre disposition, et tout prêts, TOUT ce que vous pouvez désirer en telle occurrence. Ce "tout" est plus étendu que vous le pouvez supposer; comprenant par exemple: le complet Tuxedo à revers en coins, qui est fait en beau veçuna noir; ou les gilets de soirée taillés d'après la nouvelle mode. Nous avons ces deux sortes de vêtements, et aussi tous les autres habituellement portés.



Habits de Soirée,	-	\$30.00
" Tuxedo,	-	30.00
Prince-Albert et veste		25.00
Pantalons séparés,	\$3.50 à	7.00
Vestes de fantaisie,	2.00 à	6.50
Paletots doublés en		
Fourrure,	\$75., \$100.,	\$125.00

Tous nos habits sont ajustés,
Satisfaction garantie, ou l'argent sera remis.

"MALE ATTIRE"

VETEMENTS FAITS SUR MESURE

3 MAGASINS { 336, rue Ste-Catherine Ouest, près Victoria
475, rue Ste-Catherine Est
Angle des rues Craig et St-Pierre

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

The Montreal Photo- Engraving Co'y

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel", 51 Ste Catherine Ouest.

ERNEST MACKAY,
PROPRIÉTAIRE

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

Succursale à Québec: LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec